

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

LIVRE TROISIÈME



SOMMAIRE

LIVRE TROISIÈME	1
SOMMAIRE	1
CHAPITRE I.	3
<i>Instruction, que la Reine du ciel me donna.</i>	<i>7</i>
CHAPITRE II.	8
<i>Instruction de la Reine du ciel.</i>	<i>10</i>
CHAPITRE III.	11
<i>Instruction que notre auguste Reine me donna.</i>	<i>13</i>
CHAPITRE IV.	14
<i>Instruction que la divine Reine me donna.</i>	<i>16</i>
CHAPITRE V.	17
<i>Instruction que la Reine du ciel me donna.</i>	<i>20</i>
CHAPITRE VI.	21
<i>Instruction que la divine Dame me donna.</i>	<i>24</i>
CHAPITRE VII.	25



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

<i>Instruction que la très sainte Vierge me donna.</i>	28
CHAPITRE VIII.	29
<i>Instruction de la Reine du ciel.</i>	32
CHAPITRE IX.	33
<i>Instruction que la très sainte Vierge me donna.</i>	36
CHAPITRE X.	36
<i>Instruction de la Reine du ciel.</i>	39
CHAPITRE XI.	40
<i>Instruction de la Mère de Dieu.</i>	47
CHAPITRE XII.	48
<i>Instruction que notre auguste Reine me donna.</i>	52
CHAPITRE XIII.	53
<i>Réponse et instruction de notre Reine.</i>	59
CHAPITRE XIV.	61
<i>Instruction de la Mère de Dieu.</i>	63
CHAPITRE XV.	65
<i>Instruction de la Reine du ciel.</i>	67
CHAPITRE XVI.	68
<i>Instruction que notre Reine et Maîtresse me donna.</i>	73
CHAPITRE XVII.	74
<i>Instruction que la divine Reine me donna.</i>	79
CHAPITRE XVIII.	80
<i>Instruction que la Reine du ciel me donna.</i>	83
CHAPITRE XIX.	84
<i>Réponse et Instruction que la très sainte Vierge.</i>	88
CHAPITRE XX.	89
<i>Instruction que la très sainte Vierge me donna.</i>	91
CHAPITRE XXI.	92
<i>Instruction que la très sainte Vierge me donna.</i>	95
CHAPITRE XXII.	95
<i>Instruction que la Reine de l'univers me donna.</i>	99
CHAPITRE XXIII.	100
<i>Réponse et instruction que la très sainte Vierge me donna.</i>	106
CHAPITRE XXIV.	108
<i>Instruction que notre auguste Reine me donna.</i>	111
CHAPITRE XXV.	112



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

<i>Instruction que la Reine du ciel me donna.</i>	114
<i>CHAPITRE XXVI.</i>	115
<i>Instruction que la très sainte Vierge me donna.</i>	119
<i>CHAPITRE XXVII.</i>	120
<i>Instruction que la Reine de l'univers me donna.</i>	127
<i>CHAPITRE XXVIII.</i>	129
<i>Instruction que la Maîtresse de l'univers me donna.</i>	135

DEUXIÈME PARTIE

**QUI CONTIENT LES MYSTÈRES DEPUIS
L'INCARNATION DU VERBE DANS LE SEIN VIRGINAL
DE MARIE JUSQU'À SON ASCENSION.**

CHAPITRE I.

Le Très Haut commence à disposer la très sainte Vierge au mystère de l'Incarnation, et le tout s'exécute pendant les neuf jours qui précédèrent cet auguste mystère. — On commence par déclarer ce qui arriva dans le premier jour.

801. Le Seigneur mit notre Reine et Maîtresse dans les occupations d'épouse de saint Joseph et dans les occasions plus fréquentes de converser avec le prochain, afin que sa vie innocente fût un modèle public de sublime sainteté. La divine Princesse, se trouvant dans ce nouvel état, forma de si hauts desseins et régla toutes les actions de sa vie avec tant de sagesse, qu'elle donna une émulation admirable aux anges et un exemple incomparable aux hommes. Elle était connue de peu de personnes, et très peu la fréquentaient; mais celles qui avaient ce bonheur recevaient tant de divines influences de la céleste Marie, que, ravies d'admiration, de joie et d'estime, elles eussent voulu exhaler leurs sentiments et faire éclater au dehors le feu sacré qui les enflammait, comprenant qu'il provenait de la très pure Vierge. La très prudente Reine n'ignorait point ces effets que la main du Tout Puissant opérait en elle; mais le temps de les révéler au monde n'était pas encore venu, et sa très profonde humilité ne le lui permettait pas. Elle demandait continuellement au Seigneur de la cacher aux yeux des hommes; que toutes les faveurs qu'elle recevait de sa droite fussent rapportées à sa seule louange, et qu'il permit qu'elle fût inconnue et méprisée de tous les mortels, afin que sa bonté infinie ne fût point offensée.

802. Le Seigneur exauçait une grande partie des demandes de son Épouse, et la providence faisait que la même lumière imposât le silence à ceux qui étaient portés par cette même lumière à l'exalter; et ils se taisaient, parce que la vertu divine qui y était renfermée les empêchait de parler, et les faisait rentrer dans leur intérieur pour y louer le Seigneur à cause de la lumière qu'ils y recevaient; et, se trouvant remplis d'admiration, ils



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

suspendaient leur jugement et laissaient la créature pour adresser toutes leurs louanges au Créateur. Plusieurs sortaient du péché pour l'avoir seulement regardée; d'autres perfectionnaient leur vie, et tous étaient dans une grande modestie à sa seule vue, parce qu'ils en recevaient des influences célestes en leurs âmes; mais ils oubliaient aussitôt l'original, et l'âme où il s'était représenté en perdait toutes les impressions; parce que si ceux qui l'avaient une fois vue en eussent conservé les idées, ils n'auraient pu supporter son absence; et il est constant que tous se seraient empressés de la voir avec importunité, si Dieu ne l'eût empêché avec mystère.

803. Notre Reine et épouse de Joseph s'occupa à des œuvres d'où l'on recueillait des fruits si admirables, et elle travailla continuellement, durant l'espace de six mois et dix-sept jours qui se passèrent depuis ses épousailles jusqu'à l'incarnation du Verbe, à augmenter les mérites et les grâces qui produisirent tant de merveilles. Il ne m'est pas possible de raconter en détail les actes héroïques de toutes les vertus intérieures et extérieures qu'elle y pratiqua; comme de charité, d'humilité, de religion, d'aumônes et de plusieurs autres œuvres de miséricorde; parce que tout cela surpasse nos expressions et tout ce que l'on en peut concevoir. Tout ce que j'en puis déclarer, c'est que le Très Haut trouva en la très Sainte Vierge la plénitude de ses complaisances, et la juste correspondance qu'une pure créature pouvait rendre à son Créateur. Par cette sainteté et ces mérites, Dieu se trouva comme obligé et comme forcé, pour ainsi dire, d'avancer le pas et de mettre la main de sa toute-puissance à la plus grande des merveilles que l'on ait connue et que l'on connaîtra jamais, le Fils unique du Père prenant chair humaine dans le sein virginal de cette auguste Vierge.

804. Pour exécuter cette œuvre d'une manière digne de lui, Dieu prévint d'une manière toute particulière la très sainte Vierge durant les neuf jours qui précédèrent immédiatement le mystère, et laissant comme déborder de son sein la source dont les flots devaient inonder cette vivante Cité divine (1), il lui communiqua tant de dons, tant de grâces et tant de faveurs, que je perds la parole dans la connaissance que j'ai reçue de cette merveille; et ma bassesse n'a pas le courage d'entreprendre de raconter ce que j'en conçois, parce que la langue, la plume et toutes les puissances des créatures sont de trop faibles instruments pour découvrir des mystères si relevés. Ainsi je veux qu'on sache que tout ce que je dirai ici n'est qu'une ombre très obscure de la moindre partie de ce prodige inexplicable, qu'on ne doit pas circonscrire dans les limites de notre langage, mais étendre avec le pouvoir divin, qui n'a point de bornes.

(1) Ps., XLV, 5.

805. Dans le premier jour de cette très heureuse neuvaine, il arriva que la divine princesse Marie, ayant pris le peu de repos qu'elle prenait toujours avec mesure, se leva à minuit à l'exemple de son père David (1) et selon l'ordre qu'elle en avait reçu du Seigneur, et se prosternant en la présence du Très Haut, elle commença ses prières accoutumées et ses saints exercices. Les anges qui l'assistaient lui parlèrent en ces termes : « Épouse de notre divin Maître, levez-vous, car sa Majesté vous appelle. » Elle se leva avec une ardente affection et elle répondit : « Le Seigneur ordonne que la poussière s'élève de la poussière. » Et se tournant vers le même Seigneur qui l'appelait, elle continua, disant : « Mon divin Maître, que voulez-vous faire de moi? » En suite de ces paroles, son âme très sainte fut élevée en esprit à une autre nouvelle habitation, qui était plus immédiate au même Seigneur et plus éloignée de tout ce qui est terrestre et passager.

(1) Ps. CXVIII, 62.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

806. Elle ressentit aussitôt que dans cette nouvelle habitation on la disposait par ces mêmes illuminations et purifications qu'elle avait reçues autrefois, à quelque plus haute vision de la Divinité. Je ne m'arrête point à les raconter, parce que je l'ai déjà fait dans la première partie. Après cette préparation la Divinité lui fut manifestée par une vision qui n'était point intuitive, mais abstractive; ce fut néanmoins avec tant d'évidence et de clarté, que par ce moyen cette divine Dame comprit plus de cet objet incompréhensible que les bienheureux qui le connaissent et qui en jouissent intuitivement. Cette vision fut plus haute et plus profonde que beaucoup d'autres de cette même espèce, parce que chaque jour notre auguste Princesse faisait de nouveaux progrès dans les perfections; et les premières faveurs, par le saint usage qu'elle en faisait, la préparaient à de plus hautes, parce que ces enseignements réitérés et ces sublimes visions développaient sans cesse ses facultés, ses forces morales et son aptitude à converser avec l'être infini.

807. Notre Reine apprit dans cette vision de très hauts secrets de la Divinité et de ses perfections, singulièrement de sa communication au dehors par l'œuvre de la création; elle perçut que cette œuvre procéda de la bonté et de la libéralité de Dieu, et qu'il n'avait pas besoin des créatures pour son Être divin et pour sa gloire infinie, parce qu'il était glorieux sans elles dans son éternité avant la création du monde. Plusieurs mystères qu'on ne peut et que l'on ne doit pas déclarer à tous, lui furent communiqués, parce qu'elle fut l'unique et l'élue pour les délices (1) du souverain Roi et Seigneur de tout ce qui est créé. Mais cette auguste Dame découvrit aussi dans cette même vision l'inclination que la Divinité avait à se communiquer au dehors, qui était plus grande que celle qu'ont tous les éléments pour se porter à leur centre; et comme elle était si fort avancée dans la sphère de ce feu du divin amour, embrasée de ce même amour, elle demanda au Père éternel d'envoyer son Fils unique au monde, de départir aux hommes leur remède, et d'accorder en même temps, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à sa divinité et à ses perfections, la satisfaction et le couronnement qu'elles demandaient.

(1) Cant., VI, 8 ; VII, 6

808. Le Seigneur trouvait beaucoup de douceur dans les paroles de son Épouse; elles étaient cette bandelette d'écarlate des Cantiques par laquelle elle liait et entraînait son amour (1). Et pour venir à l'exécution de ses désirs, il voulut préparer le tabernacle ou le temple dans lequel il voulait descendre du sein de son Père éternel; il détermina de donner à sa bien-aimée qu'il avait choisie pour Mère, une connaissance de toutes les œuvres du dehors, lui montrant comme sa toute- puissance les avait opérées. Ce jour-là il lui manifesta en la même vision tout ce qu'il fit dans le premier jour de la création du monde, selon qu'il est raconté dans la Genèse; et elle connut toutes ces merveilles avec plus de clarté et de pénétration que si elle les eût eues présentes à ses yeux corporels, parce qu'elle les connut premièrement en Dieu, et ensuite en elles-mêmes.

(1) Cant., iv, 3.

809. Elle comprit comme au commencement le Seigneur créa le ciel et la terre (1), combien et comment celle-ci fut vide, et comment les ténèbres couvrirent la surface de l'abîme, comment l'esprit du Seigneur était porté sur les eaux, et comment la lumière fut faite par le commandement divin, et la qualité de cette même lumière; qu'en divisant les ténèbres, elles furent appelées nuit, et la lumière jour, et que le premier fut employé à cela. Elle connut la grandeur de la terre; sa longueur, sa largeur et sa profondeur, ses abîmes, l'enfer, les limbes, le purgatoire et tous ceux qui s'y trouvaient; les régions, les climats, la division du monde et tous ceux qui les occupaient et les habitaient. Elle connut avec la même clarté les sphères inférieures et le ciel empyrée; et en quelle partie du premier jour

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

les anges furent créés, pénétrant leur nature, leurs qualités, leurs différences, leurs hiérarchies, leurs offices, leurs degrés et leurs vertus. La rébellion des mauvais anges, leur chute, les causes et les occasions de cette même chute lui furent découvertes (le Seigneur lui cachait néanmoins toujours ce qui la regardait). Elle eut connaissance de leur punition et des effets que le péché produit en ces malheureux rebelles, les voyant comme ils sont en eux-mêmes; et pour mettre fin à cette faveur du premier jour, le Seigneur lui manifesta de nouveau comme elle était formée de cette matière abjecte de la terre et de la même nature que tous ceux qui retournent en poussière; il ne lui dit pas qu'elle serait convertie en cette même poussière, mais il lui donna une si profonde conception de son être terrestre, que notre grande Reine s'humilia jusqu' dans l'abîme du néant; et étant innocente, elle s'abaissa plus que tous les enfants d'Adam ensemble, quoique remplis de misères.

(1) Gen., I, 1-5.

810. Le Très Haut ordonna cette vision et ses effets pour creuser dans le cœur de Marie des fondements aussi profonds que le demandait l'édifice qu'il voulait construire en elle; le voulant élever si haut, qu'il devait toucher jusqu'à l'union substantielle et hypostatique de la même Divinité. Et comme la dignité de Mère de Dieu était sans bornes et en quelque façon infinie, il fallait qu'elle fût fondée en une humilité proportionnée et qui n'eût point d'autres limites que celles de la raison. Ainsi celle qui était bénie entre toutes les femmes, étant arrivée au plus sublime de la vertu, s'humilia si fort, que la très sainte Trinité fut comme satisfaite, et à notre manière de concevoir, obligée de l'élever à la plus haute dignité qu'il y ait entre les pures créatures, et à la plus immédiate à la Divinité; et dans cette complaisance du Très Haut, sa divine Majesté lui dit :

811. « Ma chère Épouse et ma Colombe, les désirs que j'ai de racheter l'homme du péché sont grands, et ma miséricorde infinie souffre comme violence de ce que je ne descends point pour réparer le monde; je veux que vous me demandiez continuellement durant ces jours, avec beaucoup d'ardeur, l'exécution de ces désirs, et que, prosternée en ma divine présence, vous ne cessiez vos demandes et vos cris, afin que le Fils unique du Père descende pour s'unir avec la nature humaine. » La divine Princesse, répondant à ce commandement, dit : « Seigneur et Dieu éternel, tout pouvoir et toute sagesse vous appartiennent, personne ne peut résister à votre volonté (1). Qui est-ce donc qui empêche votre toute-puissance? Qui arrête le courant impétueux de votre divinité pour ne pas exécuter votre bon plaisir en faveur de tout le genre humain? Si c'est moi, mon bien-aimé, qui suis la cause de l'empêchement d'un si grand bienfait, faites que je meure plutôt que de m'opposer aux desseins de votre miséricorde; aucune créature ne peut mériter cette faveur; ne veuillez donc pas attendre, mon divin Maître, que nous nous en éloignons davantage par notre peu de mérite. Les hommes multiplient leurs péchés, et ils augmentent de plus en plus leurs offenses; or comment pourrons-nous mériter le même bien dont nous nous rendons tous les jours plus indignes? Le motif de notre remède est en vous, Seigneur, votre bonté et vos miséricordes infinies vous y obligent, les gémissements des prophètes et des pères de votre peuple vous sollicitent, les saints vous désirent, les pécheurs vous attendent, et tous ensemble vous appellent; et si moi, petit ver de terre, ne me suis pas rendue indigne de votre clémence par mes ingratitude, je vous supplie du plus intime de mon âme d'avancer le pas, et de nous venir procurer notre remède pour votre propre gloire. »

(1) Esth., XIII, 9.

812. La Princesse du ciel ayant achevé cette prière, revint en l'état qui lui était et plus ordinaire et plus naturel; mais par le nouveau commandement qu'elle venait de recevoir

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

du Seigneur, elle ne cessa durant ce jour d'implorer l'incarnation du Verbe, et elle réitéra avec une très profonde humilité ses exercices en se prosternant et en priant les bras étendus en croix, parce que le Saint-Esprit, qui la gouvernait, lui avait enseigné cette posture pour laquelle la très sainte Trinité devait avoir une si grande complaisance; et comme si elle eût vu de son trône royal la personne de Jésus-Christ crucifiée au corps de la future Mère du Verbe, ainsi elle recevait ce sacrifice du matin de la très pure Vierge par lequel elle prévenait celui de son divin Fils.

Instruction, que la Reine du ciel me donna.

813. Ma fille, les mortels ne sont pas capables de concevoir les œuvres ineffables que le bras du Tout Puissant opéra en moi, en me préparant pour l'incarnation du Verbe, singulièrement durant les neuf jours qui précédèrent ce mystère incompréhensible, pendant lesquels mon esprit fut élevé et uni à l'Être immuable de la Divinité, et se trouva si absorbé dans cet océan de perfections infinies dont il recevait de si sublimes effets, qu'il n'est pas possible que l'entendement humain les comprenne. La science des créatures qu'il me communiqua, pénétrait ce qu'elles avaient de plus intime et avec bien plus de clarté et de privilèges que celle de tous les esprits angéliques, qui furent si admirables en cette connaissance de tout ce qui est créé après avoir eu le bonheur de voir Dieu face à face; et les images de tout ce que je vis ne s'effacèrent point de mon entendement, afin qu'ensuite je m'en pusse servir selon ma volonté.

814. Ce que je demande de vous maintenant, est, que faisant réflexion sur ce que je fis par le secours de cette science, vous tâchiez de m'imiter avec le secours de la lumière infuse que vous avez reçue pour cela; profitez, ma fille, de la science des créatures, et faites-en une échelle qui vous porte à votre Créateur; cherchez en elles leur principe et leur fin; servez-vous-en comme d'un miroir qui vous représente sa divinité, qui vous fasse souvenir de sa toute-puissance, et qui vous enflamme de ce saint amour qu'il exige de vous. Admirez et louez la grandeur et la magnificence du Créateur, humiliez-vous en sa divine présence jusqu'au plus profond du néant, et n'épargnez aucune chose pour devenir douce et humble de cœur. Considérez, ma très chère fille, que cette vertu d'humilité fut le fondement très solide de toutes les merveilles que le Très Haut opéra en moi, et afin que vous estimiez cette vertu, il faut que vous sachiez que, bien qu'elle soit d'un si haut prix entre toutes les autres, elle ne laisse pas d'être très délicate et très facile à se perdre, et que si vous la perdez en quelque chose ou que vous ne soyez pas humble en toutes sans nulle distinction, vous ne le serez véritablement en aucune. Reconnaissez l'être terrestre et corruptible que vous avez, et sachez que le Très Haut a formé l'homme avec une telle providence, que son être propre et sa formation lui signifient, lui enseignent et lui redisent l'importante leçon de l'humilité, et ne le laissent jamais sans cette instruction; c'est pour cela qu'il ne le forma pas de la matière la plus noble, et qu'il lui laissa le poids du sanctuaire dans son intérieur (1), afin qu'il mit dans un des bassins de la balance l'Être infini et éternel du Seigneur, et dans l'autre sa très vile matière, et qu'ensuite il rendit à Dieu ce qui est de Dieu (2), et se rendit à soi-même ce qui lui appartient.

(1) Exod., 24 XXX, 24. — (2) Matth., XXII, 21.

815. Je fis avec beaucoup de perfection ce juste discernement pour l'exemple et l'instruction des mortels; et je veux que vous m'imitiez en cela, et que tous vos soins

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

tendent à devenir humble; car par ce moyen vous vous rendrez agréable au Très Haut et à moi, qui veux votre véritable perfection, et qu'elle soit fondée sur les fondements très profonds de votre propre connaissance; et plus vous les creuserez, plus vous élèverez l'édifice de la vertu, et votre volonté aura un plus intime accès à celle du Seigneur, qui regarde de la hauteur de son trône avec complaisance les humbles de la terre.

CHAPITRE II.

Dans le second jour, le Seigneur continue en la très sainte Vierge les faveurs et les dispositions pour l'incarnation du Verbe.

816. J'ai dit dans la première partie de cette divine histoire que le très pur corps de la très sainte Vierge fut conçu et formé en toute perfection dans l'espace de sept jours, le Très Haut opérant ce miracle afin que sa très sainte âme n'attendit pas le même temps que celles des autres enfants, mais au contraire qu'elle fût créée et infuse par avance, comme il arriva en effet, afin que ce principe de la réparation du monde eût une juste correspondance avec celui de la création. L'harmonie de ces œuvres fut renouvelée dans le temps immédiat à la descente que le Réparateur du monde y devait faire, afin que le nouvel Adam, Jésus-Christ, étant formé, Dieu se reposât comme ayant employé toutes les forces de sa puissance à la plus grande de ses merveilles, et que le doux sabbat de toutes ses délices fût célébré dans ce repos. Or, comme la Mère du Verbe devait être interposée pour ces prodiges de la bonté divine, en lui donnant la forme humaine et visible, il fallait que, tenant le milieu entre les deux extrémités de Dieu et des hommes, elle les touchât toutes deux, se trouvant en dignité inférieure à Dieu seul, et supérieure à tout le reste qui n'était pas Dieu; et la science proportionnée, tant de la Divinité suprême que de toutes les créatures inférieures, appartenait à cette dignité.

817. Le souverain Seigneur, voulant poursuivre son dessein, continua les faveurs par lesquelles il disposa la très sainte Vierge durant les neuf jours qui précédèrent l'incarnation, et que je déclare ici; le second jour étant donc arrivé, notre auguste Princesse fut visitée à la même heure de minuit et en la même forme que j'ai dit au chapitre précédent; le pouvoir divin l'élevant par ces dispositions, par ces qualités, ou ces illuminations qui la préparaient pour les visions de la Divinité. Elle lui fut manifestée ce jour-là abstractivement, comme dans le premier; et elle vit les œuvres qui appartenaient au second jour de la création du monde; elle connut en quel temps et de quelle manière Dieu fit la division des eaux, les unes au-dessus et les autres au-dessous du firmament (1), formant au milieu le même firmament, et comme de celles qui étaient au-dessus il forma le ciel cristallin, qu'on appelle aquatique. Elle pénétra la grandeur, l'ordre, les qualités, les mouvements et toutes les dispositions des cieux.

(1) Gen., I, 6 et 1.

818. Cette science n'était ni oisive ni stérile en la très pure Vierge, parce qu'elle la recevait presque immédiatement de la très claire lumière de la Divinité ; ainsi elle l'enflammait toujours plus de l'amour de Dieu, ne cessant d'admirer et de louer sa bonté et sa puissance; et, transformée en Dieu même, elle faisait des actes héroïques de toutes les vertus, se rendant très agréable à sa divine Majesté par l'entier accomplissement de son bon plaisir. Et, comme le jour précédent Dieu lui fit part de l'attribut de sa sagesse, ainsi dans ce second jour il lui communiqua en la manière convenable celui de sa toute-puissance, et lui donna un entier pouvoir sur les influences des cieux, des planètes et des éléments, et commanda à tous de lui obéir. De sorte que cette grande Reine eut un empire

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

absolu sur la mer, la terre, les éléments, les globes célestes, et sur toutes les créatures qu'ils renferment.

819. Cet empire et cette puissance appartenaient aussi à la dignité de la très sainte Vierge pour les raisons que j'ai dites ci-devant; et outre celles-là nous en avons deux autres particulières : l'une, parce que cette auguste Dame était Reine privilégiée et exempte de la loi commune du péché originel et de ses effets; et c'est pour cela qu'elle ne devait pas être comprise dans la masse universelle des insensés enfants d'Adam, contre lesquels le Tout Puissant donna des armes aux créatures pour venger ses injures et pour châtier la folie des mortels (1); car s'ils ne se fussent point rendus désobéissants à leur Créateur, les éléments et les autres créatures ne leur auraient pas été rebelles ni nuisibles, et n'eussent pas tourné contre eux la rigueur de leur activité. Que si cette rébellion des créatures fut un châtiment du péché, elle ne devait point s'étendre à la très sainte, très immaculée et très innocente Marie; dans ce privilège, elle ne devait pas être inférieure à la nature angélique, sur laquelle ni la peine du péché ne s'étend point, ni les éléments ne peuvent avoir aucune juridiction. Bien que la très sainte Vierge fût d'une nature corporelle et terrestre, néanmoins l'avantage qu'elle eut de monter au-dessus de toutes les créatures terrestres et spirituelles, et de se rendre par ses mérites digne Reine et Maîtresse de tout ce qui est créé, était en elle d'autant plus estimable qu'il était plus rare et plus précieux; il fallait bien que la Reine reçût plus de prérogatives que les sujets, et que la Maîtresse fût beaucoup plus privilégiée que les serviteurs.

(1) Sag., V, 18.

820. La seconde raison est que Jésus-Christ devait obéir à cette divine Reine en qualité de sa propre Mère, et puisqu'il était Créateur des éléments et de tout le reste; il était juste que toutes les créatures obéissent à celle à qui le même Créateur voulait bien obéir, et qu'elle les commandât toutes, puisque la personne de cet adorable Seigneur humanisé devait être soumise à sa Mère par une obligation de la loi de nature. Ce privilège avait une grande convenance pour relever les vertus et les mérites de la très sainte Vierge, parce que ce que nous ne pouvons pas éviter, et ce qui nous arrive bien souvent contre notre volonté, était en elle et volontaire et méritoire. La très prudente Reine n'usait point de cet empire sur les éléments et sur les autres créatures indistinctement ni en sa faveur; au contraire, elle leur commanda à toutes d'exercer envers elle ce qui lui pouvait être naturellement pénible, parce qu'en cela elle devait être semblable à son très saint Fils et souffrir avec lui ; car il est sûr que l'amour et l'humilité de cette grande Dame n'auraient pas permis que les créatures eussent suspendu leurs rigueurs, et l'eussent privée du mérite des souffrances, qu'elle connaissait être d'un si grand prix aux yeux du Seigneur.

821. La douce Mère ne dominait sur la force des éléments que quand elle comprenait qu'il fallait mettre son Fils et son Créateur à couvert de leurs rigueurs, comme nous verrons dans la suite en leur voyage d'Égypte et en d'autres occasions, où elle jugeait dans sa grande sagacité qu'il était convenable que les créatures reconnussent leur Créateur en lui rendant quelque service. Qui n'entrera dans l'admiration en apprenant une chose si nouvelle? Une pure créature, une femme terrestre avoir un empire absolu sur tout ce qui est créé! s'estimer la plus indigne et la plus vile de toutes; et dans une telle pensée commander aux créatures de tourner leurs rigueurs contre elle, et elles n'exécuter cet ordre que par obéissance ! Mais, craignant et respectant une telle Maîtresse, elles agissaient plutôt pour lui témoigner leur soumission que pour venger la cause de leur Créateur, comme elles le font envers les autres enfants d'Adam.

822. A la vue de cette humilité de notre auguste Reine, nous ne pouvons pas nier notre



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

très vaine présomption, pour ne pas dire témérité, puisque, quand nous méritons que tous les éléments et toutes les forces offensives des autres créatures se révoltent contre nos folies, nous nous plaignons de leurs rigueurs, comme si elles nous faisaient un grand tort. Nous condamnons la rigueur du froid, nous ne voulons pas souffrir que la chaleur nous fatigue; nous avons de l'horreur pour tout ce qui est pénible, et tous nos soins ne tendent qu'à blâmer ces ministres de la justice divine, et à procurer à nos sens ce que les commodités et les plaisirs passagers ont de plus délicat; comme si leur jouissance devait durer toujours, et qu'il ne fût pas certain que nous en sortirions pour subir un plus dur châtiment de nos péchés.

823. Faisant réflexion sur ces dons de science et de puissance que reçut la Princesse du ciel, et sur les autres qui la disposaient à devenir la digne Mère du Fils unique du Père éternel, l'on connaît l'excellence de cette auguste Dame, dans laquelle on découvrira une espèce d'infinité, ou une intelligence participant d'une manière spéciale à l'intelligence divine, et semblable à celle que la très sainte âme de Jésus-Christ eut dans la suite; car non seulement elle connut toutes les créatures en Dieu; mais elle les comprenait de telle sorte, qu'elle les renfermait dans sa capacité, et cette capacité eût pu s'étendre sur plusieurs autres s'il y en eût encore quelques-unes à connaître. Je trouve là une espèce d'infinité, parce qu'il y a, semble-t-il, quelque chose de la science infinie, et parce que Marie voyait et connaissait simultanément et sans succession de temps le nombre des cieux, leur largeur, leur profondeur, leur ordre, leurs mouvements, leurs qualités, leur matière et leur forme, les éléments avec toutes leurs propriétés et tous leurs accidents, sa connaissance renfermant tout cela ensemble. Cette très sage et très savante Vierge n'ignorait que la fin prochaine de toutes ces faveurs, jusqu'à ce que l'heure de son consentement et de la miséricorde ineffable du Très Haut arrivât; mais elle continuait durant tous ces jours ses ferventes prières pour la venue du Messie, le même Seigneur le lui commandant et lui révélant qu'il ne tarderait pas, parce que le temps destiné s'approchait.

Instruction de la Reine du ciel.

824. Ma fille, par tout ce que vous découvrez des faveurs que j'ai reçues pour arriver à la dignité de Mère du Très Haut, je veux que vous connaissiez l'ordre admirable de sa sagesse en la création de l'homme. Considérez donc, comme son Créateur ne le tira pas du néant pour en faire un serviteur, mais pour en faire le roi et le seigneur de toutes choses, et afin qu'il s'en servit avec empire, voulant néanmoins qu'il se reconnût en même temps et pour son ouvrage et pour son image (1), et qu'il fût plus soumis à la divine volonté que les autres créatures ne l'étaient à la sienne, parce que l'ordre, la raison et la justice l'exigent de la sorte. Et afin que la connaissance du Créateur et des moyens pour savoir et pour exécuter sa volonté ne manquât pas à l'homme, le Seigneur lui donna, outre la lumière naturelle, une autre lumière plus grande, plus prompte, plus facile, plus certaine, moins fatigante et plus accessible à tous, qui fut celle de la foi par laquelle il devait connaître l'Etre de Dieu, ses perfections et ses œuvres. Par cette science et par cet empire l'homme se trouva dans un ordre bien sublime, où il fut fort honoré et fort enrichi, et sans aucune excuse qui pût le dispenser de se consacrer entièrement à la volonté de son Créateur.

(1) Gen., I, 20.

825. Mais la folie des mortels renverse tout cet ordre et jette la confusion dans cette harmonie divine, lorsque celui qui fut créé pour être le seigneur et le roi des créatures se rend leur vil esclave et s'assujettit à leur empire tyrannique, déshonorant sa dignité et n'usant pas des choses visibles comme un seigneur prudent, mais comme un serviteur indigne qui a renoncé à sa prérogative en se soumettant avec bassesse à ce que les créatures



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ont de plus abject. Tout ce renversement vient de ce qu'on n'use pas de ces choses pour le service du Créateur en les lui rapportant par le moyen de la foi, et de ce que l'on en fait un mauvais usage, ne s'en servant que pour satisfaire les passions et les sens par tout ce qu'elles ont de délectable; et c'est pour ce sujet qu'on a si fort en horreur celles qui n'ont rien pour les flatter.

826. Pour vous, ma très chère fille, regardez avec les yeux de la foi votre Créateur et votre Seigneur, et tachez de graver dans votre âme l'image de ses divines perfections; conservez l'empire que vous avez sur les créatures, et ne permettez pas qu'aucune assujettisse votre liberté; au contraire, je veux que vous triomphiez de toutes, et que vous n'en mettiez aucune entre votre âme et votre Dieu. Vous ne devez pas vous laisser prendre aux appâts dangereux et trompeurs des créatures, qui obscurciraient votre entendement et affaibliraient votre volonté; mais vous devez plutôt vous soumettre par inclination à ce qu'elles ont de rigoureux et de pénible, le supportant avec une joie volontaire, puisque je l'ai fait pour imiter mon très saint Fils, quoiqu'il fût en mon pouvoir de choisir le repos, n'ayant aucun péché à expier.

CHAPITRE III.

Qui continue ce que le Très Haut communiqua à la très sainte Vierge dans le troisième jour.

827. La droite du Tout Puissant, qui rendit l'entrée de sa divinité libre et familière à la très sainte Vierge, enrichissait et ornait toujours plus par les dispensations de ses attributs infinis ce très pur esprit et ce corps virginal qu'il avait choisi pour être le tabernacle, le temple et la sainte Cité de son habitation; et cette divine Dame, absorbée dans cet océan de la Divinité, s'éloignait chaque jour davantage de l'être terrestre pour se transformer en un être céleste, qui lui permettait de découvrir de nouveaux mystères que le Très haut lui manifestait; car, comme en des cas semblables, c'est un objet infini qui est mis à la merci de la volonté, même lorsque son appétit est rassasié de ce qu'elle reçoit, il reste toujours davantage à désirer et à contempler. Jamais une pure créature n'est arrivée ni n'arrivera à ce que l'auguste Marie pénétra et de Dieu et des créatures. Elle découvrit de si profonds secrets et de si hauts mystères dans ces faveurs, que toutes les hiérarchies des anges et tous les hommes ensemble n'y pourront jamais arriver, surtout en ce que cette Princesse du ciel reçut pour être Mère du Créateur.

828. Le troisième des neuf jours dont je parle ici, la Divinité se manifesta à elle comme aux deux autres jours, dans une vision abstractive, précédée des grâces préparatoires que j'ai indiquées au chapitre premier. Nos conceptions sont trop faibles et trop disproportionnées pour comprendre les augmentations des dons et des grâces que le Très Haut réunissait en la divine Marie, et je n'ai point de nouveaux termes pour exprimer ce qui m'en a été découvert. J'en déclarerai pourtant quelque chose, en disant que la sagesse et le pouvoir divin proportionnaient celle qui devait être Mère du Verbe, afin qu'elle eût (autant qu'il était possible à une pure créature) un rapport convenable avec les personnes divines. Et celui qui calculera mieux la distance qui se trouve entre ces deux extrémités, un Dieu infini et une créature humaine et bornée, pourra mieux juger des moyens nécessaires pour les unir et les proportionner.

829. Les nouvelles notions que notre incomparable Reine recevait des attributs de la



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Divinité, gravaient en son âme de nouvelles vertus, et sa beauté augmentait à mesure que le pinceau de la sagesse divine la retouchait. Les œuvres du troisième jour de la création du monde lui furent manifestées dans celui-ci. Elle sut en quel temps et comment les eaux s'assemblèrent en un lieu par le commandement divin, et comme Dieu appela l'endroit qu'elles avaient abandonné, terre, et l'assemblage des mêmes eaux, mers. Elle sut comment la terre produisit l'herbe qui devait porter sa semence; elle connut toutes les plantes, les arbres fruitiers et leurs semences, chaque chose en sa propre espèce. Elle découvrit et pénétra l'étendue des mers, leur profondeur et leurs divisions; la correspondance des fleuves et des fontaines qui en sortent, et qui s'y rendent d'un cours précipité comme à leur centre; les propriétés des plantes, des herbes et des fleurs, des arbres, des racines, des fruits et des semences, et comme elles peuvent toutes servir en quelque chose à l'homme (1). Notre grande Reine connut tout cela d'une manière plus claire, plus distincte et plus complète qu'Adam et Salomon, et nous pouvons dire que par rapport à elle tous les savants du monde furent des ignorants, nonobstant leurs longues études et leur longue expérience. La très pure Marie apprit les choses les plus cachées, comme dit le Sage (2); et comme elle les apprit sans fiction, elle les communiqua sans envie, et tout ce que Salomon a dit dans cet endroit fut accompli en elle d'une manière très éminente.

(1) Gen., I, 9-13. — (2) Sag., VII, 21; *ibid.*, 13.

830. Notre Reine se servit de cette science dans quelques occasions pour exercer la charité envers les pauvres (comme je le dirai dans la suite de cette histoire); mais elle en disposait aussi librement, elle en usait aussi facilement que le plus habile et le plus expert des musiciens pourrait se servir de ses instruments; et nous pouvons dire la même chose de toutes les autres sciences, si elle eût voulu en user ou si les applications en eussent été nécessaires au service du Très Haut, car elle était maîtresse en toutes, et elles se trouvaient réunies en elle dans un tel degré de perfection, qu'aucun des mortels n'en a jamais pu si bien posséder une seule qu'elle les possédait toutes. Elle avait aussi un entier pouvoir sur toutes les vertus et les qualités des pierres, des herbes et des plantes, et ce que notre Seigneur Jésus-Christ promit à ses apôtres et à ses premiers fidèles, qu'ils ne recevraient aucun dommage des choses empoisonnées, quand même ils en boiraient (1), fut accordé à notre auguste Princesse avec un tel empire, qu'aucune de ces choses ne pût lui nuire ni la blesser sans qu'elle le voulût.

(1) Matth, XVI, 18.

831. La très prudente Dame tint ces privilèges toujours cachés et elle ne s'en appliquait point l'usage, comme nous l'avons déjà dit, pour ne pas se priver des souffrances que son très saint Fils devait choisir; et avant que de le concevoir et que d'être mère, elle était gouvernée en cela par la divine lumière, et par la connaissance quelle avait de la passibilité que le Verbe incarné devait recevoir. Après qu'elle fut devenue sa mère, voyant et expérimentant cette vérité en son propre Fils, elle donna permission, ou pour mieux dire, elle commanda aux créatures de l'affliger par tout ce qu'elles avaient de rigoureux, comme elles le faisaient envers leur propre Créateur humanisé. Et parce que le Très Haut ne voulait pas toujours que son Épouse, son unique et son élue fût maltraitée des créatures, il les retenait ou les empêchait plusieurs fois, afin qu'il y eût quelques intervalles auxquels la divine Princesse jouit des délices du souverain Roi.

832. La très sainte Vierge reçut un autre privilège singulier en faveur des mortels dans la vision de la Divinité qu'elle eut le troisième jour; parce que Dieu lui manifesta dans cette vision d'une manière particulière l'inclination qui portait l'amour divin à remédier au

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

malheur des hommes, et à les délivrer de toutes leurs misères. Dans la connaissance qu'elle eut de cette infinie miséricorde et de ce que le Très Haut devait opérer par elle avec tant de bonté, sa divine Majesté la fit participer à un plus haut degré à ses attributs, afin qu'ensuite, comme mère et avocate des pécheurs, elle intercédât pour eux. L'influence sous laquelle la très pure Marie participa au même amour que Dieu portait aux hommes, et le désir qu'elle ressentit de les soulager, furent si divins et si puissants, qu'il ne lui aurait pas été possible de résister au feu du zèle qui l'embrasait pour le salut de tous les pécheurs, si la vertu du Seigneur ne l'eût fortifiée. Par la violence de cet amour et de cette charité, elle se serait livrée mille fois aux flammes, aux tourments les plus rudes et à la mort même s'il eût été nécessaire, et elle aurait embrassé avec beaucoup de joie tous les martyres, toutes les afflictions, les fatigues et les douleurs pour le salut des mortels. Nous pouvons même dire que tout ce que les hommes ont souffert depuis le commencement du monde jusqu'à cette heure, et tout ce qu'ils souffriront jusqu'à la fin, tout cela n'aurait pas été capable de satisfaire l'amour de cette très miséricordieuse Mère. Que les mortels et les pécheurs considèrent donc ce qu'ils doivent à la très sainte Vierge.

833. Il est certain que dès ce jour-là notre aimable Princesse devint mère de pitié et de miséricorde, et d'une grande miséricorde, pour deux raisons : l'une, parce que dès lors elle voulut avec une affection et une ardeur singulière communiquer sans réserve les trésors de la grâce qu'elle avait connus et reçus; ainsi ce bienfait du Seigneur la remplit d'une bénignité si admirable et lui donna un cœur si doux, qu'elle en aurait voulu donner un semblable à tous les hommes, et faire passer dans leurs cœurs ces mêmes trésors, afin qu'ils eussent été participants du divin amour qui brûlait dans le sien. La seconde raison est parce que cet amour que la très sainte Vierge conçut pour le salut du genre humain, fut une des plus grandes dispositions qui la préparèrent à concevoir le Verbe éternel dans son sein virginal. Aussi il était très convenable qu'elle fût toute pleine de miséricorde, de douceur et de pitié, puisqu'elle seule devait concevoir et enfanter le Verbe incarné qui voulut bien par sa miséricorde, par sa clémence et par son amour, s'humilier jusqu'à notre nature et naître d'elle passible pour les hommes. On dit que les enfants participent du naturel de leurs mères, parce qu'ils en reçoivent les qualités comme l'eau reçoit celles des minéraux à travers lesquels elle filtre; ainsi, quoique le Fils de Marie tirât ses avantages de la Divinité, il ne laissa pas néanmoins d'avoir aussi part dans le degré possible aux inclinations de sa mère, et elle n'eût pas été ordonnée pour concourir avec le Saint-Esprit à cette conception (qui fut la seule exempte de père), si elle n'eût eu les relations convenables avec le fils dans les qualités de l'humanité.

834. La divine Marie sortit de cette vision, et elle employa tout le reste du jour aux prières et aux demandes que le Seigneur lui ordonnait, augmentant sa ferveur et laissant le cœur de son époux toujours plus pénétré de son amour, de sorte qu'il était déjà impatient, pour emprunter notre langage ordinaire, de se voir entre les bras de sa bien-aimée.

Instruction que notre auguste Reine me donna.

835. Ma très chère fille, le bras du Tout Puissant opéra de grandes choses en moi dans les visions de sa divinité, dont il me fit jouir durant ces jours qui précédèrent celui auquel je le devais concevoir dans mon sein. Et quoiqu'elle ne me fût pas manifestée immédiatement ou sans voile, elle le fut pourtant d'une manière très sublime et avec des effets réservés à sa seule sagesse. Quand j'en renouvelais la connaissance par les images qui m'en étaient restées, alors je m'élevais en esprit et je comprenais ce que Dieu était



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

envers les hommes, et ce qu'ils étaient envers sa divine Majesté; dans cette considération mon cœur s'embrasait d'amour et se brisait de douleur; parce que je pénétrais en même temps la grandeur immense de l'amour que Dieu a pour les mortels, et la noire ingratitude de l'oubli par lequel les hommes répondent à une bonté aussi ineffable. Je serais morte plusieurs fois en considérant ces choses, si Dieu même ne m'eut soutenue et conservée. Ce sacrifice de sa servante fut très agréable à sa divine Majesté, et elle l'accepta avec plus de complaisance que tous les holocaustes de l'ancienne loi, parce qu'il eut égard à mon humilité, qui lui fut fort agréable. Et quand je m'exerçais à ces actes, le Seigneur me faisait de grandes miséricordes, tant pour moi que pour mon peuple.

836. Je vous découvre ces mystères, ma chère fille, pour vous animer à m'imiter autant que vos forces, assistées de la grâce, vous le permettront, regardant comme votre modèle les œuvres que vous avez connues. Considérez avec beaucoup d'attention, à ma lumière, demandez même à la raison combien les mortels devraient correspondre à une bonté si immense, à cette inclination qui porte Dieu à les secourir, et opposez à tant d'avances de sa part la pesanteur et la dureté du cœur de ces mêmes enfants d'Adam. Je veux, ma fille, que le vôtre soit rempli de sentiments de reconnaissance pour le Seigneur, et de compassion du malheur que les hommes s'attirent, par leurs ingrattitudes. Je veux bien que vous sachiez que l'oubli de ces importantes vérités auquel les hommes ingrats se seront livrés, sera le sujet de la plus grande indignation du souverain Juge au jugement universel; et ces mêmes vérités seront si puissantes en ce jour formidable, elles leur causeront en les accusant une confusion telle, que de désespoir ils se précipiteraient dans l'abîme des peines, quand même il n'y aurait point d'autres ministres de la justice divine pour l'exécuter.

837. Si vous voulez éviter un péché si énorme et prévenir cette horrible punition, renouvelez souvent en votre mémoire les bienfaits que vous avez reçus de cet amour et de cette clémence infinie, et considérez qu'elle s'est signalée envers vous entre plusieurs nations. Ne croyez pas que tant de faveurs et tant de dons singuliers aient été pour vous seule, ils ont été faits pour vos frères aussi, puisque la divine miséricorde s'étend sur tous. C'est pour ce sujet que le retour que vous devez au Seigneur doit être premièrement pour vous et ensuite pour eux. Et parce que vous êtes pauvre, présentez, avec le peu que vous avez, la vie et les mérites de mon très saint Fils, et tout ce que j'ai souffert par la force de l'amour pour me rendre reconnaissante à Dieu; par ce moyen vous suppléerez en quelque façon à l'ingratitude des mortels, et c'est ce que vous devez fréquemment pratiquer en réfléchissant à ce que moi-même j'éprouvais lorsque je m'adonnais à des pratiques semblables.

CHAPITRE IV.

Le Très Haut continue ses bienfaits à la très sainte Vierge dans le quatrième jour.

838. Le Très Haut continuait ses faveurs à notre Reine et Maîtresse, en lui découvrant les sublimes mystères, par la révélation desquels il la préparait de plus en plus prochainement à la dignité de la maternité divine. Le quatrième jour de cette préparation étant arrivé, elle fut élevée, à la même heure que les autres jours précédents, à la vision de la Divinité en la forme abstractive dont nous venons de parler. Mais son très pur esprit, illuminé de splendeurs plus éclatantes, en ressentit des effets tout nouveaux. La puissance

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et la sagesse divine n'arrêtent leur action que devant la borne que leur opposent les œuvres de notre volonté, ou le peu de capacité que nous avons comme créatures essentiellement finies. Le pouvoir divin ne trouva aucun empêchement en la très sainte Vierge pour ce qui regarde les œuvres, car elle fit toutes les siennes dans une plénitude de sainteté souverainement agréable au Seigneur, de sorte que par cet endroit elle s'attirait toutes ses complaisances et lui blessait le cœur d'amour, comme lui-même le dit (1). Le bras du Seigneur eût pu seulement trouver quelque borne, en ce que la très sainte Marie était une simple créature; mais dans sa sphère, cette simple créature franchit toutes limites et dépassa toute mesure, parce le Seigneur lui ouvrit les eaux de la sagesse, afin qu'elle les bût très pures et très claires à la source inépuisable de la Divinité.

(1) Cant., IV, 9.

839. Dans cette vision le Très Haut se manifesta à elle avec une lumière très particulière, il lui révéla la nouvelle loi de grâce que le Sauveur du monde devait établir, les sacrements qu'elle devait contenir, la fin pour laquelle il les instituerait et les laisserait dans la nouvelle Église évangélique, les secours, les dons et les faveurs qu'il destinait aux hommes, avec le désir qu'ils fussent tous sauvés et qu'ils profitassent du fruit de la rédemption. La sagesse que la très sainte Vierge reçut dans cette vision fut si grande, y étant enseignée par le souverain Maître qui corrige les sages (1), que si par impossible quelque homme ou quelque ange eût pu écrire ce qu'elle y apprit, on en ferait plus de livres que de tout ce qu'on a écrit des sciences et des arts jusqu'à présent, et qu'on en pourra écrire jusqu'à la fin des siècles. Et il ne faut pas s'en étonner, parce qu'étant la plus grande de toutes les pures créatures, l'océan de la Divinité que les péchés et la mauvaise disposition des hommes tenaient renfermé en elle-même, se répandit dans son cœur et dans son entendement avec une abondance inconcevable. Ainsi elle y découvrit toutes choses, excepté sa prochaine dignité de Mère du Fils unique du Père éternel, qui lui fut toujours cachée jusqu'au temps que le Seigneur avait déterminé.

(1) Sag., VII, 15.

840. Parmi les douceurs de cette science divine, notre Reine eut une amoureuse et intime douleur que cette même science lui renouvela. Elle vit du côté du Très Haut les trésors ineffables des grâces qu'il destinait aux mortels, et la forte inclination que la Divinité avait à communiquer à tous sa félicité éternelle; elle découvrit et considéra en même temps le mauvais état du monde, et l'aveuglement excessif avec lequel, les hommes se privaient de cette félicité. Ce qui lui fut un nouveau genre de martyre causé par la force avec laquelle elle se plaignait de leur perte, et par le désir véhément qu'elle avait de remédier en quelque manière à un mal si déplorable. Elle fit pour ce sujet des demandes, des prières, des offrandes, des humiliations et des actes héroïques d'amour de Dieu et des hommes, afin qu'aucun ne se perdit désormais s'il était possible, que tous connussent leur Créateur et Rédempteur, et qu'ils le confessassent, l'adorassent et l'aimassent. Tout cela lui arrivait dans la même vision de la Divinité. Et parce que ces choses furent faites en la manière de plusieurs autres dont nous avons parlé, je ne m'arrête point à les raconter.

841. Le Seigneur lui manifesta dans la même occasion les œuvres de la création du quatrième jour (1); notre divine Princesse y apprit en quel instant et comment les luminaires du ciel furent formés au firmament pour diviser le jour d'avec la nuit, et afin qu'ils marquassent les temps, les jours et les années; et c'est pour ce sujet que le grand luminaire du ciel, qui est le soleil, fut fait, comme président et seigneur du jour, et en même temps que lui fut formée la lune, qui est le moindre luminaire, et qui éclaire dans les ténèbres de la nuit; elle y découvrit comme les étoiles furent formées dans le huitième

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ciel, afin qu'elles rendissent la nuit agréable par leur brillante lumière, et qu'elles présidassent tant à la nuit qu'au jour par leurs diverses influences. Elle y connut la matière de ces corps lumineux, leur forme, leurs qualités, leur grandeur, leurs divers mouvements et l'uniforme inégalité des planètes. Elle y connut le nombre des étoiles, et toutes les influences qu'elles communiquent à la terre et à tous ses êtres animés; les effets qu'elles rangent en eux, et en quelle manière elles les modifient et les meuvent.

(1) Gen., I, 14-17.

842. Ce que je viens de dire n'est pas contraire à ce que le prophète dit au psaume 146, où il nous apprend que Dieu connaît le nombre des étoiles et qu'il les appelle par leurs noms; car David ne nie pas que ce souverain Seigneur ne puisse accorder à la créature, et par son pouvoir infini et par grâce, ce qu'il en a lui-même par nature. Et il est évident que, lui étant possible de communiquer cette science, et que cette communication contribuant à la plus grande excellence de l'auguste Marie, sa divine Majesté ne lui devait pas refuser cette faveur, puisqu'elle lui en avait accordé d'autres plus grandes, en la faisant Reine et Maîtresse des étoiles comme des autres créatures. Et ce bienfait devait être comme inséparable de l'empire que le Seigneur lui donna sur les vertus, les influences et les opérations de tous les corps célestes, commandant à tous de lui obéir comme à leur souveraine Maîtresse.

843. La très sainte Vierge reçut une si grande puissance par cette loi, que, suivant notre manière de parler, le Seigneur imposa aux créatures célestes, et de l'empire qu'il lui donna sur elles, que si elle eût commandé aux étoiles de quitter leur place dans le ciel, elles lui auraient obéi incontinent, et elles eussent pris la place que cette divine Dame leur eût assignée. Le soleil et les autres planètes en eussent fait de même, et tous les corps célestes eussent arrêté leur cours et leur mouvement, suspendu leurs influences et leurs opérations au commandement de Marie. J'ai déjà dit qu'elle usait quelquefois de cet empire, ainsi qu'il lui arriva en Égypte (comme nous verrons dans la suite), où les chaleurs sont fort grandes, et où elle se servit du pouvoir qu'elle avait de commander au soleil de modérer son ardeur, et de ne point incommoder par ses rayons l'enfant Dieu et son Seigneur; à quoi le soleil lui obéissait, incommodant la Mère, parce qu'elle le voulait bien de la sorte, et respectant le Fils, le Soleil de justice, qu'elle avait entre ses bras. Il arrivait la même chose à l'égard des autres planètes, et quelquefois elle arrêtait le soleil, comme je le dirai en son lieu.

844. Le Très Haut, dans cette vision, manifesta à notre grande Reine plusieurs autres mystères cachés; et tout ce que j'en ai dit et que j'en dirai me met dans une gêne violente, parce que je ne puis dire que fort peu de ce que j'en connais; que je comprends beaucoup moins que tout ce qui arriva à cette divine Dame, et que plusieurs de ces mystères sont réservés, afin que son très saint Fils les manifeste au jour du jugement universel, parce que présentement nous ne sommes pas capables de tous. La très pure Marie sortit de cette vision toujours plus enflammée et toujours plus imprégnée des attributs et des perfections qu'elle avait contemplés, toujours plus transformée en cet objet infini; et par l'accroissement des divines faveurs elle augmentait les vertus et redoublait les prières, les soupirs, les ferveurs et les mérites par lesquels elle avançait l'incarnation du Verbe et notre salut.

Instruction que la divine Reine me donna.

845. Ma très chère fille, je veux que vous considériez avec beaucoup d'attention et que vous estimiez également ce que vous avez compris des choses que je fis et que j'endurai,



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

lorsque le Seigneur me donna une si haute connaissance de sa bonté, inclinée par un poids infini à enrichir les mortels; et que vous tâchiez d'approfondir en même temps et leur peu de retour et leur noire ingratitude. Quand je me mis à considérer et à pénétrer, étant sortie de ce lieu où cette très libérale bonté m'avait élevée, la dureté insensée des pécheurs, mon cœur, comme s'il avait été percé d'une flèche, fut pénétré d'une mortelle amertume qui me navra toute ma vie. Et je veux vous faire part d'un autre mystère : c'est que le Très Haut, répondant à mes soupirs, me disait plusieurs fois, pour soulager l'affliction que mon cœur ressentait dans cet abîme de douleurs : « Recevez, ma chère Épouse, ce que le monde ignorant et aveugle méprise, indigne qu'il est de le recevoir et de le connaître. » Et, en me répondant ainsi, le Seigneur semait à pleines mains dans mon âme des trésors qui la consolaient au delà de tout ce que l'entendement en peut concevoir, et de tout ce qu'on en peut exprimer.

846. Je veux donc maintenant, ma chère amie, que vous soyez ma compagne dans cette douleur que je souffris pour les vivants, et à laquelle ils font si peu de réflexion. Et, afin que vous m'imitiez en cela et dans les effets qu'une si juste peine vous causera, vous devez entièrement renoncer à vous-même, vous oublier en tout et couronner votre cœur d'épines et de douleurs, contrairement à ce que les mortels ont accoutumé de faire. Pleurez ce qui fait le sujet de leurs railleries, de leurs plaisirs et de leur damnation éternelle; car c'est la plus juste occupation de celles qui sont les véritables épouses de mon très saint Fils; et à celles-là il ne leur est permis de se réjouir que dans les larmes qu'elles versent pour leurs péchés et pour ceux d'un monde ignorant. Préparez votre cœur par cette disposition, afin que le Seigneur vous fasse part de ses trésors, et ne faites pas tant cela pour ce que vous en pouvez recevoir, qu'afin que sa divine Majesté satisfasse son libéral amour en vous les communiquant et en justifiant les âmes. Imitiez-moi en tout ce que je vous enseigne, puisque vous savez que c'est ma volonté que vous le fassiez.

CHAPITRE V.

Le Très Haut manifeste de nouveaux mystères à la très Sainte Vierge en lui découvrant les œuvres du cinquième jour de la création. — Elle renouvelle ses demandes pour l'incarnation du Verbe.

847. Le cinquième jour de la neuvaine que la très sainte Trinité célébrait dans son Temple, l'auguste Marie arriva, afin que, par ses dispositions, le Verbe, éternel prit en elle notre chair humaine; alors la Sagesse infinie, levant plus que les autres fois le voile des profonds secrets, lui en découvrit de nouveaux, l'élevant à la vision abstractive de la Divinité de la même manière que les jours précédents ; mais en se renouvelant, ces opérations, ces illuminations n'avaient lieu qu'avec une plus grande effusion de lumières et de grâces qui s'écoulaient de la source des trésors infinis dans son âme très sainte et dans ses puissances; de sorte que notre divine Dame s'approchait davantage de l'être de Dieu et de sa ressemblance, et se transformait toujours de plus en plus en lui, pour devenir ainsi la digne Mère du même Dieu.

848. Le Très Haut parla dans cette vision à la divine Reine, pour lui manifester d'autres secrets, et en lui témoignant une bienveillance incroyable, il lui dit : « Vous avez connu, mon Épouse et ma Colombe, dans le secret de mon cœur l'immense libéralité à laquelle me porte l'amour que j'ai pour le genre humain, et les trésors cachés que j'ai préparés pour leur félicité. Cet amour est si puissant en moi, que je veux bien leur donner mon Fils

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

unique pour les instruire et pour les racheter. Vous avez aussi connu quelque chose de leurs mauvaises dispositions et de leur affreuse ingratitude; vous savez le mépris qu'ils font de ma clémence et de mon amour. Mais bien que je vous aie dévoilé une partie de leur malice, je veux, ma chère amie, que vous découvriez de nouveau en mon être combien est petit le nombre de ceux qui auront le bonheur et de m'aimer comme mes élus, et combien est grand celui des ingrats et des réprouvés. Les péchés et les abominations innombrables que je prévois par ma science infinie chez tant d'hommes souillés et noircis, arrêtent l'impétuosité de mes miséricordes; ils ont mis de puissants obstacles aux canaux par où les trésors de ma divinité doivent sortir, et rendent le monde indigne de les recevoir.

849. Notre Princesse apprit par ces paroles du Très Haut de grands mystères touchant le nombre des prédestinés et des réprouvés; elle y découvrit aussi la résistance, l'obstacle que tous les hommes opposaient dans l'entendement humain, par leurs péchés réunis, à ce que le Verbe éternel vint au monde pour s'y faire homme. Et la très prudente Dame, ravie d'admiration à la vue de la bonté et de l'équité infinie du Créateur, et de la malice et iniquité immense des hommes, dit, toute embrasée de l'amour divin, à sa divine Majesté

850. « Mon Seigneur et mon Dieu infini, qui êtes d'une sagesse et d'une sainteté incompréhensible, quel mystère, ô mon souverain bien ! est celui que vous venez de me manifester? Les méchancetés des hommes n'ont point de bornes, et votre seule sagesse les pénètre; mais toutes ces iniquités et beaucoup d'autres plus grandes peuvent-elles bien éteindre le feu de votre amour, ou rivaliser avec lui? Non, mon divin Maître, cela ne sera pas ainsi, la malice des mortels ne doit pas arrêter votre miséricorde. Je suis la plus inutile de tout le genre humain, mais je vous représente de sa part ce que demande la fidélité de vos promesses. C'est une vérité infaillible que le ciel et la terre passeront plutôt que la véracité de vos paroles (1); vous l'avez plusieurs fois donnée au monde par la bouche de vos saints prophètes, et à ceux-ci par votre propre bouche, quand vous leur avez dit que vous leur enverriez leur Rédempteur et Sauveur. Comment donc, mon Dieu, pourraient manquer de s'accomplir ces promesses autorisées par votre sagesse infinie, qui ne peut être trompée, et par votre bonté ineffable, qui ne peut tromper l'homme? Il n'y eut aucun mérite du côté des mortels pour leur faire cette promesse, et pour leur offrir leur félicité éternelle en votre Verbe humanisé, ni aucune créature, Seigneur, n'a pu vous obliger cela; que si l'on eût pu mériter ce bien, votre clémence infinie et libérale n'eût pas été si fort exaltée; cette obligation ne s'est trouvée qu'en vous-même, car la raison qui oblige Dieu à se faire homme ne peut être qu'en Dieu seul; cette raison et le motif que vous avez eu de nous créer, de nous relever après notre chute et de nous réparer, ne se trouvent qu'en vous seul. Ne cherchez point, mon Dieu, d'autres mérites, ni d'autre raison pour l'incarnation, que votre miséricorde et l'exaltation de votre gloire.

(1) Matth., XXIV, 35.

851. « Il est vrai, ma chère Épouse, répondit le Très Haut, que par mon immense bonté je m'obligeai à promettre aux hommes que je me revêtirais de leur nature et que j'habiterais avec eux; il est constant aussi qu'à mon égard personne n'a pu mériter cette promesse; mais l'ingrate conduite des hommes, si odieuse à mes yeux, si blessante pour ma justice, n'en mérite pas l'exécution, puisque ne prétendant que l'intérêt de leur félicité éternelle en retour de mon amour, je connais et je découvre leur dureté, par laquelle ils doivent dissiper et mépriser les trésors de ma grâce et de ma gloire; et je vois qu'ils ne me rendront que des épines au lieu de fruit, que des offenses énormes pour des bienfaits, et qu'une noire ingratitude pour mes grandes et libérales miséricordes; et la fin de toutes ces méchancetés sera pour eux la privation de ma vue dans des tourments éternels. Considérez, ma chère amie, ces vérités écrites dans le secret de ma sagesse, et pesez ces

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

grands mystères, car mon cœur vous est ouvert, où vous connaissez la cause de ma justice.
»

852. Il n'est pas possible de révéler les mystères cachés que la très sainte Vierge connut en Dieu; parce qu'elle vit en lui toutes les créatures présentes, passées et futures, l'ordre que toutes les âmes devaient tenir, les bonnes et les mauvaises œuvres qu'elles feraient, la fin que toutes devaient avoir; et si elle n'eût été fortifiée par la vertu divine, elle n'eût pu conserver la vie parmi les sentiments et les impressions que la science et la vue de tant de profonds mystères excitaient en elle. Mais comme sa divine Majesté visait dans ces nouveaux miracles et dans ces bienfaits singuliers à des fins si relevées, elle ne fut point avare, mais très libérale envers sa bien-aimée et celle qui était élue pour être sa Mère. Comme notre Reine puisait cette science dans le sein de Dieu même, elle en recevait le feu de la charité éternelle qui l'embrasait de l'amour de Dieu et du prochain; et continuant ses demandes dans cette même charité, elle dit :

853. « Seigneur Dieu éternel, invisible et immortel, je confesse votre justice, j'exalte vos œuvres, j'adore votre Être infini, et je respecte vos jugements. Mon cœur s'exhale entièrement en des affections amoureuses, connaissant d'un côté votre bonté sans bornes envers les hommes, et de l'autre leur lâche ingratitude et leur grossièreté insupportable envers vous. Vous voulez, mon Dieu, que tous aient part à la vie éternelle; mais il y en aura fort peu qui reconnaîtront ce bienfait inestimable, et le nombre de ceux qui le perdront par leur malice sera fort grand. Si par cet endroit, mon souverain bien, vous vous rebutez, nous sommes tous perdus; mais si par votre science infinie vous avez prévu les péchés et la malice des hommes qui vous offensent si fort, par cette même science vous regardez aussi votre Fils unique humanisé et ses œuvres, qui sont d'un prix infini en votre acceptation et qui surpassent sans comparaison tous les péchés. Votre équité doit être satisfaite de cet Homme-Dieu, et à sa seule considération vous nous le devez donner sans nous faire plus souffrir; et pour vous le demander derechef au nom de tout le genre humain, je me revêts de l'Esprit même du Verbe fait homme dans votre entendement, et je sollicite la réalisation de vos desseins, et par suite la vie éternelle pour tous les mortels.
»

854. Dans cette requête que la très pure Marie présenta au Père éternel, elle exposa pour ainsi dire comment son Fils unique devait descendre dans le sein virginal de la grande Reine prédestinée à devenir sa Mère, et ses humbles et amoureuses prières finirent par le gagner. Il se montrait encore indécis, mais c'était là une industrie qu'employait son tendre amour, afin d'entendre plus longtemps la voix de sa bien-aimée, dont les douces lèvres distribuaient le miel le plus suave (1), et dont les élans ressemblaient aux transports du paradis. Et pour faire durer davantage cet amoureux débat, le Seigneur lui répondit : « Ma chère Épouse et ma douce Colombe, vous me demandez beaucoup, et ce que font les hommes pour l'obtenir est fort peu de chose; or comment accorderai-je à des indignes un si rare bienfait? Laissez-moi les traiter, ma bien-aimée, selon leur ingratitude. » A quoi notre puissante et pitoyable Avocate répondit : « Non, mon divin Maître, je ne vous laisserai point, je vous serai toujours importune; si ce que je vous demande est grand, c'est à vous que je le demande, qui êtes riche en miséricorde, puissant dans les œuvres et véritable dans les paroles. Mon père David dit de vous et du Verbe éternel : Le Seigneur a juré, et il ne se rétractera point; vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech (2). Que ce pontife qui doit être en même temps victime, vienne donc pour notre rachat; qu'il vienne, puisque vous ne pouvez pas vous repentir de votre promesse, parce que vous ne promettez pas avec ignorance. Mon doux amour, je suis revêtue de la vertu de cet Homme-Dieu, je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez donné votre bénédiction comme à mon père Jacob (3). »

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Cant., IV, 11, 13. — (2) Ps. CIX, 4. — (3) Gen., XXXII, 26.

855. Il fut demandé à notre Reine dans cette divine lutte, ainsi qu'à Jacob (1), quel était son nom. Elle répondit : « Je suis fille d'Adam, formée par vos mains d'une vile matière. » Et le Très Haut lui répartit : « Désormais vous vous appellerez l'Éluë, pour être Mère du Fils unique. » Mais ces dernières paroles ne furent entendues que des courtisans du ciel, et elles lui furent cachées jusqu'à son temps, n'ayant entendu que le seul terme d'Éluë. Cette amoureuse dispute ayant duré le temps que la sagesse divine déterminait, et qui était convenable pour enflammer le cœur fervent de l'Éluë, la très sainte Trinité donna sa parole royale à la très pure Marie, notre Reine, lui promettant qu'elle enverrait au plus tôt le Verbe éternel au monde pour se faire homme. Étant remplie d'une joie inconcevable que cet agréable avis lui causait, elle demanda la bénédiction, et le Très Haut la lui donna. Cette femme forte sortit de la lutte qu'elle venait de soutenir contre Dieu, bien plus victorieuse que Jacob, car elle se trouva riche, puissante, chargée de dépouilles; et pour employer l'humain langage, je dirai que Dieu fut comme blessé et affaibli, ayant été contraint par l'amour de cette auguste Dame de se revêtir dans son sein virginal de la faiblesse humaine de notre chair passible, dans laquelle il devait cacher et couvrir la force de sa divinité pour vaincre dans sa défaite, et nous donner la vie par sa mort. Que les mortels apprennent et voient comme l'incomparable Marie est la cause de leur salut après son très béni Fils.

(1) Gen., XXXII., 27.

856. Ensuite les œuvres du cinquième jour de la création du monde furent manifestées dans cette même vision à notre Princesse, dans le même ordre qu'elles étaient arrivées. Elle connut comment la force de la parole divine produisit les eaux qui sont sous le firmament, les reptiles qui rampent sur la terre, les oiseaux qui volent dans l'air, et les poissons qui se trouvent dans ces mêmes eaux (1). Elle connut le principe, la matière, la forme et la figure de toutes ces créatures, le genre et toutes les espèces des animaux sauvages, leurs qualités, leurs propriétés et leurs classes; les oiseaux du ciel (car nous appelons ainsi l'air), avec leur différence, la forme, le plumage, les ornements et la légèreté de chaque espèce; elle découvrit les poissons innombrables de la mer et des rivières, les diverses sortes de monstres marins, leur structure, leurs qualités, leurs cavernes, la nourriture que la mer leur fournit, la fin pour laquelle ils ont été créés et le rôle qu'ils remplissent dans le monde. Le Seigneur commanda singulièrement à toute cette multitude de créatures d'obéir à la très sainte Vierge, lui donnant un entier pouvoir de les commander toutes et de s'en servir, comme il arriva en plusieurs occasions; j'en raconterai quelques-unes dans la suite. Après cela elle sortit de la vision de ce jour, et elle employa le reste aux exercices et aux demandes que sa divine Majesté lui ordonna.

(1) Gen., I, 20-22.

Instruction que la Reine du ciel me donna.

857. Ma fille, Dieu s'est réservé de donner aux prédestinés dans la Jérusalem céleste une plus ample connaissance des œuvres merveilleuses que son puissant bras opéra en moi, pour m'élever à la dignité de Mère par les visions abstraites de sa divinité. C'est là qu'ils les connaîtront et les verront en ce divin Seigneur avec autant de joie et d'admiration que les anges lorsqu'ils en louaient et glorifiaient la divine Majesté au moment où il lui plut de les leur manifester. Et parce que le Très Haut vous a témoigné son amour libéral avec tant de distinction parmi toutes les nations, en vous donnant l'intelligence de ces

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

mystères si profonds, je veux, ma chère amie, que vous vous signaliez entre toutes les créatures dans les louanges que vous devez à son saint nom, pour les grandes choses que la puissance de son bras a opérées envers moi.

858. Ensuite, vous devez faire tous vos efforts pour m'imiter dans les œuvres que je faisais à la suite de ces admirables faveurs. Redoublez vos prières et vos cris pour le salut éternel de vos frères, et afin que le nom de mon Fils soit exalté et connu de tous. Il faut que vous fassiez ces demandes avec une insistance persévérante, affermie dans une foi vive et dans une confiance inébranlable, sans perdre de vue votre misère, avec une humilité profonde et une entière soumission. Ayant fait ces préparatifs, vous devez combattre avec l'amour divin pour le bien de votre peuple, devant être persuadée que ses plus glorieuses victoires consistent à se laisser vaincre par les humbles qui l'aiment sincèrement et avec droiture; élevez-vous au-dessus de vous-même et rendez grâces au Seigneur pour les bienfaits que vous en avez reçus et pour ceux de tout le genre humain; que si vous vous adressez à ce divin amour et si vous en êtes prévenue, vous mériterez de recevoir d'autres nouvelles faveurs tant pour vous que pour vos frères; souvenez-vous aussi de lui demander sa bénédiction toutes les fois que vous vous mettrez en sa divine présence.

CHAPITRE VI.

Le Très Haut manifeste à notre Reine d'autres mystères, et les œuvres du sixième jour de la création.

859. Le Très Haut continuait de préparer de plus en plus notre Princesse pour l'entrée que le Verbe éternel devait faire dans son sein virginal, et elle perséverait sans relâche ni interruption dans ses ferventes affections et ses saintes prières, afin qu'il ne tardât pas de venir au monde; la nuit du sixième jour de ceux que je déclare ici étant donc arrivée, elle fut appelée et élevée en esprit par la même voix et par la même force que j'ai dit ci-devant, et étant prévenue par de plus hauts degrés d'illuminations, la Divinité lui fut manifestée par la vision abstractive en la même manière que les autres jours; mais c'était toujours avec des affections plus divines et avec une connaissance plus profonde de ses attributs. Elle employait neuf heures dans cette oraison, et elle en sortait à l'heure de tierce. Et quoique cette sublime vision de l'être de Dieu cessât alors, la très sainte Vierge ne perdait pas entièrement sa vue et ne quittait point l'oraison pour cela; au contraire, elle entrait dans une autre qui, bien qu'inférieure à celle qu'elle laissait, était pourtant sans contredit très relevée, et au-dessus de la plus sublime de celles de tous les saints ensemble. Toutes ces faveurs la rapprochaient de plus en plus de la Divinité dans les derniers jours qui étaient les plus proches de l'incarnation, sans que les occupations extérieures de son état y portassent aucun empêchement, parce que dans cette rencontre Marthe ne se plaignait point que Marie la laissait seule dans ses fonctions (1).

(1) Luc., X, 40.

860. En suite de la connaissance de la Divinité qu'elle reçut dans cette vision, les œuvres du sixième jour de la création du monde lui furent manifestées; et comme si elle s'y fût trouvée présente, elle connut en Dieu de quelle manière la terre produisit par sa divine parole l'âme vivante en son genre, selon que Moïse le dit (1); entendant par ce terme les animaux terrestres qui, étant plus parfaits que les poissons et les oiseaux dans les

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

opérations et dans la vie animale, sont appelés par la partie principale, âme vivante. Elle connut toutes ces espèces d'animaux qui furent créés dans ce sixième jour; et comme les uns étaient appelés bêtes de somme; les autres, simplement bêtes comme étant plus sauvages; et les autres, reptiles, parce qu'ils rampent sur la terre. Elle en connut distinctement les qualités, les instincts féroces, les forces, les fonctions, les habitudes et les fins. Elle reçut un empire absolu sur tous ces animaux, et il leur fut commandé de lui obéir, de sorte qu'elle eût pu sans appréhension fouler aux pieds l'aspic et le basilic; tous se seraient soumis à cette Reine sans répugnance, ce que quelques-uns d'entre eux firent plusieurs fois, comme il arriva en la naissance de son très saint Fils, en laquelle le bœuf et l'âne se prosternèrent devant l'Enfant-Dieu et le réchauffèrent de leur haleine, parce que la divine Mère le leur commanda.

(1) Gen., I, 24.

861. Notre auguste Reine connut parfaitement dans cette plénitude de science la manière secrète par laquelle Dieu conduisait tout ce qu'il créait au service et à l'avantage du genre humain, aussi bien que le retour que les hommes devaient à leur Créateur pour un tel bienfait. Il fut très convenable que la très sainte Vierge eût cette sorte de science, afin qu'elle s'en servit pour rendre à l'auteur d'aussi grands bienfaits les justes actions de grâces, auxquelles et les anges et les hommes avaient manqué en ne s'acquittant pas de tout ce qu'ils devaient en qualité de créatures. L'auguste Marie remplit tous ces vides et suppléa à tous nos manquements, causés tant par notre impuissance que par notre ingratitude. Elle satisfit en quelque façon la divine équité par le retour qu'elle lui rendit, faisant l'office de médiatrice entre cette même équité et les créatures; et nous pouvons dire que par sa sainteté et par sa reconnaissance elle se rendit plus agréable que toutes ensemble, le Très Haut témoignant d'être plus satisfait de la seule Marie que de tout le reste des autres créatures. Ainsi par ce moyen si mystérieux le temps de la venue de Dieu au monde s'approchait fort, parce que ce qui en empêchait l'exécution était ôté par l'innocence de celle qui devait être sa mère.

862. Après avoir eu connaissance de la création de toutes les créatures incapables de raison, elle connut dans la même vision comme la très sainte Trinité dit, pour donner l'entière perfection au monde : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance (1) » et comme le premier homme fut formé de terre par la vertu de ce divin décret, pour être l'origine des autres. Elle découvrit fort clairement l'harmonie du corps humain; l'âme, ses puissances, sa création, son infusion dans le corps, l'union qu'elle a avec lui pour composer le tout dans la formation de ce même corps, elle en connut distinctement toutes les parties, le nombre des os, les organes, les artères, les nerfs, les muscles, la combinaison des quatre humeurs qui lui donnaient un tempérament convenable ; la faculté qu'il avait de se nourrir, de s'altérer, de se mouvoir; comment les maladies étaient causées par l'altération de cette harmonie, la disproportion de ces éléments, et de quelle sorte ce désordre était réparé. Notre très sagace Vierge connut et pénétra tout cela avec bien plus de clarté que tous les philosophes du monde et que les anges mêmes.

(1) Gen., I, 26.

863. Le Seigneur lui manifesta aussi l'heureux état de la justice originelle dans lequel il mit nos premiers parents, Adam et Ève. Elle connut les qualités, la beauté et la perfection de leur innocence et de la grâce, et le peu de temps qu'ils y persévérèrent; elle pénétra de quelle manière ils furent tentés et vaincus par la malice du serpent, les effets que le péché causa, la fureur et la haine des démons contre le genre humain (1). A la vue de tous ces objets, notre Reine fit des actes héroïques de toutes les vertus qui furent très agréables au

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Seigneur; elle reconnut qu'elle était fille de ces premiers parents, descendante d'une nature si ingrate envers son Créateur. Dans cette connaissance, elle s'humilia en la présence divine, blessant le cœur de Dieu et l'obligeant de l'élever au-dessus de tout ce qui était créé. Elle se chargea de pleurer ce premier péché, aussi bien que tous les autres qui en résultèrent, comme si elle en eût été coupable. C'est pourquoi l'on put appeler dès lors cette faute heureuse, puisqu'elle mérita d'être pleurée avec des larmes si précieuses et si estimées du Seigneur, qu'elles commencèrent d'être la caution et en même temps un gage assuré de notre rédemption.

(1) Gen., III, 1

864. Elle rendit de dignes actions de grâces au Créateur pour l'œuvre merveilleuse de la création de l'homme. Elle considéra avec beaucoup d'attention la désobéissance qu'il avait commise, et la tromperie avec laquelle Ève avait été séduite; elle se résolut d'observer la perpétuelle obéissance que ces premiers pères refusèrent à leur Dieu et Seigneur. Et cette soumission lui fut si agréable, que sa divine Majesté ordonna que la vérité figurée dans l'histoire du roi Assuérus (1), qui répudia la reine Vasthi et la priva de la dignité royale à cause de sa désobéissance, mettant en sa place et élevant à cette dignité l'humble et gracieuse Esther, fut accomplie et exécutée dans ce jour en présence des courtisans célestes.

(1) Esth., I, 2.

865. Ces mystères avaient en tout un admirable rapport; car le souverain et véritable Roi fit comme un grand banquet de la création pour découvrir la grandeur de son pouvoir et les trésors de sa divinité, lorsque, ayant préparé la table ouverte et remplie de toutes les créatures, il y invita le genre humain en la création de ses premiers parents. Vasthi, notre mère Ève, étant fort peu soumise au commandement divin, fut assez malheureuse que de désobéir; c'est pourquoi le véritable Assuérus commanda dans ce jour, aux applaudissements et au milieu des magnifiques cantiques des anges, que la très humble Esther, l'auguste Marie, pleine de grâce et de beauté, fût élevée à la dignité de Reine de tout ce qui est créé, et élue entre toutes les filles du genre humain pour sa restauratrice et Mère de son Créateur.

866. Pour donner la plénitude à ce mystère, le Très Haut répandit dans le cœur de notre Reine une nouvelle horreur pour le démon, qui correspondait à celle qu'Esther eut pour Aman (1); et l'horreur que cette vision lui inspira produisit ses effets dans la suite, lorsqu'elle le priva du pouvoir qu'il avait dans le monde et qu'elle écrasa la tête de son orgueil, le menant jusqu'au gibet de la croix, où il prétendit de vaincre et de détruire l'Homme-Dieu, afin que lui-même y fût vaincu et puni comme un malheureux rebelle; la très sainte Vierge contribuant à tout cela, comme nous le dirons en son lieu, par l'inimitié qu'elle avait contre ce grand dragon, qui commença avant même que d'être précipité du ciel à dresser toutes ses embûches contre cette femme, qu'il y vit revêtue du soleil (2), et qui était, comme nous avons dit, la figure de l'auguste Marie. De sorte que le combat dura jusqu'à ce qu'elle l'eût privé de son pouvoir tyrannique; et comme le très fidèle Mardochee fut honoré en la place de l'orgueilleux Aman (3), ainsi le très chaste et très fidèle Joseph, qui prenait soin de ce qui regardait notre divine Esther et qui lui inspirait continuellement de prier pour la liberté de son peuple (car c'était l'occupation ordinaire de cet incomparable saint et de sa très pure épouse), fut élevé par son moyen à une si grande sainteté et à une dignité si excellente, que le suprême Roi lui donna l'anneau de son sceau (4) afin qu'il commandât par cette marque d'honneur le même Dieu humanisé, qui lui était soumis, comme l'Évangile le dit (5). Après ce que je viens de dire, notre Reine sortit de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

celle vision.

(1) Ib., VII, 10. — (2) Apoc., XII, 4. — (3) Esth., VI, 10. — (4) Ib., VIII, 2. — (5) Luc., II, 51.

Instruction que la divine Dame me donna.

867. Ma fille, le don d'humilité que je reçus du Très Haut dans cette rencontre que vous venez d'écrire, fut admirable; et puisque sa divine Majesté ne rebute point celui qui l'appelle, et qu'il ne refuse pas sa faveur à celui qui se dispose à la recevoir, je veux que vous m'imitiez et que vous soyez ma compagne dans l'exercice de cette vertu. Je n'avais nulle part dans le péché d'Adam, puisque je fus exempte de sa désobéissance; mais parce que je participai à sa nature, n'étant sa fille que par ce seul endroit, je m'humiliai jusqu'à m'anéantir. Or, combien doivent s'humilier à mon exemple ceux qui ont non seulement participé au premier péché, mais qui en ont commis ensuite une infinité d'autres ! Le motif et la fin de cette humble connaissance ne doivent pas tant consister à éviter la peine qu'on a méritée par ces péchés, qu'à réparer l'honneur que l'on a ôté par leur moyen au Créateur et Seigneur de l'univers.

868. S'il arrivait qu'un de vos frères offensât grièvement votre père naturel, vous ne seriez pas une fille reconnaissante et fidèle, ni une sœur véritable, si vous n'étiez affligée de l'offense que votre père aurait reçue, et si vous ne pleuriez la faute de votre frère comme si vous l'aviez commise, parce que l'on doit honorer le père et aimer le frère comme soi-même ; or, considérez, ma très chère fille, et examinez bien par le secours de la véritable lumière quelle différence il y a entre votre Père qui est aux cieux et votre père naturel, et que vous êtes tous ses enfants, unis par les liens les plus étroits comme frères et serviteurs d'un seul et même Maître, souverain et véritable. Combien ne seriez-vous pas humiliée, confuse et affligée, ma fille, si vos frères naturels tombaient dans quelque faute honteuse ? Je veux que la même chose vous arrive pour les péchés que les mortels commettent contre Dieu, et que vous les pleuriez avec autant de confusion que si vous les reconnaissiez pour vôtres. C'est ce que je fis, après avoir connu la désobéissance d'Adam et d'Ève, et les maux qu'elle causa au genre humain. Le Très Haut regardant avec beaucoup de complaisance ma gratitude et ma charité, parce que celui qui pleure les péchés de ceux qui les oublient après les avoir commis, est fort agréable à sa divine Majesté.

869. Je vous avertis aussi que pour grandes et sublimes que soient les faveurs que vous recevez du Seigneur, vous ne devez pas pour cela négliger le danger, ni dédaigner de pratiquer les moindres œuvres d'obligation et de charité. Cet exercice ne vous éloignera pas de Dieu, puisque la foi ne vous enseigne et sa lumière ne vous conduit qu'àfin que vous l'ayez toujours avec vous dans toute sorte d'occupation et de lieu, et que vous ne vous sépariez que de vous-même et de votre propre satisfaction pour accomplir le bon plaisir de votre Seigneur et de votre Époux. Ne vous laissez point entraîner dans ces sortes d'affections par le poids de vos inclinations, ni par celui de la bonne intention et de la consolation intérieure; car il arrive bien souvent que ces apparences couvrent de très grands périls. Faites en sorte que la sainte obéissance vous serve toujours de règle et de maîtresse dans ces doutes, ou plutôt ignorances; par elle vous vous conduirez sûrement dans toutes vos actions, et vous en retrancherez le poison de l'amour-propre, parce que les plus grandes victoires et les augmentations des mérites se trouvent inséparables de la véritable soumission et de l'humble déférence que l'on a pour les sentiments d'autrui; Vous ne devez jamais témoigner de vouloir ou de ne vouloir pas une chose, par ce moyen vous remporterez des victoires et battriez vos ennemis (1).

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Prov., XII, 28.

CHAPITRE VII.

Le Très Haut célèbre de nouvelles épousailles avec la Princesse du ciel pour la préparer aux noces de l'incarnation.

870. Les œuvres du Très Haut sont grandes, parce qu'il les a faites et qu'il les fait toutes avec une plénitude de science et de bonté, dans l'équité et dans la mesure (1). Il n'en est aucune qui soit défectueuse, inutile, ou superflue; elles sont toutes excellentes et magnifiques, parce que le même Seigneur les a faites et les conserve par les dispositions de sa divine volonté, les ayant voulues en la manière qu'elles étaient convenables, pour être connu et glorifié en elles. Mais nous pouvons dire que toutes ses œuvres extérieures, quoiqu'elles soient grandes, merveilleuses et plus admirables que compréhensibles, ne sont, par rapport au mystère de l'Incarnation, qu'une petite étincelle qui a jailli du foyer immense de la Divinité. Car ce seul grand mystère dans lequel Dieu s'est fait homme passible et mortel, est le grand ouvrage de tout son pouvoir et de sa sagesse infinie, et celui qui surpasse sans mesure toutes les autres œuvres et merveilles de la puissance de son bras; parce que dans cet adorable mystère les hommes ne reçurent pas une étincelle de la Divinité, mais ils y reçurent tout ce feu adorable, lorsque Dieu s'unit à notre nature humaine et terrestre par une union indissoluble et éternelle.

(1) Sag., XI, 21.

871. Que si l'on mesure cette merveille du souverain Roi à sa divine grandeur, l'on trouvera qu'il devait s'ensuivre que la femme dans laquelle il allait prendre la forme humaine, fût si parfaite et si bien ornée de toutes ses richesses, qu'il ne lui manquât aucune grâce possible, et que tous les dons qu'elle recevait fussent si parfaits, qu'il n'y eût rien à souhaiter. Or, comme cela était aussi juste que convenable à la grandeur du Tout Puissant, sa divine Majesté l'accomplit beaucoup mieux à l'égard de la très pure Marie, que le roi Assuérus ne l'avait fait à l'égard de l'aimable Esther (1), lorsqu'il voulut l'élever, au trône de sa grandeur. Le Très Haut prévint notre Reine par de si grandes faveurs et des privilèges si fort au-dessus de tout ce que les créatures peuvent concevoir, que lorsqu'elle parut à la vue des courtisans de ce grand Roi immortel de tous les siècles (2), ils connurent et ils louèrent tous le pouvoir divin; avouant que s'il avait choisi une fille pour être sa Mère, il avait bien pu et su la rendre digne de cet honneur.

(1) Esth., II, 9. — (2) I Tim., I, 17.

872. Le septième jour qui s'approchait de cet admirable mystère arriva; et la très sainte Vierge fut appelée et élevée à la même heure que nous avons dit ci-devant, mais d'une manière différente des jours précédents; car dans celui-ci elle fut transportée corporellement au haut de l'empyrée par le ministère des saints anges; il y en eut un néanmoins qui demeura et tint sa place sur la terre, la représentant sous une forme corporelle. Parvenue à ce suprême ciel, elle vit la Divinité par une vision abstractive, comme les autres fois, mais avec une lumière toujours plus grande et des mystères plus profonds, que le grand Être, essentiellement libre, sait et peut cacher et manifester quand il lui plaît. Ensuite elle entendit une voix qui sortait du trône divin, et qui lui disait : « Venez, notre Épouse, notre Colombe et notre bien aimée; vous vous êtes rendue agréable à nos yeux; vous êtes choisie entre mille; nous voulons vous recevoir de nouveau pour notre unique Épouse c'est pourquoi nous voulons aussi vous donner des ornements et une

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

beauté dignes de vos désirs. »

873. A cette voix, la très humble entre les humbles s'anéantit de telle sorte en la présence du Très Haut, qu'il n'est pas possible à l'entendement humain de le comprendre; et s'étant entièrement soumise au bon plaisir divin, elle répondit avec une agréable timidité : « Voici, Seigneur, cette poussière; voici ce petit vermisseau; voici votre pauvre servante toute prête à exécuter ce qui vous sera le plus agréable. Servez-vous, mon bien-aimé, de cet instrument abject de votre volonté, conduisez-le par votre droite. » Ensuite le Très Haut commanda à deux séraphins des plus proches de son trône et des plus excellents en dignité, d'assister cette divine fille, et, suivis de plusieurs autres de ces courtisans célestes, ils se mirent sous une forme visible au pied du trône, où la très sainte Vierge se trouvait bien plus embrasée du divin amour que tous ces esprits séraphiques.

874. C'était un spectacle qui causait une nouvelle admiration et une joie inconcevable à tous les esprits angéliques, de voir une jeune fille dans ce lieu céleste, où aucune autre créature humaine n'avait jamais mis le pied et où elle fut sacrée pour être leur Reine et la plus voisine de Dieu parmi toutes les simples créatures; d'y voir cette femme inconnue et méprisée du monde dans une si haute estime; et d'y voir la nature humaine placée d'avance au milieu d'eux, et déjà nantie des gages d'une élévation supérieure à celle de tous les chœurs célestes. O quelle sainte émulation ne devait pas causer cette rare merveille aux habitants primitifs de la sublime Jérusalem ! O quelles louanges ne chantaient-ils pas à Celui qui en était l'auteur ! O de quels sentiments d'humilité ne renouvelaient-ils pas l'expression en soumettant leurs entendements à la volonté divine ! Ils reconnaissaient qu'il était juste et saint que Dieu élevât les humbles, qu'il favorisât l'humilité humaine et qu'il la préférât à l'angélique.

875. Les habitants du ciel étant dans cette juste admiration, la très sainte Trinité, selon notre basse manière d'exprimer les choses divines, conférait en elle-même combien l'auguste Marie lui était agréable; avec combien de perfection elle avait répondu à tous les bienfaits qu'elle en avait reçus; sur ce qu'elle avait mérité par le secours de ses grâces; sur la proportion qu'il y avait entre la gloire qu'elle rendait à sa divine Majesté et les dons qu'elle en recevait; comme il ne se trouvait en elle ni péché, ni défaut, ni la moindre chose qui pût empêcher son élévation à la dignité de Mère du Verbe, à laquelle elle était destinée. Les trois personnes divines déterminèrent dans cette conférence d'élever cette créature au suprême degré de grâce et d'amitié de Dieu lui-même, où aucune autre pure créature n'était encore arrivée et n'arriverait jamais. Après cette résolution la très sainte Trinité se plut en la sainteté suprême de Marie, comme étant conçue dans son entendement divin.

876. Pour répondre à cette sainteté, et au témoignage de la bienveillance avec laquelle le Seigneur lui communiquait les nouvelles influences de sa nature divine, sa Majesté ordonna que la très sainte Vierge fût ornée visiblement d'une robe et de bijoux mystérieux, qui signifiassent les dons intérieurs des grâces, et les privilèges qu'elle recevait en qualité de Reine de l'univers et de son Épouse. Et quoi qu'elle eût reçu cet ornement et ces prérogatives d'Épouse en d'autres occasions, comme nous l'avons dit, lorsqu'elle fut présentée au Temple; néanmoins dans celle-ci la chose arriva avec de telles circonstances, qu'elles en renouvelaient l'excellence et en rehaussaient le merveilleux, parce que l'auguste Marie entra dans une disposition plus proche du miracle de l'incarnation.

877. Incontinent, les deux séraphins revêtirent la très sainte Vierge, par l'ordre du Seigneur, d'une robe fort majestueuse, qui, comme symbole de sa pureté et de sa grâce, était si lumineuse, d'une blancheur si rare et d'une beauté si éclatante, que si elle avait projeté sur le monde un seul de ses rayons infinis, elle l'eût illuminé d'une clarté plus vive

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

que toutes les étoiles ensemble, fussent-elles transformées en autant de soleils; parce que toute la lumière que nous voyons ici ne paraîtrait qu'obscurité en comparaison de ce rayon. Au même temps que les séraphins la revêtaient, le Très Haut lui donna une profonde intelligence de l'obligation dans laquelle ce bienfait la mettait de correspondre à sa divine Majesté par la fidélité, par l'amour, par une sublime et excellente manière d'opérer en toutes choses, à laquelle elle se sentait tenue; mais le Seigneur lui cachait toujours le dessein qu'il avait de prendre chair humaine dans son sein virginal. Notre auguste Dame découvrait tout le reste, et par cette connaissance elle s'humiliait avec une singulière sagesse, et demandait le secours divin pour répondre fidèlement à une telle faveur.

878. Les mêmes séraphins lui mirent sur cette robe une ceinture fort riche, qui était un symbole de la sainte crainte qui lui était infuse; elle était d'un éclat extraordinaire, comme si elle eût été composée de diverses pierres précieuses. Au même moment la source de lumière dont la divine Princesse recevait les effusions, l'inonda d'un nouveau jour, afin quelle vît d'une manière toute spéciale les raisons pourquoi Dieu doit être craint de toutes les créatures. Avec ce don de crainte du Seigneur, elle fut dûment ceinte comme il seyait à une simple créature, qui devait traiter et converser si familièrement avec le Créateur lui-même, étant sa véritable Mère.

879. Ensuite elle sentit qu'ils lui ornaient la tête d'une longue et magnifique chevelure réunie par une riche attache; elle était plus brillante que l'or le plus pur. Elle comprit qu'avec cet ornement, il lui était donné d'avoir toute sa vie des pensées relevées, divines et enflammées d'une très ardente charité, signifiée par ce précieux métal. Elle reçut en même temps de nouveau les habitudes de sagesse et de science très claire, qui devaient comme tresser et rassembler cette chevelure symbolique avec un art merveilleux, par une participation ineffable des attributs de science et de sagesse de Dieu. Elle obtint aussi avec sa mystérieuse chaussure le privilège que tous ses pas et tous ses mouvements fussent très beaux (1), et toujours dirigés vers les fins les plus hautes et les plus saintes de la gloire du Très Haut. Et ces fins furent atteintes avec une grâce, avec un soin et avec une diligence toute particulière, quand l'occasion se présenta d'opérer le bien, tant envers Dieu qu'envers le prochain, comme il arriva lorsqu'elle visita sainte Élisabeth et saint Jean (2); de sorte que cette fille du Prince fut trouvée très belle dans toutes ses démarches (3).

(1) Cant., VII, 1. — (2) Luc., I, 39. — (3) Cant., VII, 1.

880. Ses mains furent ornées par des bracelets ayant reçu une nouvelle magnanimité pour pratiquer de grandes œuvres par une participation de l'attribut de la magnificence; ainsi elle les étendit toujours sur des choses fortes (1). Elle eut les doigts enrichis de bagues, afin que par les nouveaux dons du Saint-Esprit, elle exerçât les plus petites choses d'une manière sublime, et avec une intention et des circonstances très relevées qui devaient rendre toutes ses œuvres magnifiques et admirables. Elle reçut aussi un collier rempli de pierres d'un éclat merveilleux et d'un prix inestimable; à ce collier était suspendu un chiffre mystérieux composé de trois pierres bien plus précieuses et excellentes que celles qui représentaient les trois vertus de foi, d'espérance et de charité; ce chiffre avait quelque rapport avec les trois personnes divines. Ces très nobles vertus lui furent renouvelées dans cette occasion, pour l'usage qu'elle avait besoin d'en faire dans les mystères de l'incarnation et de la rédemption.

(1) Prov., XXXI, 19.

881. On lui mit aux oreilles des pendants d'or attachés à des boucles d'argent (1), préparant son ouïe par cet ornement à l'ambassade du saint archange Gabriel qu'elle

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

devait bientôt entendre; elle reçut en même temps une science particulière, afin qu'elle l'écoutât avec attention, qu'elle lui répondit avec prudence, et que ses paroles fussent très agréables à la volonté divine, et surtout afin que l'argent de sa pureté, ce métal pur et sonore, retentit aux oreilles du Seigneur, et que ces sacrées et tant désirées paroles : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (2), fussent gravées dans le sein de la Divinité.

(1) Cant., I, 10. — (2) Luc., I, 38.

882. Sa robe fut ensuite parsemée de plusieurs chiffres, qui lui servaient comme de broderie de diverses couleurs rayonnantes; il y en avait qui disaient : *Marie, Mère de Dieu*, et d'autres *Marie, Vierge et Mère* mais le sens énigmatique et sacré que renfermaient ces chiffres mystérieux, ne lui fut pas alors découvert, mais seulement aux anges. Les éclatantes couleurs qui rehaussaient la beauté de sa robe étaient les habitudes excellentes de toutes les vertus qu'elle pratiquait par des actes très éminents et dans un si haut degré de perfection, que toutes les autres créatures intelligentes n'y ont jamais pu arriver. Et afin qu'il ne manquât rien à cette parure, elle eut le visage embelli de plusieurs illuminations qui lui vinrent de la proximité et de la participation de l'Être infini et des perfections de Dieu, car pour le recevoir réellement et véritablement dans son sein virginal, il était convenable qu'elle l'eût reçu auparavant par grâce dans le plus sublime degré qui était possible à une pure créature.

883. Cette parure rendit notre auguste Princesse si belle et si ravissante, que ses attraits gagnèrent le cœur du souverain Roi (1), et lui donnèrent lieu de se complaire dans sa beauté. Je ne m'étends pas davantage sur les ornements dont elle fut revêtue d'une manière plus sublime et avec des effets plus divins que les autres fois, parce que j'ai parlé ailleurs de ses vertus, et je serai encore forcée de retoucher la même nature dans la suite de cette divine histoire. L'on ne doit pas être surpris de ces redites, parce que le pouvoir de Dieu étant infini, et le champ de la perfection et de la sainteté immense, on trouve toujours beaucoup à ajouter à ce que l'on en a dit, et l'on y découvre toujours de nouvelles merveilles, car l'incomparable Marie étant une mer impénétrable, nous ne faisons que voltiger sur la surface de ses grandeurs sans pouvoir jamais bien les pénétrer; mon entendement est rempli du peu qu'il en a connu, et une de ses peines est de ne pouvoir exprimer les pensées qu'il en a formées. En suite de ce que je viens de dire, les mêmes anges ramenèrent notre Reine au lieu où ils l'avaient prise.

(1) Ps. XLIV, 12.

Instruction que la très sainte Vierge me donna.

884. Ma fille, les garde-robes du Très Haut sont fournies comme le doivent être celles d'un Roi-Dieu et d'un Seigneur Tout Puissant; c'est pourquoi les riches ornements et les précieux bijoux qu'il y conserve pour embellir ses épouses et ses élues, sont sans nombre et sans mesure. Il pourrait enrichir une infinité d'âmes comme il enrichit la mienne, sans diminuer pour cela ses trésors. Que si sa main libérale n'en distribue à aucune autre créature autant qu'à moi, ce n'est pas qu'il ne le puisse ou qu'il ne le veuille, mais c'est parce qu'aucun ne se dispose à la grâce comme je le fis; et si le Tout Puissant est très libéral envers plusieurs et les enrichit beaucoup, c'est parce qu'elles apportent moins d'obstacles à ses faveurs, et s'y préparent mieux que les autres.

885. Je désire, ma très chère, que vous ne mettiez aucun empêchement à l'amour que le Seigneur vous porte, et je veux que vous vous disposiez à recevoir les dons et les bijoux qu'il vous destine, afin que vous soyez digne d'avoir part à son amitié. Sachez que toutes

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

les âmes justes reçoivent cet ornement de sa libéralité; mais chacune le reçoit dans le degré d'initié et de grâce dont elle s'est rendue capable. Et si vous souhaitez d'arriver, aux plus hauts degrés de cette perfection, et de vous rendre digne de la présence de votre Seigneur et de votre Époux, tachez de croître et de vous fortifier en amour; mais il faut que vous sachiez que cet amour croît à mesure que la mortification s'augmente. Vous devez renoncer à tout ce qui est terrestre et en perdre le souvenir; vous ne devez plus avoir d'inclination pour vous ni pour les choses visibles, et vous ne devez vous avancer que dans le seul amour divin. Purifiez-vous dans le sang de Jésus-Christ votre réparateur, et appliquez-vous-le plusieurs fois en renouvelant l'amoureuse douleur de la contrition de vos péchés. Par ce moyen vous lui serez agréable; il désirera votre beauté (1), et vos progrès seront accompagnés de toute sorte de perfection et de sainteté.

(1) Ps. XLIV, 12.

886. Le Seigneur vous ayant si fort favorisée et distinguée dans ses bienfaits, il est juste que vous surpassiez plusieurs nations en reconnaissance, et que vous le glorifiiez par de continuelles louanges pour tant de faveurs qu'il a daigné vous faire. Que si le vice de l'ingratitude est si noir et si digne de punition dans les créatures, qui en ont moins reçu, quand leurs passions terrestres et grossières leur font oublier, avec un mépris impardonnable, les bienfaits du Seigneur; la faute que vous commettriez par cette vilenie serait bien plus grande après tant d'obligations que vous lui devez. Prenez garde de vous tromper sous prétexte de vous humilier; parce qu'il y a une grande différence entre l'humilité reconnaissante et l'ingratitude faussement humiliée; et sachez que le Seigneur fait bien souvent de grandes faveurs aux indignes, pour manifester sa bonté et sa grandeur; et afin qu'aucun ne s'en enorgueillisse après les avoir reçues, il doit connaître sa propre bassesse et son peu de mérite; ce qui lui servira de contrepoids et de préservatif contre le poison de la présomption; mais ce discernement est toujours compatible avec la reconnaissance, parce qu'il lui fait découvrir que tout don parfait vient du Père des lumières (1); que les bienfaits lui appartiennent, et que la créature ne les a jamais pu mériter par elle-même, mais qu'elle les reçoit de sa seule bonté; ainsi elle lui doit être entièrement soumise, et dévouée par une très grande reconnaissance.

(1) Jacob., I, 17.

CHAPITRE VIII.

Notre grande Reine demande, en la présence du Seigneur, l'exécution de l'incarnation et de la rédemption du genre humain, et sa divine Majesté lui accorde sa demande.

887. La divine Princesse était toute remplie de grâce et de beauté, et le cœur de Dieu était si touché de ses tendres affections et de ses ardents désirs (1), qu'il commençait à se déterminer de sortir du sein du Père éternel pour entrer dans ses sacrées entrailles, et de venir enfin au monde, qui l'attendait depuis plus de cinq mille ans. Mais comme cette nouvelle merveille devait être exécutée avec une plénitude de sagesse et d'équité, le Seigneur disposa les choses de telle sorte, que la même Reine du ciel fût digne Mère du Verbe incarné, et en même temps médiatrice efficace de sa venue, beaucoup plus qu'Esther ne le fut de la délivrance de son peuple (2). Le cœur de la très sainte Vierge brûlait du feu que Dieu même y avait allumé, et elle ne cessait de lui demander le salut pour le genre humain; mais la très humble Dame balançait entre la crainte et l'espérance,



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

sachant que, par le péché d'Adam, la sentence de mort et de la privation de la présence de Dieu était prononcée contre tous les mortels (3).

(1) Cant., IV, 9. — (2) Esth., VII, 8. — (3) Gen., III, 19.

888. L'amour et l'humilité se livraient dans le cœur très pur de Marie un divin combat, durant lequel elle ne cessait d'exhaler d'humbles et amoureux sentiments : « Oh! qui serait assez puissant pour obtenir la guérison de mes frères ! Oh! qui pourrait tirer du Père son Fils unique, et le décider à se faire mortel ! Oh! qui pourrait l'obliger de donner à notre nature ce baiser que l'Époux lui a demandé (1)! Mais nous descendons du transgresseur qui a commis le péché; comment pourrions-nous nous concilier la faveur de ce Fils? Comment pourrions-nous attirer Celui que nos premiers parents ont si fort dégoûté? O mon divin amour, que je serais heureuse si je vous voyais entre les bras de votre Mère, revêtu de notre nature (2)! O lumière de la lumière, Dieu véritable engendré par le Dieu véritable, quel bonheur si vous descendiez (3) et si vous abaissiez vos lumières pour éclairer ceux qui sont plongés dans les ténèbres (4), apaisant par ce moyen votre Père irrité! O Père éternel, si votre puissant bras, qui est votre Fils unique, renversait le superbe Aman (5), notre ennemi le démon! Où se trouvera, Seigneur, la médiatrice qui nous tire de l'autel céleste cette braise de la divinité pour purifier le monde, comme le séraphin dont votre Prophète nous parle (6)? »

(1) Cant., X, 1. — (2) *Ib.*, VIII, 1. — (3) Ps. CXLIII, 5. — (4) Isa., IX, 2. — (5) Esth., XIV, 13. — (6) Isa., VI, 6.

889. La très sainte Vierge réitérait cette prière au huitième jour de la neuvaine; et étant ravie et élevée en Dieu au temps ordinaire de minuit, elle entendit sa divine Majesté lui répondre : « Venez, mon Épouse, ma Colombe et mon Éluë; vous n'êtes pas comprise dans la loi commune (1); vous êtes exempte du péché et de ses effets dès l'instant de votre conception; lorsque je vous donnai l'être, je détournai de vous le sceptre de ma justice, et je mis sur votre cou celui de ma grande clémence (2), afin que la loi générale du péché ne vous atteignit point. « Approchez-vous donc de moi, et ne craignez point dans votre humilité et dans la connaissance de votre nature; j'élève celui qui est humble, et je comble de richesses celui qui est pauvre; je suis dans vos intérêts, et ma miséricorde libérale vous sera favorable. »

(1) Esth., XV, 13. — (2) *Ibid.*, 15.

890. Notre Reine ouit intellectuellement ces paroles, ensuite elle sentit qu'elle était transportée corporellement au ciel par le ministère des saints anges, comme la veille, et vit que l'un d'eux avait pris sa place. Elle monta de nouveau à la présence du Très Haut, si fort enrichie des trésors de sa grâce et de ses dons, si agréable et si belle, que c'était surtout alors que les esprits célestes, ravis d'admiration, se disaient les uns aux autres, en louant le Seigneur : « Quelle est celle qui s'élève du désert si magnifiquement parée? Quelle est celle qui, appuyée sur son bien-aimé(1), l'entraîne doucement avec elle jusque dans la terrestre demeure? Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, brillante comme le soleil (2)? Comment s'élève-t-elle si radieuse d'une terre pleine de ténèbres? Comment est-elle si forte et si généreuse dans une nature si fragile? Comment est-elle si puissante, qu'elle veuille vaincre le Tout Puissant? Et comment, le ciel étant fermé aux enfants d'Adam, l'entrée en est-elle si libre à cette seule fille, qui est de cette même postérité? »

(1) Cant., VIII, 5. — (2) Cant., vt, 9.

891. Le Très Haut reçut son élue et son unique Épouse Marie en sa présence; et quoique



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

la vision de notre Reine ne fût qu'abstractive, elle y reçut néanmoins des faveurs inénarrables que le Seigneur avait réservées pour ce huitième jour, et elles opérèrent en elle une transformation si sublime, que Dieu même, qui y présidait, applaudit pour ainsi dire d'admiration à l'ouvrage de sa puissance, et en étant comme épris, il lui dit : *Revertere, revertere, Sulamiiis, ut intueamur te* (1). « Tournez-vous, ma chère Épouse, ma très parfaite Colombe et ma bien-aimée, agréable à mes yeux; tournez-vous vers nous, afin que nous nous voyions et que nous prenions nos complaisances en votre beauté; je ne me repens point d'avoir créé l'homme, au contraire je me plais en sa formation, puisque vous en êtes sortie; que mes esprits célestes voient avec combien de raison j'ai voulu, et je veux vous choisir pour mon Épouse et pour Reine de toutes mes créatures ; qu'ils sachent que c'est avec justice que je me plais dans vous, en qui mon Fils unique trouvera le plus de gloire, après celle qu'il puise dans mon sein. Qu'ils connaissent que si j'ai justement répudié Ève, la première Reine de la terre, à cause de sa désobéissance, je vous élève et vous mets en la suprême dignité, faisant éclater ma magnificence et mon pouvoir envers vous à cause de votre très pure humilité et de votre mépris de vous-même. »

(1) *Ibid.*, 12

892. Les anges éprouvèrent ce jour-ci plus de joie accidentelle qu'ils n'en avaient encore éprouvé en aucun autre jour depuis leur création. Et lorsque la très sainte Trinité proclama son Épouse Reine des créatures et Mère du Verbe, tous les esprits célestes la reconnurent avec enthousiasme pour leur Supérieure et célébrèrent sa gloire par des hymnes harmonieux, où ils louaient Celui qui l'avait ainsi exaltée. L'auguste Marie était si absorbée par tant d'admirables mystères dans l'abîme de la Divinité et dans la lumière de ses infinies perfections, que par une particulière disposition du Seigneur, elle ne s'aperçut pas de tout ce qui lui arriva, de sorte que son élection à la maternité divine lui fut encore cachée jusqu'au temps déterminé. Le Seigneur ne fit jamais tant de faveurs à aucune autre créature (1), et il ne manifesta la grandeur de son pouvoir envers aucune, comme il fit envers la très pure Marie dans ce huitième jour.

(1) Ps. CXLVII, 50.

893. Le Très Haut, qui voulait faire éclater davantage sa magnificence, lui dit avec une bonté incomparable : « Ma chère Épouse et mon Éluë, puisque vous vous êtes rendue si agréable à mes yeux, demandez-moi sans crainte ce que vous souhaitez; je vous assure, comme Dieu très fidèle et comme Roi Tout Puissant, que je ne rejeterai pas vos demandes et que je satisferai vos désirs. » Notre grande Princesse s'humilia profondément; et, rassurée par la promesse royale du Seigneur, elle lui répondit : « Mon Dieu, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je parlerai en votre divine présence, et je vous dirai tout ce que j'ai dans le cœur, quoique je ne sois que poudre et que cendre (1). » Sa divine Majesté lui donna de nouvelles assurances, et lui enjoignit de demander tout ce qu'elle voudrait en présence de tous les courtisans du ciel, quand même ce serait une partie de son royaume (2). « Je ne demande pas pour moi, mon divin Seigneur (répondit la très sainte Vierge), une partie de votre royaume; mais je le demande tout entier pour tous les hommes, qui sont mes frères.

(1) Gen., XVIII, 3 et 27; Ps. LXI, 9. — (2) Esth., V, 3.

Je vous demande, mon très puissant Roi, de nous envoyer par votre miséricorde, infinie votre Fils unique, notre Rédempteur, afin, que satisfaisant pour tous les péchés du monde, votre peuple obtienne la liberté qu'il désire (1), que votre justice étant satisfaite, la paix soit annoncée aux hommes qui sont sur la terre, et que les portes du ciel qu'ils tenaient fermées par leurs péchés leur soient ouvertes. Ne tardez pas, Seigneur, de nous faire voir notre



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Sauveur (2); faites que la paix et la justice se donnent le doux embrassement et le baiser pacifique que David demandait (3); donnez nous un maître, un guide, un restaurateur et un chef (4), qui demeure et qui converse avec nous (5). Faites, mon Dieu, que le jour de vos promesses arrive, accomplissez vos paroles et envoyez-nous notre Messie, qui est désiré depuis tant de siècles. Voilà, Seigneur, ce qui cause tous mes soupirs, ce qui augmente l'ardeur de mes prières et la confiance que j'ai en votre clémence infinie. »

(1) Ezech., XXXIV, 28. — (2) Isa., LII, 10. — (3) Ps. LXXXIV, 11. — (4) Isa., XXX, 20; LV, 4. — (5) Baruc., III, 3 38.

894. Le Très Haut, qui pour se laisser gagner, inspirait et excitait les demandes de sa chère Épouse, les exauça avec des marques d'une bonté singulière, et il lui répondit avec une douceur inexprimable : « Vos prières sont agréables à ma volonté, et j'ai reçu avec complaisances vos demandes; qu'il soit fait comme vous le demandez; je veux, ma Fille et mon Épouse, ce que vous désirez; et en foi de cette vérité je vous donne ma parole et vous promets que dans fort peu de temps mon Fils unique descendra sur la terre, et se revêtira de la nature humaine, s'unissant avec cette même nature; ainsi vos pieux désirs seront accomplis. »

895. Notre grande Princesse sentit intérieurement, à ce témoignage de la divine parole, une nouvelle lumière et une pleine assurance qui la persuadaient que la longue nuit du péché et, des lois anciennes allait finir, et que le nouveau jour de la rédemption du genre humain s'approchait. Et comme elle était si proche du Soleil de justice qui s'avancait pour prendre notre chair dans son sein virginal, elle paraissait comme une très belle aurore, resplendissante des rayons de la Divinité qui la transformait toute en elle-même, et pleine de sentiments d'amour et de reconnaissance pour le bienfait de la rédemption prochaine, elle donnait de continuelles louanges au Seigneur en son nom et en celui de tous les mortels. Elle employa tout le reste de ce jour en cette sainte occupation, après que les mêmes anges l'eurent replacée sur la terre. Je me plains toujours avec raison de mon ignorance et de ma faiblesse, qui me mettent dans l'impossibilité de bien expliquer ces mystères si relevés; mais si les esprits les plus éminents ne le pourront jamais faire entièrement, comment y pourrais-je réussir, moi qui ne suis qu'une pauvre femme? Que la lumière de la piété chrétienne supplée donc à mon ignorance, et que mon obéissance excuse ma témérité.

Instruction de la Reine du ciel.

896. Ma très chère fille; les œuvres admirables que le pouvoir divin opéra en moi dans ces mystères de l'incarnation du verbe, sont si fort au-dessus de la sagesse mondaine, que la chair, ni le sang, ni même les anges, ni les plus hauts séraphins ne les peuvent pénétrer, si Dieu ne leur en donne une intelligence particulière, n'étant pas capables d'eux-mêmes de connaître des mystères si profonds et si au-delà de la grâce des autres créatures. Louez-en, ma chère amie, le Seigneur, avec un ardent amour et avec une reconnaissance continuelle, et commencez maintenant de considérer avec beaucoup d'attention la grandeur de son divin amour et les grandes choses qu'il fait pour ses amis, dans le désir de les relever de leur bassesse et de les enrichir de divers dons. Si vous pénétrez bien cette vérité, elle vous rendra reconnaissante et vous portera à faire toujours ce qui sera le plus grand et le plus parfait, comme une fille et une épouse très fidèle.

897. Je veux bien vous avertir; afin de vous animer davantage, que le Seigneur dit plusieurs fois ces paroles à ses élues : *Revertere, revertere, ut intueamur te* (1), parce qu'il se plaît si fort en tout ce qu'elles font, qu'il n'est point de père parmi les mortels qui reçoive

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

tant de plaisir d'être avec son fils unique, et de le voir accompli de tous points, ni d'artisan de trouver l'ouvrage de ses mains dans sa dernière perfection, ni de roi de se voir dans une ville forte et opulente qu'il viendrait de conquérir, ni d'ami de jouir de la présence de son estime. Que le Très Haut reçoit de satisfaction d'être avec ces âmes qu'il a choisies pour ses délices ! car à mesure qu'elles s'avancent dans la perfection, les faveurs et les complaisances du Seigneur croissent aussi. Que si les mortels qui ont la lumière de la foi pénétraient cette vérité, ils ne s'abstiendraient pas seulement de pécher pour cette seule complaisance du Très Haut, mais ils feraient de grandes œuvres et ils sacrifieraient même leur vie pour le service et pour l'amour de Celui qui est si libéral à récompenser, à caresser et à favoriser ceux qui lui sont fidèles.

(1) Cant., VI, 12.

898. Lorsque le Seigneur me dit ces paroles : *Revertere, revertere* (1), afin que je le regardasse, et que les esprits célestes me vissent, je connus qu'il me les disait avec tant de complaisance, que cette seule complaisance surpassait tout ce que sa divine Majesté a trouvé et trouvera de plus agréable dans toutes les âmes qui sont au plus haut degré de sainteté; je reçus dans cette occasion plus de témoignages de son infinie bonté que tous les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, et que tous les autres saints ensemble. Et mon âme fut comblée d'une effusion si abondante de grâces et tellement enrichie des communications de la Divinité, que vous ne le pouvez ni connaître ni expliquer parfaitement dans votre chair mortelle. Mais je vous déclare ce mystérieux secret afin que vous en bénissiez Celui qui en est l'auteur, et que vous tâchiez, sous ma protection, d'étendre votre bras sur des choses fortes (2) pendant tout le temps que votre bannissement de la patrie durera, et de vous rendre aussi agréable au Seigneur qu'il le désire, en faisant toujours votre possible pour vous attirer ses complaisances, en profitant de ses bienfaits et en les demandant pour vous et pour votre prochain avec une parfaite charité.

(1) Cant., VI, 12. — (2) Prov., XXXI, 19.

CHAPITRE IX.

Le Très Haut fait de nouvelles faveurs à la très sainte Vierge. — Il la met de nouveau en possession de l'empire de toutes les créatures, et ce fut la dernière disposition qu'elle reçut pour l'incarnation du Verbe.

899. Au dernier jour de la neuvaine, pendant laquelle le Très Haut préparait et embellissait de plus en plus le tabernacle qu'il allait bientôt sanctifier par sa venue (1), sa divine Majesté déterminait d'y renouveler ses merveilles et de lui donner de nouvelles marques qui le devaient distinguer en redoublant toutes les faveurs qu'elle avait faites jusqu'à ce jour à notre auguste Princesse. Mais le Tout Puissant opérait de telle sorte en elle, que lorsqu'il tirait de ses trésors infinis des choses anciennes, il y en ajoutait toujours plusieurs nouvelles (2); et toutes ces merveilles sont renfermées en ce que Dieu devait s'humilier jusqu'à se faire homme, et une femme devait être élevée jusqu'à être sa propre Mère. Il ne pouvait arriver aucun changement en Dieu lorsqu'il descendit si bas que de prendre un corps humain, parce qu'il eut bien le pouvoir d'unir notre nature à sa personne sans rien perdre de son immutabilité; mais pour faire qu'une femme qui avait un corps terrestre donnât sa propre substance afin que Dieu s'y unit et se fit homme, il semblait qu'il fallut nécessairement franchir un espace infini, et que cette femme fût aussi distante



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

des autres créatures qu'elle s'approchait davantage de Dieu.

(1) Ps. XLV, 5. — (2) Matth., XIII, 52.

900. Or, le jour arriva auquel la très sainte Vierge, dans cette disposition, devait se trouver aussi proche de Dieu que d'être sa propre Mère. Dans cette nuit, à la même heure du plus grand silence, elle ouït la voix du Seigneur qui l'appelait comme dans les précédentes. La très humble et très prudente Reine, répondant à cette voix, dit : « Me voici, Seigneur, mon cœur est préparé; faites de moi tout ce qu'il vous plaira. » Ensuite elle fut ravie en corps et en âme, comme les autres jours, par le ministère de ses anges dans le ciel empyrée; et ayant été mise devant le trône royal du Très Haut, sa puissante Majesté l'éleva et la plaça à son côté, lui marquant le siège et lieu quelle devait éternellement occuper en sa divine présence. Et ce fut le plus haut et le plus proche de Dieu, excepté celui qui lui était réservé pour l'humanité du Verbe, parce qu'il surpassait sans comparaison celui de tous les bienheureux.

901. Ensuite elle vit de ce saint lieu où elle fut placée la Divinité par une vision abstractive, comme les autres fois; et sa propre dignité de Mère de Dieu lui étant toujours cachée, sa divine Majesté lui manifesta des mystères si nouveaux et si relevés, qu'il m'est impossible de les révéler à cause de leur profondeur et de mon ignorance. Elle vit de nouveau dans la Divinité toutes les choses créées, et plusieurs possibles et futures. Les choses matérielles lui furent manifestées, Dieu les lui faisant connaître par des sensations physiques et sensibles, comme si elles avaient toutes frappé ses organes extérieurs, et comme si elle les eût aperçues dans la sphère de sa puissance visuelle par les yeux du corps. Elle connut en général toute la fabrique de l'univers, qu'elle n'avait connu auparavant que par ses parties; elle connut distinctement les créatures qu'il contient, comme si elles se fussent présentées dans un tableau. Elle vit toute leur harmonie, leur ordre, leur connexion, la dépendance qu'elles ont entre elles, et comme toutes ensemble sont soumises à la volonté divine, qui les a créées, qui les gouverne, et les conserve chacune en son lieu et en son être. Elle vit de nouveau tous les cieux, les étoiles, les éléments, leurs habitants, le purgatoire, les limbes, l'enfer, et tous ceux qui se trouvaient dans leurs abîmes. Et comme le lieu où la Reine des créatures avait été placée était le plus éminent après celui de l'humanité du Verbe, la science qu'elle reçut fut aussi la plus sublime, parce que n'étant inférieure qu'à Dieu seul elle devait être supérieure à tout ce qui est créé.

902. Pendant que notre auguste Princesse était ravie en extase dans l'admiration de ce que le Très Haut lui manifestait, et qu'elle rendait pour tout cela le retour de louange et de gloire qui était dû à un tel Seigneur, sa divine Majesté lui dit : « Je n'ai créé, ma chère Fille, mon Éluë et ma Colombe, toutes les choses visibles que vous connaissez, et je ne les conserve par ma providence dans une si agréable variété, qu'à cause de l'amour que je porte aux hommes. Et je dois choisir et tirer d'entre toutes les âmes que j'ai créées jusqu'à présent et que j'ai déterminé de créer jusqu'à la fin, une assemblée de fidèles, afin qu'ils soient séparés et lavés dans le sang de l'Agneau qui ôtera les péchés du monde (1). Ceux-là seront le fruit spécial de la rédemption qu'il doit opérer; ils jouiront de ses effets par le moyen de la nouvelle loi de grâce et des sacrements que leur Restaurateur y établira pour eux; et ensuite ceux qui persévéreront arriveront à la participation de ma gloire et de mon amitié éternelle. Ma première intention a été de créer pour ces élus tant de merveilleux ouvrages, et si tous me voulaient servir, adorer et connaître mon saint nom, je créerais volontiers pour tous et pour chacun en particulier tout autant de trésors que je mettrais à leur disposition.

(1) Apoc., VII, 14.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

903. « Et quand je n'aurais créé qu'une seule des créatures qui sont capables de ma grâce et de ma gloire, je la ferais elle seule maîtresse de tout ce qui est créé, puisque tout cela est moindre que de la faire participante de mon amitié et de ma félicité éternelle. Pour vous, ma chère Épouse, vous êtes mon élue et vous avez trouvé place dans mon cœur; ainsi je vous fais maîtresse de tous ces biens, et je vous en donne la possession et le domaine, afin qu'étant Épouse fidèle, comme je veux que vous le soyez, vous les dispensiez à ceux qui me les demanderont par votre intercession, car c'est pour cela que je les mets entre vos mains. »

La très sainte Trinité lui mit une couronne sur la tête en la consacrant Reine et Souveraine de tout ce qui est créé, et cette couronne était semée de chiures rayonnantes d'une lumière de gloire, qui disaient Mère de Dieu, sans qu'elle en découvrit alors le sens mystérieux. Les esprits célestes en eurent pourtant connaissance, et furent remplis d'admiration à la vue de la magnificence du Seigneur envers cette femme bienheureuse, bénie entre toutes ses compagnes, qu'ils reconnurent pour leur Reine et Maîtresse légitime aussi bien que de tout l'univers.

904. La droite du Tout Puissant opérait toutes ces merveilles avec un très bel ordre de son infinie sagesse, parce qu'avant de descendre pour prendre chair humaine dans le sein virginal de cette Dame, il était convenable que les courtisans de ce grand Roi reconnussent sa Mère pour leur Reine, et lui rendissent l'honneur qui lui était dû. Il était aussi juste et conforme à l'ordre que Dieu la fit premièrement Reine et ensuite Mère du Prince des éternités; car celle qui devait enfanter le Prince devait nécessairement être Reine et reconnue pour telle de ses sujets; or il n'y avait nul inconvénient que les anges la connussent, il ne fallait pas la leur cacher; au contraire, il seyait à la majesté du Très Haut que le tabernacle qu'il avait choisi pour sa demeure fût prévenu et honoré de toutes les excellences de dignité, de perfection, de grandeur et de magnificence dont il était capable, sans qu'il lui en manquât aucune; et c'est pour ce sujet que les saints anges la reçurent et la reconnurent pour leur Reine en lui rendant hommage.

905. Le Seigneur, voulant mettre la dernière main à cet ouvrage merveilleux (je veux dire l'incomparable Marie), étendit son puissant bras, et renouvela par lui-même l'esprit et les puissances de cette grande Dame, lui donnant des illustrations, des habitudes et des qualités toutes nouvelles, dont les grandeurs et les particularités ne peuvent être exprimées par nos termes. C'était le dernier coup de pinceau de cette image inanimée de Dieu (1), pour modeler en elle et sur elle la forme dont le Verbe éternel, qui est par essence l'image du Père éternel et la figure de sa substance, devait se revêtir (2). De sorte que ce Temple, la sacrée Marie, se trouva, bien mieux que celui de Salomon (3), tout revêtu dedans et dehors, du très pur or de la Divinité, sans qu'on y pût découvrir la moindre marque terrestre de la paternité d'Adam. Elle fut toute déifiée par des traits et des devises de la Divinité, parce que le Verbe qui devait sortir du sein du Père éternel pour descendre dans celui de Marie, la prépara de telle sorte, qu'il y trouva à son arrivée tout le rapport possible qui pouvait se rencontrer entre la Mère et le Père.

(1) II Cor., IV, 4. — (2) Hebr., I, 3. — (3) III Rois., VI, 30.

906. Je n'ai point de nouveaux termes pour expliquer comme je voudrais les effets que toutes ces faveurs produisirent dans le cœur de notre grande Reine. Que si l'entendement humain ne les peut concevoir, comment pourrions-nous les exprimer par nos paroles ? Mais ce qui me cause plus d'admiration dans la lumière que j'ai reçue touchant ces mystères si sublimes, est l'humilité de cette divine Dame, et la sainte émulation qu'il y avait entre elle et le pouvoir divin c'était une rare merveille et un miracle de l'humilité, que

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de voir cette très sainte fille élevée à la plus haute dignité et à la suprême sainteté après Dieu, et de voir en même temps qu'elle s'humiliât et s'anéantit jusqu'au-dessous de toutes les créatures, et que cette humilité fût assez forte pour l'empêcher d'avoir la moindre pensée qu'elle pût être la Mère du messie; et non seulement cela, mais il ne se trouva pas même en elle l'ombre de la plus petite présomption. Son cœur et ses yeux ne s'élevèrent point (1); au contraire, plus les œuvres du bras du Seigneur l'élevaient, plus elle s'humiliait dans les bas sentiments d'elle-même. Aussi fut-il juste que le Tout Puissant eût égard à son humilité, et que toutes les nations l'appelassent bienheureuse (2).

(1) Ps. CXXX, 1. — (2) Luc., I, 48. .

Instruction que la très sainte Vierge me donna.

907. Ma fille, celle qui a un amour intéressé et servile n'est pas une digne épouse du Très Haut, parce que l'épouse ne doit pas aimer ni craindre comme l'esclave, ni elle ne doit pas non plus servir comme une mercenaire. Mais quoique son amour doive être filial et généreux, ayant pour fin le bon plaisir et la bonté immense de son Époux; néanmoins elle a beaucoup de sujet de se croire obligée de le servir, lui qui se montre si riche et si libéral, qui a créé tant de sortes de biens visibles, à cause de l'amour qu'il porte aux âmes, afin que tous soient utiles à ceux qui servent sa divine Majesté, lui enfin qui réserve tant de trésors cachés à ceux qui le craignent (1) et les leur distribue avec une excessive abondance de douceur, comme aux disciples de l'infailible vérité. Je veux que vous vous reconnaissiez fort obligée à votre Seigneur, à votre Père, à votre Époux et à votre ami, voyant combien il enrichit les nones, qui deviennent par sa grâce et ses filles et ses bien-aimées; puisqu'il a préparé comme Père puissant tant de biens inestimables pour ses enfants, et tous ces biens pour chacun en particulier, s'il était nécessaire. Le peu d'amour que les hommes lui portent, et l'ingratitude qu'ils témoignent, ne peuvent avoir aucune excuse parmi tant de motifs qu'ils ont de l'aimer et parmi tant de bienfaits qu'ils en reçoivent.

(1) Ps. XXX, 20.

908. Faites donc réflexion, ma chère fille, que vous n'êtes point étrangère dans cette maison du Seigneur, qui est sa sainte Église (1); mais que vous y êtes domestique, et épouse de Jésus-Christ parmi les saints, entretenue par les faveurs et accoutumée aux caresses de l'Époux. Et parce que tous les trésors et toutes les richesses qui appartiennent à l'époux appartiennent aussi à l'épouse légitime, considérez de combien de trésors immenses il vous rend participante et maîtresse. Jouissez-en donc comme domestique, c'est-à-dire comme étant chez vous; soyez zélée pour son honneur comme une fille et une épouse fervente; et reconnaissez toutes ses œuvres et tous ses bienfaits, comme si votre Seigneur ne les eût créés que pour vous seule; aimez et honorez-le tant pour vous que pour votre prochain, envers qui il a été si libéral. Tâchez aussi d'imiter en tout cela, autant que vos faiblesses vous le permettront, ce que vous avez appris que je faisais; et sachez, ma fille, qu'il me sera fort agréable que vous exaltiez le Tout Puissant par d'ardentes affections, pour toutes les faveurs que sa droite me fit pendant cette neuvaine, qui furent au-delà de tout ce que l'esprit humain peut concevoir.

(1) Ephes., II, 19.

CHAPITRE X.

La très sainte Trinité envoie l'archange Gabriel pour annoncer à la très pure Marie qu'elle était choisie pour être la Mère de Dieu.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

909. Dieu avait déterminé de toute éternité le moment opportun où le grand mystère de piété, justifié dans l'esprit, prêché aux hommes, déclaré aux anges et cru dans le monde, devait être manifesté dans la chair (1); mais il le tenait caché dans le sein de sa sagesse éternelle. Or la plénitude de ce temps arriva, qui était jusqu'alors fort vide, quoique rempli de prophéties et de promesses, parce qu'il lui manquait celle de la très pure Marie, par la volonté et le consentement de laquelle tous les siècles devaient recevoir leur perfection (2), qui était le Verbe humanisé, passible et restaurateur. Ce mystère était prédestiné avant tous les siècles, afin qu'il fût réalisé par l'intermédiaire de notre divine Vierge; et elle, se trouvant dans le monde, la rédemption du genre humain et la venue du Fils unique du Père ne devaient point être différées, puisque Dieu ne devait plus, pour ainsi dire, chercher pour sa demeure des tabernacles empruntés, ou des maisons étrangères (3); mais demeurer dans son propre temple construit et enrichi, au moyen de toutes les ressources qu'il lui avait consacrées, bien mieux que le temple de Salomon ne le fut par les trésors que son père David lui laissa à cet effet (4).

(1) I Tim., III, 16; Gal., IV, 4. — (2) I Cor., II, 7. — (3) II Rois., VII, 6. — (4) I Chron, XXII, 5.

910. Le Très Haut détermina, dans cette plénitude de temps prédéfini, d'envoyer son Fils unique au monde. Et confrontant, selon notre manière de concevoir et d'exprimer, les décrets de son éternité avec les prophéties et les témoignages qu'il avait donnés aux hommes dès le commencement des choses, et tout cela avec l'état et la sainteté à laquelle il avait élevé la très pure Marie, il jugea qu'il était convenable pour la gloire de son saint nom que l'exécution de sa sainte volonté et de ce décret éternel fût manifestée aux anges bienheureux, et qu'elle commençât à paraître par leur ministère. Sa divine Majesté fit entendre à l'archange Gabriel cette voix par laquelle elle signifie sa volonté aux anges. Et quoique l'ordre commun quelle tient pour illuminer ses esprits célestes soit de commencer par les supérieurs, qui, selon leur rang hiérarchique, éclairent les inférieurs jusqu'à ce que cette illumination, en transmettant des uns aux autres ce que Dieu a révélé aux premiers, soit arrivée aux derniers, les choses ne se passèrent point ainsi en cette circonstance; car le saint archange reçut sa mission immédiatement du Seigneur.

911. Gabriel, au pied du trône et toujours attentif aux ordres de l'Être suprême et immuable, s'inclina pour recueillir la manifestation de la divine volonté. Sa Majesté lui déclara et lui prescrivit l'ambassade qu'il devait faire à l'auguste Marie, et les paroles dont il devait se servir pour la saluer; de sorte que Dieu même en fut le premier auteur; il les forma dans son entendement divin, de là elles passèrent au saint archange, et de lui à la très pure Marie. Le Seigneur révéla dans cette occasion plusieurs autres mystères de l'incarnation à ce prince céleste, et la très sainte Trinité lui commanda d'aller annoncer à la divine Fille qu'elle était élue entre toutes les femmes pour être la Mère du Verbe éternel, et qu'elle le concevrait dans son sein virginal par l'opération du Saint-Esprit, en conservant intacte sa virginité, et tout le reste que le messager céleste devait révéler à son auguste Reine et Maîtresse.

912. Ensuite sa divine Majesté déclara à tous les autres anges, comme le temps de la rédemption du genre humain était arrivé, et qu'elle se déterminait à descendre au monde sans plus différer, puisqu'elle avait déjà disposé et orné la très pure Marie pour être sa Mère, lorsqu'en leur présence elle lui avait décerné cette suprême dignité. Les divins esprits ouïrent la voix de leur Créateur et lui chantèrent, pleins d'allégresse, des actions de grâces ineffables et de nouveaux cantiques de louange pour l'accomplissement de son éternelle et parfaite volonté, en y répétant toujours cet hymne de Sion : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées (1). « Vous êtes juste et puissant, Seigneur notre Dieu, qui habitez les lieux les plus élevés, et qui regardez les humbles de la terre (2). » Toutes vos

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

œuvres sont admirables, et vos pensées très relevées. »

(1) Isa., VI, 3. — (2) Ps. CXII, 5.

913. Le prince saint Gabriel, obéissant avec une joie particulière au commandement divin, descendit de l'empyrée, accompagné de plusieurs milliers d'anges radieux de beauté, qui le suivaient sous une forme visible. Ce grand prince et ambassadeur céleste ressemblait à un adolescent, d'une grâce et d'une beauté extraordinaires; son visage était tout rayonnant de gloire, son air majestueux, sa démarche grave, ses paroles remplies de sagesse et d'éloquence; et toutes ses manières empreintes d'une modeste grandeur, représentaient plus de traits de la Divinité qu'aucun des autres anges que notre auguste Reine eût jusqu'alors vus sous cette forme. Il portait un diadème d'une splendeur singulière; ses vêtements pompeux brillaient de diverses couleurs d'un éclat admirable; il avait sur la poitrine une très belle croix comme émaillée, qui découvrait le mystère de l'Incarnation pour laquelle il était envoyé; et toutes ces circonstances attirèrent davantage l'attention de cette très prudente Reine.

914. Le divin ambassadeur, suivi de cette cour céleste, descendit à Nazareth, ville de la province de Galilée, où se trouvait la demeure de la très sainte Vierge, qui était une pauvre maison. Le lieu de sa retraite était une fort petite chambre, dépourvue des ornements dont le monde se sert; elle en condamnait ainsi la vanité par le mépris qu'elle en faisait, et suppléait à leur absence par de plus grands biens spirituels. La divine Dame était alors âgée de quatorze ans six mois et dix-sept jours; car elle avait eu quatorze ans révolus le huit septembre; les six mois et dix-sept jours en sus se trouvaient depuis celui-là jusqu'à celui-ci, auquel le plus grand des mystères que Dieu ait opérés dans le monde fut exécuté.

915. Sa taille surpassait la taille des autres filles de son âge; elle était fort agréable en sa personne, très bien proportionnée, d'une beauté et d'une perfection achevée : elle avait le visage ovale; les traits en étaient fins et délicats; il n'était ni trop plein ni trop maigre; le teint clair un tant soit peu brun; le front large et bien fait; les sourcils bien arqués et bien dessinés; les yeux grands et modestes, d'une couleur entre le noir et le pers, d'un éclat incomparable, mais tempéré par le sourire de l'innocence; le nez droit et régulier; la bouche petite, vermeille et délicatement prise; enfin elle était si merveilleusement belle, et tellement comblée de tous les dons de la nature, qu'il ne se rencontrera jamais aucune créature qui puisse l'égaliser. Ceux qui la regardaient étaient en même temps pénétrés de joie, de vénération, d'affection et de respect; elle attirait leurs cœurs, et elle les retenait dans une douce crainte révérencielle ; elle les forçait à la louer, et cependant la grandeur de ses grâces et de ses perfections imposait le silence; et elle causait dans tous ceux qui avaient le bonheur de la voir, de mystérieux effets qu'on ne peut facilement expliquer; enfin elle remplissait et animait les âmes d'influences et de mouvements célestes qui les conduisaient à Dieu.

916. Son habit était modeste, pauvre et propre; d'un gris argenté, ou plutôt cendré, mais fort honnête. Lorsque l'ambassade du ciel s'approchait, Marie, ignorant qu'elle fût déjà commencée, était plongée dans la sublime contemplation d'un mystère que le Seigneur avait renouvelé en elle par cette multitude de faveurs qu'il lui avait faites pendant les neuf jours précédents. Et le Seigneur lui-même l'ayant assurée, comme nous avons dit, que son Fils unique ne tarderait pas de descendre pour prendre chair humaine, elle était fervente et joyeuse en la foi de cette divine parole, et redoublant ses humbles et ardentes affections, elle disait intérieurement : « Est-il possible que l'heureux temps soit arrivé où le Verbe du Père éternel doit descendre pour naître et converser parmi les hommes (1)? que le monde en ait la possession? que les mortels puissent le voir (2)? que cette lumière

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

inaccessible paraisse pour éclairer ceux qui sont plongés dans les ténèbres. (3)? Oh! qui mériterait de le voir et de le connaître ! Oh! qui pourrait baiser la terre que ses pieds adorables auraient foulée!

(1) Baruch., III, 38. — (2) Isa., XL, 5. — (3) *Ibid.*, IX, 5.

917. « Que les cieux se réjouissent; que la terre se console, et que les hommes bénissent et glorifient Dieu (1), puisque leur félicité éternelle, s'approche. O enfants d'Adam affligés par le péché, mais pourtant ouvrages de mon bien-aimé, vous lèverez bientôt la tête, et secouerez le joug de votre ancienne servitude (2) ! Votre rédemption est proche; votre salut viendra bientôt. O pères anciens, prophètes et justes, qui espérez dans le sein d'Abraham, qui êtes détenus dans les limbes, vous allez recevoir votre consolation! Votre désiré le Rédempteur promis ne tardera pas (3). Exaltons-le tous, et chantons-lui des hymnes de louange. Oh! qui pourrait être la servante de ses servantes! Oh! qui serait l'esclave de celle qu'Isaïe lui a assignée pour Mère (4)! O Emmanuel, Dieu et homme véritable! o Clef de David, qui devez ouvrir le ciel (5) ! O Sagesse éternelle! O Législateur de la nouvelle Église, venez, venez, Seigneur! Approchez-vous de nous! Délivrez votre peuple de la captivité, et que toute chair voie le salut (6). »

(1) Ps. XCV, 11. — (2) Isa., XIV, 25. — (3) Aggae., II, 8. — (4) Isa., VII, 14. — (5) *Ibid.*, XXII, 22. — (6) Isa., XL, 5.

918. Lorsque saint Gabriel arriva, la très sainte Vierge était occupée à ces demandes, à ces affections, et ravie dans des transports divins que je ne saurais expliquer. Elle était très pure en son âme, très parfaite en son corps, très noble dans ses pensées, très éminente en sainteté, remplie de grâces, si divinisée et si agréable aux yeux de Dieu, qu'elle put bien être sa digne Mère, et l'instrument efficace pour le faire sortir du sein du Père, et l'attirer dans le sien. Elle fut le puissant moyen de notre rédemption, et nous lui en sommes redevables à bien des titres; et c'est pour ce sujet qu'elle mérite que toutes les nations la bénissent et la louent éternellement (1). Je dirai dans le chapitre suivant ce qui arriva à l'entrée de l'ambassadeur céleste.

(1) Luc., I, 48.

919. Je toucherai seulement ici une chose digne d'admiration, et c'est que pour l'accomplissement d'un si haut ministère, que le saint archange devait lui annoncer, et qui devait s'opérer en elle, sa divine Majesté la laissa dans l'état commun des vertus dont nous avons parlé dans la première partie. Le Très Haut le disposa de la sorte, parce que ce mystère devait être opéré comme un sacrement de foi, et les opérations de cette vertu, aussi bien que celles d'espérance et de charité, devaient s'y rencontrer; ainsi le Seigneur la laissa dans ces opérations, afin qu'elle crût et espéra en ses divines promesses. Et ces actes ayant précédé, il arriva ce que je dirai bientôt, selon que la faiblesse de mes termes et la grandeur des mystères qui augmentent mon impuissance, me le permettront.

Instruction de la Reine du ciel.

920. Ma fille, je vous déclare maintenant avec une affection singulière ma volonté, et le désir que j'ai de vous voir travailler à vous rendre digne de la conversation intime et familière avec Dieu; vous devez vous y disposer avec un grand soin, en pleurant vos péchés, et en renonçant à tout ce qui est visible, et de telle sorte que vous n'occupiez vos pensées qu'en Dieu seul. Pour y réussir, il faut que vous mettiez en pratique tout ce que je vous ai

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

enseigné jusqu'à présent et quant à ce que vous aurez à écrire dans la suite, je vous le dicterai. Je vous montrerai comme vous devez vous conduire dans cette familiarité et dans les faveurs fréquentes que vous recevrez de la bonté de Dieu, en le concevant dans votre cœur par la foi, par la lumière et par la grâce qu'il vous donnera. Que si vous ne vous disposez premièrement en suivant cet avis, vous n'obtiendrez jamais l'accomplissement de vos désirs, ni moi le fruit des leçons que je vous donne comme votre maîtresse:

921. Or, puisque vous avez trouvé sans l'avoir mérité le trésor caché et la précieuse perle de ma doctrine (1), vous devez mépriser tout ce que vous pouvez avoir pour vous acquérir ce seul gage d'un prix inestimable; avec lui vous recevrez tous les biens (2), et vous vous rendrez digne de l'amitié intime du Seigneur et de son habitation éternelle dans votre cœur. En échange de ce grand bonheur, je veux que vous mouriez à tout ce qui est terrestre, que vous offriez votre volonté pleine de sentiments d'un amour reconnaissant, et qu'à mon exemple vous soyez si humble, que de votre côté vous soyez persuadée que vous ne valez rien, que vous êtes dans la dernière des impuissantes, que vous n'avez aucun mérite, et que vous n'êtes pas même digne d'être reçue pour esclave des servantes de Jésus-Christ.

(1) Matth., XIII, 44 et 45. — (2) Sag., VII, 11

922. Considérez combien j'étais éloignée de me croire élevée à la dignité de Mère de Dieu, à laquelle son infinie bonté me destinait; c'était pourtant après qu'il m'avait promis qu'il ne tarderait pas de venir au monde, m'obligeant à le désirer avec tant d'ardeur, que le jour avant l'exécution de ce merveilleux mystère, je serais sans doute morte dans ces amoureux transports, si la Providence divine ne m'eût fortifiée. J'étais remplie de consolation dans l'assurance où j'étais que le Fils unique du Père éternel descendrait bientôt du ciel; et d'un autre côté mon humilité me faisait croire que, me trouvant dans le monde, je pourrais bien retarder sa venue. Pénétrez donc, ma très chère fille, le secret mystérieux de mon cœur, voyez quel exemple est celui-là pour vous et pour tous les mortels! Et parce qu'il est difficile que vous receviez et écriviez une sagesse si sublime, regardez-moi en Dieu, où vous méditez et découvrirez par le secours de sa lumière mes très parfaites actions; suivez-moi en m'imitant et en marchant sur mes traces.

CHAPITRE XI.

La très pure Marie reçoit l'ambassade du saint archange. — Le mystère de l'Incarnation s'accomplit, elle conçoit le Verbe éternel dans son sein virginal.

923. Je veux confesser, en présence du ciel, de la terre, de leurs habitants et du Créateur universel, notre Dieu éternel, qu'au moment où je prends la plume pour décrire le profond mystère de l'Incarnation, je sens mon peu de force défaillir, ma langue se paralyser, mes discours se glacer, mes facultés s'évanouir; je me trouve tout interdite, et je ne sais plus que tourner mon intelligence éperdue du côté de la divine lumière qui me dirige et qui m'éclaire. A ses rayons on connaît toutes choses sans illusion, on les découvre sans détours, et je vois mon insuffisance, je reconnais l'impossibilité d'exprimer par de faibles paroles et par des phrases creuses ce que je puis concevoir d'un mystère qui renferme en abrégé Dieu même et la plus grande merveille de sa toute-puissance. Je vois dans ce mystère l'harmonie admirable de la providence et de la sagesse infinie avec laquelle le



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Seigneur l'a conduit de toute éternité et dès la création du monde, afin que toutes ses œuvres et ses créatures fussent comme un moyen adapté à la très haute fin qu'il avait de descendre dans le monde pour s'y faire homme.

924. Je vois comment le Verbe éternel attendit pour descendre du sein de son Père, et choisit comme le temps et l'heure la plus propre, le silence de la pleine nuit (1), qui figurait l'ignorance des mortels, lorsque la postérité d'Adam était ensevelie dans le profond sommeil de l'oubli et dans la funeste méconnaissance de son Dieu, sans qu'il y eût personne qui ouvrit la bouche pour le confesser et le bénir (2). A l'exception de quelques rares fidèles de son peuple, tout le reste du monde se taisait au fond de ses ténèbres, qu'avait accumulées une longue nuit de près de cinq mille deux cents ans sur les siècles et les peuples se succédant les uns aux autres, chacun à l'époque fixée d'avance et déterminée par la sagesse éternelle, afin que tous puissent rencontrer et reconnaître ce Créateur qui se manifestait sans cesse, en leur donnant la vie, l'être et le mouvement (3). Mais comme le jour de la lumière inaccessible n'était point encore arrivé, ils marchaient comme des aveugles, touchant les créatures sans y apercevoir la Divinité et sans la connaître; et dans cet aveuglement ils l'attribuaient à des choses sensibles et même à ce que la terre a de plus vil (4).

(1) Sag., XVIII, 14. — (2) Rom., I, 18, — (3) Act., XVII, 27 et 28. — (4) Rom., I, 23.

925. Or, le jour fortuné luisit où le Très Haut, méprisant les longs siècles d'une si lourde ignorance, détermina de se manifester aux hommes (1) et de commencer leur rédemption, en prenant leur nature dans le sein de la très pure Marie, préparée, comme nous l'avons dit, à l'accomplissement de ce mystère. Et pour mieux expliquer ce qui m'en est découvert, il faut que je parle auparavant de quelques mystères qui arrivèrent au moment où le Verbe allait descendre du sein du Père éternel. Je présuppose que, bien qu'il y ait une distinction personnelle entre les trois personnes divines, comme la foi nous l'enseigne, il n'y a pourtant aucune inégalité dans la sagesse, dans la toute-puissance, ni dans les autres attributs, pas plus qu'il ne saurait y en avoir dans la substance de la nature divine; et comme elles sont égales en dignité et en perfection infinie, elles le sont aussi dans les opérations qu'on appelle du dehors, parce qu'elles aboutissent, hors de Dieu, à la production extérieure d'une créature ou d'une chose temporelle quelconque. Ces opérations sont indivisibles entre les personnes divines; parce que ce n'est pas une seule qui les fait, mais toutes trois, en tant qu'elles sont un même Dieu et qu'elles ont une même sagesse, un même entendement et une même volonté; et comme le Fils fait, veut et opère ce que le Père fait et veut, tout de même le Saint-Esprit fait, veut et opère les mêmes choses que le Père et le Fils.

(1) Act., XVII, 30.

926. Toutes les trois personnes exécutèrent et opérèrent avec cette indivisibilité d'une même action l'œuvre de l'Incarnation, quoique la seule personne du Verbe reçût en soi la nature de l'homme, l'unissant hypostatiquement à elle-même; et c'est pour cela que nous disons que le Fils fut envoyé par le Père éternel, de l'entendement duquel il procède, et que le Père l'a envoyé par l'opération du Saint-Esprit, qui intervint dans cette mission. Or, comme la personne du Fils était celle qui venait s'humaniser, avant que de descendre des cieux, sans sortir du sein du Père, il fit dans le divin consistoire, au nom de la même humanité dont il devait revêtir sa personne, une proposition et une demande par lesquelles il représenta ses mérites futurs, afin qu'en considération desdits mérites toute

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

la race humaine obtint sa rédemption et le pardon des péchés pour lesquels il avait à satisfaire la justice divine. Il demanda le *fiat* de la volonté du Père qui l'envoyait, pour accepter ce rachat en considération de ses œuvres, de sa très sainte passion, et des mystères qu'il voulait opérer dans la nouvelle Église et dans la loi de grâce.

927. Le Père éternel accepta cette demande et les mérites prévus du Verbe, et lui accorda tout ce qu'il proposa et tout ce qu'il demanda pour les mortels. Il lui recommanda aussi ses élus et ses prédestinés comme son héritage, et c'est pour ce sujet que notre Seigneur Jésus-Christ dit par l'organe de saint Jean, qu'il ne perdit aucun de ceux que son Père lui donna (1), parce qu'il les conserva tous, excepté le fils de perdition, qui fut Judas (2). Et une autre fois il dit que personne ne ravirait de sa main, ni de celles de son Père, aucune de ses brebis (3). Il en serait de même pour tous les hommes, si la rédemption, qui fut suffisante pour tous, se trouvait par leur correspondance efficace pour tous et en tous; puisque sa divine miséricorde n'en a exclu aucun, pourvu que tous la reçussent par le moyen de leur Restaurateur.

(1) Jean., XVIII, 9. — (2) *Ibid.*, XXVII, 12. — (3) *Ibid.*, X, 28.

928. Tout cela eut lieu, selon notre manière de concevoir, dans le ciel, au trône de la très sainte Trinité, avant le *fiat* de la très pure Marie, dont je vais bientôt parler. Au moment de la descente du Fils unique du Père dans son sein virginal, les cieux et toutes les créatures s'émurent; et les trois personnes divines, par suite de leur union inséparable, descendirent toutes avec le Verbe, qui seul devait s'incarner. Tous les membres de la milice céleste sortirent avec le Seigneur Dieu des armées, remplis d'une force invincible et d'une splendeur admirable. Et bien qu'il ne fût pas nécessaire de débarrasser le chemin, parce que la Divinité pénètre toutes choses, qu'elle occupe tous les espaces et que rien ne la saurait arrêter, néanmoins les lieux matériels, pour témoigner à leur Créateur leur profond respect, s'ouvrirent tous aussi bien que les éléments qui leur sont inférieurs; les étoiles augmentèrent et renouvelèrent leur lumière, la lune, le soleil et les autres planètes avancèrent leur cours pour rendre hommage à leur Seigneur, et pour assister à la plus grande de ses merveilles.

929. Les mortels ne connurent point cette émotion ni ce renouvellement de toutes les créatures, tant parce que la chose arriva de nuit, que parce que le même Seigneur voulut qu'elle fût seulement manifestée aux anges, qui, initiés à des mystères aussi sublimes que vénérables, le louèrent avec un surcroît d'admiration; car ces mystères cachés aux hommes, encore éloignés de ces merveilles et de ces bienfaits, ravissaient les esprits célestes, auxquels alors il était seulement enjoint d'en bénir et glorifier l'auteur. Le Très Haut fit naître pourtant au même moment dans le cœur de quelques justes une impression de joie extraordinaire et inaccoutumée, et ils en furent si doucement frappés, qu'ils y donnèrent tous une attention toute particulière. Ils conçurent du Seigneur des pensées plus grandes que jamais; plusieurs furent instinctivement portés à attribuer ce qu'ils ressentaient d'insolite à la venue du Messie, qui devait racheter le monde; mais ils tinrent tous la chose secrète, parce que, par une disposition expresse de la puissance divine, chacun croyait en être le seul favorisé.

930. Les autres créatures eurent aussi part à ce renouvellement. Les oiseaux redoublèrent leur chant, les plantes augmentèrent leur odeur, et les arbres leurs fruits; enfin toutes les créatures ressentirent en elles quelque changement favorable. Mais ceux qui éprouvèrent la joie la plus vive furent les saints pères et les justes, habitant les limbes, où l'archange saint Michel fut envoyé pour leur donner des nouvelles si agréables, qui furent pour eux un grand sujet de consolation. Il n'y eut que l'Enfer qui en fut affligé et qui

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

en ressentit de nouvelles douleurs; parce qu'à la descente du Verbe éternel, les démons sentirent une force impétueuse du pouvoir divin qui les surprit, comme les flots d'une mer irritée, et qui les renversa tous dans le plus profond des ténébreux abîmes sans qu'ils y pussent résister. Il est vrai que par la permission divine, ils revinrent sur la terre, où ils firent toutes leurs diligences pour trouver la cause de ce qui venait de leur arriver; mais ils ne purent pas la découvrir, malgré les conférences qu'ils tinrent pour résoudre le cas, parce que le pouvoir divin leur cacha le mystère de l'Incarnation, comme il arriva encore lorsque la très sainte Vierge conçut le Verbe humanisé, ainsi que nous le verrons dans la suite; car ils ne surent que Jésus-Christ était véritablement Dieu et homme, qu'au moment de sa mort, comme je le dirai en son lieu.

931. Le Très Haut voulant réaliser ce mystère, l'archange Gabriel, accompagné d'une multitude innombrable d'anges ayant tous une forme humaine d'un éclat et d'une beauté incomparables à proportion de leur élévation entra sous les traits que j'ai dépeints au chapitre précédent, dans la petite chambre où la très pure Marie était en prière; c'était un jeudi, à sept heures du soir et à l'entrée de la nuit. La Princesse du ciel l'apercevant le regarda avec une modestie et avec une retenue admirable, et ce ne fut qu'autant qu'il fallait pour reconnaître en lui l'ange du Seigneur. Elle ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'elle voulut avec son humilité ordinaire se prosterner à ses pieds, mais le saint ambassadeur ne le voulut pas permettre, au contraire il lui fit lui-même une profonde révérence comme à sa Reine et Maîtresse, en laquelle il adorait les divins mystères de son Créateur; il savait d'ailleurs que dès ce jour-là les anciennes coutumes que les hommes avaient d'adorer les anges comme Abraham le fit (1), étaient, changées; parce que la nature humaine étant élevée à la dignité de Dieu en la personne du Verbe, les hommes étaient en même temps adoptés pour ses enfants et pour compagnons, ou frères des mêmes anges, comme celui qui ne voulut pas recevoir l'adoration de l'évangéliste saint Jean, le lui dit (2).

(1) Gen., XXVIII, 2. — (2) Apoc., XIX, 10

932. Le saint archange salua notre Reine et la sienne; et il lui dit : *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus* (1). La plus humble des créatures, entendant cette nouvelle salutation de l'ange, fut troublée, sans perdre la tranquillité de son âme. Ce trouble eut deux principes en notre auguste Princesse : l'un fut sa très profonde humilité par laquelle elle se croyait la dernière de toutes les créatures; et s'étant ouïe saluer et appeler bénie entre toutes les femmes, tandis qu'elle nourrissait de si bas sentiments d'elle-même, cela lui parut tout à fait étrange. Le second principe fut, que pendant qu'elle recevait la salutation et qu'elle la considérait dans son cœur, le Seigneur lui fit connaître qu'il la choisissait pour être sa Mère, et cela la troubla beaucoup plus, parce qu'elle était fort éloignée de cette pensée. Alors l'ange la voyant dans ce trouble, poursuivit son discours, et lui déclara l'ordre du Seigneur, en ces termes : *Marie, ne craignez point, parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. Je vous déclare que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très Haut* (2); et le reste que le saint archange acheva.

. (1) Luc., I, 28 et 29—(2) Luc., I, 30, 31 et 32.

933. Il ne se trouva parmi les pures créatures que notre très prudente et très humble Reine qui pût dûment estimer et pénétrer un mystère si nouveau et si surprenant, et c'est parce qu'elle en apprécia toutes les grandeurs qu'elle en fut ravie et troublée. Mais dans ce trouble elle tourna son humble cœur vers le Seigneur, qui ne pouvait pas lui refuser ses demandes, et elle lui demanda du plus profond de son âme une nouvelle lumière et un secours particulier pour se conduire selon son bon plaisir dans une affaire d'une si grande

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

importance; parce que, comme j'ai dit dans le chapitre précédent, le Très Haut la laissa pour opérer ce mystère dans l'état commun de la foi, de l'espérance et de la charité, lui suspendant les autres sortes de faveurs intérieures auxquelles d'ordinaire elle était élevée. Dans cette disposition elle repartit à saint Gabriel ce que saint Luc rapporte : *Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point mon mari* (1)? En même temps, elle représentait en elle-même au Seigneur le vœu de chasteté qu'elle avait fait, et les épousailles que sa divine Majesté avait contractées avec elle.

(1) Luc., I, 34.

934. L'ambassadeur céleste lui répondit : « Noble Dame, il est facile au pouvoir divin de vous rendre mère sans que vous connaissiez aucun homme ; le Saint-Esprit surviendra en vous par sa présence, il s'y trouvera d'une manière nouvelle, et la vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre (1), afin que le Saint des saints, qui sera appelé le Fils de Dieu, puisse naître de vous. Je vous déclare aussi que votre cousine Élisabeth a conçu un fils dans sa vieillesse, et que celle qu'on appelle stérile est présentement dans le sixième mois de sa grossesse (2), car rien n'est impossible à Dieu; et Celui qui peut faire concevoir et enfanter une stérile, peut bien, illustre Dame, faire que vous deveniez sa Mère, tout en ne cessant point d'être vierge, et en marquant au contraire votre pureté d'un sceau plus inviolable. Dieu donnera au Fils que vous enfanterez le trône de David, son père, et il régnera à jamais dans la maison de Jacob (3). Vous n'ignorez pas la prophétie d'Isaïe, qui dit qu'une vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu avec nous* (4). Cette prophétie est infaillible, et elle doit être accomplie en votre personne. Vous savez aussi le grand mystère du buisson ardent que Moïse vit brûler sans qu'il fût consumé ni endommagé par le feu (5), pour signifier le rapprochement des deux natures divine et humaine, sans que la seconde soit consumée par la première; et pour montrer que la Mère du Messie le concevra et l'enfantera sans le moindre préjudice de son intégrité virginale. Souvenez-vous aussi, grande Dame, de la promesse que notre Dieu éternel fit au patriarche Abraham, qu'après la servitude de sa postérité en Égypte, ses descendants retourneraient en ce pays à la quatrième génération (6). Le mystère de cette promesse était que Dieu humanisé rachèterait alors par votre moyen tous les enfants d'Adam de l'oppression du démon. Et cette échelle que Jacob vit en songe (7) fut une figure expresse du chemin royal que le Verbe incarné ouvrirait, afin que les mortels montassent au ciel et que les anges descendissent sur la terre, où le Fils unique du Père descendrait pour y converser avec les hommes, et leur communiquer les trésors de sa divinité par la participation des vertus et des perfections qui se trouvent en son être immuable, et éternel. »

(1) Luc., I, 35. — (2) *Ibid.*, 36. — (3) Luc., I, 32. — (4) Isa., VII, 14. — (5) Exod., III, 2. — (6) Gen., XV, 16. — (7) Gen., XXVIII, 12.

935. Le saint archange informa la très pure Marie par ces raisons et par plusieurs autres, dissipant par l'autorité des anciennes promesses et des prophéties de l'Écriture le trouble que son ambassade lui avait causé, aussi bien que par la foi et par la connaissance qu'elle avait, de toutes ces choses et du pouvoir infini du Très Haut. Mais comme notre auguste Reine surpassait les anges même en sagesse, en prudence et en sainteté, elle différait sa réponse pour la donner avec autant de solidité qu'elle la donna, parce qu'elle fut telle que l'exigeait le plus grand des prodiges de la puissance divine. Cette dame considéra avec beaucoup de réflexion, que de sa réponse dépendaient le dégagement de la parole de la très sainte Trinité, l'accomplissement de ses promesses et de ses prophéties, l'oblation du plus agréable sacrifice qui lui eût été encore offert, l'ouverture des portes du paradis, la victoire et le triomphe sur l'enfer, la rédemption de tout le genre humain, la

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

satisfaction de la justice divine, l'établissement de la nouvelle loi de grâce, la gloire des hommes, la joie des anges; et tout ce qui est renfermé dans l'incarnation du Fils unique du Père, et qui se trouve caché sous cette adorable forme de serviteur qu'il devait prendre dans le sein virginal de Marie (1).

(1) Phil., II, 7.

936. C'est à la vérité une merveille bien grande et bien digne de notre admiration que le Très Haut laissât entre les mains d'une jeune femme tous ces mystères et tant d'autres qui s'y trouvent renfermés, et que le tout dépendît de son fiat. Mais aussi ce fut avec beaucoup de sûreté qu'il s'en rapporta à la sagesse et à la discrétion de cette femme forte et sublime, qui, après avoir médité ce que Dieu lui proposait, ne trompa point la confiance qu'il avait mise en elle (1). Aux opérations qui ont lieu au dedans de Dieu, la coopération des créatures est inutile, et Dieu ne l'attend pas pour opérer au dedans de lui-même; mais il en est autrement des œuvres contingentes du dehors, et comme son incarnation fut la plus grande et la plus excellente de toutes, il ne voulut pas l'exécuter sans la coopération et sans le consentement de la très pure Marie, afin de donner par son moyen cette perfection à toutes les autres, et afin que nous fussions obligés de ce bienfait à la Mère de la sagesse et à notre Restauratrice.

(1) Prov., XXXI, 11.

937. Cette auguste Dame considéra et parcourut attentivement le champ immense de la dignité de Mère de Dieu, qu'il s'agissait d'acheter par un *fiat*; elle fut revêtue d'une force plus qu'humaine, elle goûta et elle vit que le commerce de la Divinité était bon. Elle connut les voies de ses bienfaits cachés, elle s'orna de force et de beauté (1). Et lorsqu'elle eut conféré avec elle-même et avec l'ambassadeur céleste sur la grandeur de mystères si hauts et si divins, lorsqu'elle fut bien pénétrée de l'objet de l'ambassade qu'elle recevait, son très pur esprit fut ravi et absorbé dans l'admiration, dans le respect et dans un très ardent amour de Dieu. A la suite de ces mouvements si vifs et de ces affections si véhémentes, et comme par leur effet naturel, son très chaste cœur fut comme étreint et pressé par une force qui lui fit distiller trois gouttes de son très pur sang dans son sein virginal, où le corps de notre Seigneur Jésus-Christ fut conçu et formé d'elles par l'opération et par la vertu du Saint-Esprit, de sorte que le cœur de la très pure Marie a réellement et véritablement fourni, à force d'amour, la matière dont la très sainte humanité du Verbe fut formée pour notre rédemption. Et tout cela arriva au moment où elle prononçait avec une humilité ineffable (ayant la tête un peu inclinée et les mains jointes) ces paroles qui furent le commencement de notre réparation : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (2).

(1) *Ibid.*, 16, 17 et 18. — (2) Luc., I, 38

938. Ce *fiat*, si doux aux oreilles de Dieu et si favorable pour nous, ayant été prononcé, quatre choses furent opérées dans un instant. La première fut le très saint corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui fut formé de ces trois gouttes de sang que le cœur de la sacrée Vierge fournit. La seconde fut la création de la très sainte âme du même Seigneur, car elle fut aussi créée. La troisième fut l'union de l'âme et du corps du Sauveur, union qui donna à son humanité toute la perfection dont elle était capable. Enfin la quatrième fut l'union hypostatique de la Divinité en la personne du Verbe avec l'humanité, qui par cette union devint le suppôt de l'incarnation ; de sorte que Jésus-Christ fut formé Dieu et homme véritable, pour être notre Seigneur et notre Rédempteur. Cette merveille arriva un vendredi, vingt-cinquième de mars, à la pointe du jour, dans l'année de la création du monde 5199, selon que l'Église romaine, inspirée par le Saint-Esprit, le raconte dans le



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Martyrologe, et à la même heure que notre père Adam fut formé. Cette supputation est la véritable, et c'est ce qui m'a été déclaré, l'ayant demandé par ordre de l'obéissance. Conformément à cela, le monde fut créé dans le mois de mars, qui répond au commencement de la création; et parce que les œuvres du Très Haut sont toutes parfaites et achevées (1), les plantes et les arbres sortirent de la main de sa divine Majesté avec leurs fruits, et ils ne les eussent jamais perdus si le péché n'eût altéré et corrompu toute la nature, comme je le dirai, s'il plaît à Dieu, dans un autre traité; et je ne le dis pas présentement parce qu'il n'est pas nécessaire à celui-ci.

(1) Deut., XXXII, 4

939. Dans le même instant que le Tout Puissant célébra les épousailles de l'union hypostatique dans le sein de la très sainte Vierge, elle fut élevée à la vision béatifique où la Divinité lui fut manifestée intuitivement, et elle y connut de très hauts mystères dont je parlerai dans le chapitre qui suit. Elle y découvrit notamment le sens secret des chiffres, qui se trouvaient dans l'ornement qu'elle reçut, et dont j'ai parlé au chapitre septième, et elle eut aussi connaissance de ceux que les anges portaient. Le divin Enfant croissait dans ce lieu sacré par l'aliment, par la substance et par le sang de sa très sainte Mère, ainsi que les autres le font, quoiqu'il fut exempt de plusieurs choses que les enfants d'Adam souffrent dans cet état, la Reine du ciel n'ayant pas été sujette à de certains accidents qui ne sont pas essentiels à la génération, mais inhérents au péché, puisque cette nourriture que les autres mères descendantes d'Ève fournissent à leurs enfants avec des imperfections qui leur sont naturelles et communes, la très sainte Vierge la fournissait au sien en exerçant des actes héroïques de toutes les vertus, et singulièrement de la charité. Et comme les opérations ferventes et les affections amoureuses de l'âme émeuvent le sang et les humeurs, par cette émotion la divine Providence communiquait à ce divin Enfant l'aliment naturel dont son humanité avait besoin pour se nourrir, pendant que sa divinité se récréait par la complaisance qu'elle prenait dans l'exercice des vertus héroïques de sa Mère. De sorte que la sacrée Vierge fournit au Saint-Esprit, pour la formation du corps, un sang pur et limpide, comme étant conçue sans péché et exempte de ses suites. Et bien loin de donner à son divin Enfant un sang impur et imparfait, comme les autres mères le donnent aux leurs, elle lui donnait le plus pur, le plus substantiel et le plus délicat, parce qu'elle le lui communiquait à force d'affections d'amour et des autres vertus. Comme elle savait qu'elle devait partager la nourriture qu'elle prenait avec le Fils de Dieu et le sien elle la prenait toujours avec des dispositions si saintes; que les esprits célestes étaient ravis en admiration de voir en des actions si communes tant de mérites pour elle et tant de sujets de complaisance pour le Seigneur.

940. Cette divine Dame fût mise en possession de la dignité de Mère de Dieu avec des privilèges si éminents, que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, et que je dirai dans la suite, est fort au-dessous de leur excellence; il ne m'est pas possible de les expliquer, parce que l'entendement humain ne les saurait dûment concevoir, et les plus doctes même ne trouveront pas des termes assez justes pour exprimer ce qu'ils en pourront découvrir. Les humbles, qui sont expérimentés en l'amour divin, en connaîtront quelque chose par la lumière infuse et par un certain goût intérieur qui fait pénétrer le secret de pareils mystères. L'auguste Marie ayant été élevée si haut et si ennoblie par cette nouvelle et merveilleuse assistance de la Divinité dans son sein virginal, ne devint pas seulement le ciel, le temple et la demeure de la très sainte Trinité, mais cette pauvre maison et ce petit oratoire furent aussi consacrés pour servir de nouveau sanctuaire au Seigneur. Les esprits angéliques qui y assistaient comme témoins de ce prodige, exaltaient le Tout Puissant avec une joie indicible; ils le bénissaient en la compagnie de cette très heureuse Mère par de nouveaux cantiques de louange, et ils lui rendaient de continuelles actions de grâces en

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

son nom et en celui du genre humain, qui ignorait le plus grand de ses bienfaits et les plus tendres marques de ses miséricordes.

Instruction de la Mère de Dieu.

941. Ma fille, je vous vois dans l'admiration, et c'est avec raison, puisque vous venez d'apprendre par une nouvelle révélation le mystère dans lequel vous découvrez que la Divinité s'est humiliée jusqu'à s'unir avec la nature humaine dans le sein d'une pauvre fille comme j'étais. Je veux donc, ma très chère, que vous employiez votre plus forte attention à considérer que Dieu ne s'abaissa pas de la sorte pour moi seule, mais qu'il le fit aussi bien pour vous que pour moi (1). Le Seigneur, est infini en miséricorde, et son amour n'a point de bornes; il prend un aussi grand soin d'une seule âme qui le reçoit, il se plaît autant avec elle, que s'il n'en eût point créé d'autres; et qu'il ne se fût fait homme que pour elle seule. C'est pourquoi vous devez vous considérer comme étant seule dans le monde pour y reconnaître avec les plus ardentes affections la venue du Seigneur; ensuite vous lui rendrez des actions de grâces de ce qu'il y est venu également pour tous. Que si vous pénétrez avec une vive foi que le même Dieu, dont les attributs sont infinis et la majesté éternelle, est descendu pour prendre chair humaine dans mon sein; que c'est lui-même qui vous cherche, qui vous appelle, qui vous caresse, et qui se donne tout à vous comme si vous étiez l'unique de ses créatures, cette pénétration vous fera sans doute découvrir ce à quoi un effet si admirable de sa bonté vous oblige, et vous fera changer cette admiration en des actes animés d'une foi la plus ferme et d'un amour le plus ardent, puisque vous êtes redevable de tout cela à un tel Roi et Seigneur, qui a daigné venir à vous lorsque vous ne le pouviez ni chercher ni trouver.

(1) Gal., II, 29.

942. Tout ce que cet adorable Seigneur vous peut donner hors de lui-même, vous paraîtrait fort grand, même en ne l'envisageant qu'au point de vue et avec des sentiments humains, sans élever votre esprit à ce souverain bien ; tant il est vrai que tout ce qui vient de la main d'un si grand Roi est digne d'une très haute estime. Mais si vous le considérez en lui-même, à la lueur du divin flambeau de la foi, et si vous êtes assurée, comme vous le devez être, qu'il vous a rendue capable de sa Divinité; alors vous verrez que si Dieu ne se donnait pas à vous, tout ce qui est créé vous semblerait un néant, et deviendrait pour vous un objet de mépris; cette seule pensée satisfera tous vos désirs, et vous comblera de consolation, lorsque vous ferez attention que vous avez un Dieu si amoureux, si aimable, si puissant, si doux, si riche; et qu'étant si infini en toutes choses, il a daigné s'humilier jusqu'à votre bassesse, pour vous relever de la poussière, pour enrichir votre pauvreté, et pour vous rendre l'office de pasteur, de père, d'époux et d'ami très fidèle.

943. Or prenez bien garde, ma fille, aux effets que ces vérités produiront au fond de votre cœur. Faites de sérieuses réflexions sur le très doux amour que ce grand Roi vous témoigne par sa sollicitude continuelle, par les caresses et les faveurs qu'il vous prodigue, par les tribulations qu'il vous envoie, par le don du flambeau que sa divine science a allumé dans votre âme, afin qu'elle connût à fond les grandeurs infinies de son être, le caractère admirable de ses œuvres et les mystères les plus cachés, la vérité en toutes choses et le néant de ce qui est visible. Cette science est le principe essentiel et la base fondamentale de la doctrine que je vous ai enseignée, pour vous faire apprécier avec combien de respect et de retour vous devez recevoir les bienfaits du Seigneur votre Dieu, votre véritable bien, votre trésor, votre lumière et votre guide. Regardez-le comme un Dieu infini, amoureux et terrible. Soyez attentive à mes paroles et à mes instructions; vous trouverez en elles la paix de votre cœur et la lumière de vos yeux.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

CHAPITRE XII.

De ce que la très sainte âme de notre seigneur Jésus-Christ fit dans le premier instant de sa conception, et ce que sa très pure Mère opéra alors.

944. Pour mieux pénétrer les premières opérations de l'âme très sainte de notre Seigneur Jésus-Christ, il faut présupposer ce que nous avons dit dans le chapitre précédent au paragraphe 138, que tout le substantiel de ce divin mystère, savoir, la formation du corps, la création et l'infusion de l'âme, l'union de l'humanité inséparable de la personne du Verbe, tout cela fut opéré simultanément, de sorte qu'on ne peut pas dire que notre Seigneur Jésus-Christ ait été un seul instant homme pur; car il fut toujours véritablement homme et Dieu, puisqu'au moment où il pouvait, à cause de son humanité, être appelé homme, il était déjà Dieu. Ainsi il n'est aucun instant auquel on puisse l'appeler simplement homme; il a toujours été Homme-Dieu et Dieu-Homme. Et comme l'être naturel, étant actif, peut incontinent exercer ses facultés, ainsi, au moment même où l'incarnation fut accomplie, l'âme très sainte de notre Seigneur Jésus-Christ fut béatifiée par la vision et par l'amour béatifique, de manière que les puissances de son entendement et de sa volonté s'élevèrent aussitôt, selon notre manière de concevoir, à la même divinité qu'avait trouvée son être de nature uni substantiellement à elle, et ces puissances s'unirent en même temps à l'être de Dieu par leurs opérations, afin que notre Seigneur Jésus-Christ fût entièrement déifié et en son être et en ses opérations.

945. La grande merveille de ce mystère est que tant de gloire, que toute l'immensité divine fussent ramassées dans un aussi petit abrégé qu'était un corps qui n'était pas plus grand qu'une abeille; car le volume du très saint corps de Jésus-Christ n'était pas plus considérable que cela, lorsque la conception et l'union hypostatique furent célébrées. La grande merveille, c'est encore que ce corps si réduit se trouvât à la fois dans la gloire et dans la passibilité; car l'humanité de Jésus-Christ, essentiellement compréhenseur, quoique voyageur du temps, fut glorieuse et passible tout ensemble mais Dieu put bien, dans son pouvoir et dans sa sagesse infinie, abréger, si j'ose ainsi parler, si fort sa dualité toujours infinie, que, sans qu'elle cessât de l'être, elle fût renfermée dans la sphère d'un si petit corps par une nouvelle et admirable manière d'y être. Il fit aussi par la même toute-puissance, que l'âme très sainte de notre Seigneur Jésus-Christ fut bienheureuse dans la partie supérieure des plus nobles opérations, et que toute la gloire sans mesure qui lui causait son bonheur, fût comme retenue dans la suprême partie de son âme, suspendant les effets et les dons qu'elle devait communiquer à son corps; afin que Jésus-Christ fût passible et voyageur aussi bien que compréhenseur; cela ne se faisant que pour donner lieu à notre rédemption par le moyen de sa passion et de sa mort.

946. La très sainte humanité de Notre-Seigneur fut douée, à l'instant même de sa conception, de toutes les dispositions convenables et nécessaires pour le plein exercice de ses facultés et la réalisation de toutes les choses qu'il devait faire, tant comme compréhenseur que comme passible et pèlerin de la terre; ainsi il reçut la science bienheureuse et infuse, la grâce justificante et les dons du Saint-Esprit, qui reposa sur lui, comme dit Isaïe (1). Il eut toutes les vertus, excepté la foi et l'espérance, qui ne peuvent compatir avec la vision et la possession béatifique. Et s'il se trouve quelque autre vertu qui présuppose quelque imperfection en celui qui l'a, elle ne pouvait pas être dans le Saint des

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

saints, qui ne put commettre aucun péché, et dont la bouche ne proféra jamais aucune parole de mensonge (2). Il n'est pas nécessaire que nous nous étendions ici davantage sur la dignité et l'excellence de la science, de la grâce, des vertus et des perfections de notre Seigneur Jésus-Christ, parce que les saints docteurs et les théologiens l'enseignent amplement. Pour moi, il me suffit de savoir qu'il poussa la perfection dans tous les sens jusqu'aux dernières limites de la puissance divine, et au delà de tout ce que l'entendement humain peut concevoir, parce qu'ayant la source de la vie (3), qui est la Divinité, son âme très sainte devait, suivant l'expression de David, boire sans fin ni mesure de l'eau de son torrent (4). Ainsi il eut la plénitude de toutes les vertus et de toutes les perfections.

(1) Isa., XI, 2. — (2) I Pierre., II, 22. — (3) Ps. XXXV, 10. — (4) Ps., CIX, 7.

947. L'âme de notre Sauveur Jésus-Christ étant déifiée et enrichie de tous les dons de la Divinité, voici dans quel ordre eurent lieu ses opérations. Ce fut d'abord de voir et de connaître intuitivement la Divinité, comme elle est en soi, et comme elle était unie à sa très sainte humanité. Ensuite elle l'aima d'un souverain amour béatifique. Après cela cette âme très sainte reconnut l'être de son humanité, inférieur à l'être de Dieu, et elle s'humilia très profondément; et elle rendit grâces avec la même humilité à l'Être immuable de Dieu, du bienfait de la création et de celui de l'union hypostatique, par laquelle elle fut élevée à l'Être de Dieu avec la nature humaine. Elle connut aussi que son humanité était passible, afin que le but de la rédemption pût être atteint. Dans cette connaissance, Jésus-Christ s'offrit en sacrifice propitiatoire pour être le Rédempteur du genre humain (1); et cet homme adorable recevant avec complaisance l'être passible, rendit grâces au Père éternel en son nom et en celui de tous les hommes. Il vit l'organisation de sa très sainte humanité, la matière dont elle avait été formée, et comme la très pure Marie la lui avait fournie par un mouvement ardent de sa charité, et par l'exercice des vertus les plus héroïques. Il prit possession de ce saint Tabernacle, il se plut dans sa demeure, il en agréa l'éminente beauté, et s'appropriâ au même moment pour toute l'éternité l'âme de la plus parfaite et de la plus pure des créatures. Il loua le Père éternel de l'avoir créée avec une telle prééminence de grâces et de dons, et de l'avoir exemptée, quoique issue d'Adam, de la loi commune du péché que toutes ses descendantes avaient encourue (2). Il pria pour saint Joseph et pour sa chaste compagne, dont il demanda le salut éternel. Toutes ces opérations et les autres qu'il fit furent aussi relevées qu'elles pouvaient l'être dans un véritable Homme-Dieu, et indépendamment de celles qui se rattachent à la vision et à l'amour béatifiques, il donna à toutes et à chacune de ses actions un mérite tel, qu'il aurait pu suffire au rachat d'une infinité de mondes s'il eût été possible de les trouver.

(1) Hebr., X, 5 et 6. — (2) Rom., V, 12.

948. Notre rédemption eût été surabondante par le seul acte d'obéissance que fit la très sainte humanité unie au Verbe, en acceptant la passibilité et en consentant avec plaisir à ce que la gloire de son âme ne rejaillit point sur son corps. Mais, quoique la valeur d'un seul acte fût plus que suffisante pour notre rançon, il ne pouvait pas satisfaire l'amour immense que Jésus-Christ portait aux hommes, et qui l'a forcé à nous aimer avec une volonté effective jusqu'à la fin de l'amour, qui était celle de sa propre vie, en la donnant pour nous (1) avec des démonstrations et des circonstances de la plus grande affection que l'entendement humain et angélique ait pu imaginer. Que si notre Seigneur Jésus-Christ nous enrichit si fort dans le premier instant qu'il vint au monde, quels trésors, quelles richesses, quels mérites ne nous devait-il pas laisser, lorsqu'il en sortit par sa passion et par la mort de la croix, après trente-trois ans de travaux si grands et d'opérations si divines ! O amour immense ! O charité sans borne ! O miséricorde sans mesure ! O bonté très libérale ! Mais, ô noire ingratitude et oubli damnable des mortels à la vue d'un bienfait

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

aussi inouï qu'il est important! Que deviendrions-nous sans lui? Mais comment nous comporterions-nous envers ce divin Seigneur, s'il eût moins fait pour nous, puisque, ayant fait tout ce qu'il a pu, nous n'en sommes pas touchés? Si nous ne lui rendons pas le retour comme à notre Rédempteur, qui nous a donné la vie et la liberté éternelle, écoutons-le du moins comme notre Maître; suivons-le comme notre capitaine, comme notre guide et comme notre chef, qui nous enseigne le chemin de notre véritable félicité.

(1) Jean., XIII, 1.

949. Cet adorable Seigneur ne travaillait pas pour lui-même; il ne méritait point pour son âme très sainte la récompense ni les augmentations de sa grâce; c'était pour nous qu'il le faisait; car il n'en avait pas besoin; il ne pouvait recevoir aucun accroissement de grâce ni de gloire; il en était tout rempli, comme l'évangéliste nous le dit (1), parce qu'étant homme, il était aussi Fils unique du Père. En cela il n'eut point de semblable, il ne pouvait non plus ne pas en avoir. Tous les saints et toutes les simples créatures méritèrent pour eux-mêmes et eurent pour fin de leurs travaux leur propre récompense; le seul amour de Jésus-Christ fut désintéressé; il fut tout pour nous. Que s'il étudia et s'instruisit à l'école de l'expérience (2), il ne le fit que pour nous enseigner et nous enrichir par l'exercice de l'obéissance, par les mérites infinis qu'il acquit et par l'exemple qu'il nous donna (3), afin que nous devinssions savants dans l'art d'aimer, qu'on ne saurait apprendre parfaitement par les seules affections et les simples désirs, si on ne le met en pratique par les œuvres réelles et effectives. Je ne m'étendrai point sur les mystères de la très sainte vie de notre Seigneur Jésus-Christ, à cause de mon incapacité; je m'en rapporterai aux évangélistes, n'en touchant que ce qu'exigera cette divine histoire de sa Mère et notre Maîtresse; car la vie du Fils et celle de la Mère ont une relation si étroite, que je ne puis éviter d'en prendre certains traits dans les évangélistes, et d'en ajouter d'autres dont ils n'ont fait aucune mention parce que la connaissance n'en était pas nécessaire dans les premiers temps de l'Église catholique.

(1) Jean., I, 14. — (2) Luc., II, 62. — (3) Hebr., V, 8; 1 Pierre., II, 21.

950. Après toutes les merveilles qu'opéra notre Seigneur Jésus-Christ à l'instant de sa conception, sa très sainte Mère jouit, dans un autre instant de nature, de la vision béatifique de la Divinité dont nous avons parlé au chapitre précédent, sous le paragraphe 139 ; car dans un instant de temps il peut y en avoir plusieurs qu'on appelle de nature. Notre auguste Dame connut très clairement et très distinctement, dans cette vision, l'union hypostatique des deux natures divine et humaine en la personne du Verbe éternel et la très sainte Trinité la confirma dans le titre, dans le nom et dans le droit de Mère de Dieu, comme elle l'était réellement et dans toute la rigueur du mot, étant Mère naturelle d'un Fils qui était Dieu éternel, avec la même certitude qu'il était homme véritable. Et, quoique cette grande Dame ne coopérât point immédiatement à l'union de la Divinité avec l'humanité, elle ne perdit pas pourtant le droit de véritable Mère de Dieu, puisqu'elle concourut à cette conception en fournissant la matière, et en coopérant par ses puissances à tout ce qui regardait l'office de la maternité; et beaucoup plus que les autres femmes, car elle y concourait seule et sans la participation d'aucun homme. Et comme dans les autres conceptions on appelle père et mère les agents qui y concourent naturellement, quoiqu'ils ne contribuent point immédiatement à la création de l'âme ni à l'infusion qui en est faite dans le corps de l'enfant, tout de même la très pure Marie devait être appelée, comme on l'appelle véritablement et avec beaucoup plus de raison, Mère de Dieu, puisque dans la conception de Jésus-Christ, Dieu et homme véritable, elle seule y concourut comme Mère, sans aucun autre concours naturel; et par le moyen de ce concours et de cette conception naquit Jésus-Christ, homme et Dieu.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

951. La très sainte Vierge, Mère de Dieu, connut aussi dans cette vision tous les mystères futurs de la vie et de la mort de son très doux Fils, de la rédemption du genre humain, de la nouvelle loi de l'Évangile, par le moyen de laquelle ces mystères devaient être établis, et plusieurs autres sublimes et profonds secrets qui ne furent découverts à aucun saint. La très prudente Reine, se voyant en la présence intuitive de la Divinité, et avec la plénitude de science et des dons dont elle fut enrichie en qualité de Mère du Verbe, s'humilia devant le trône de sa Majesté immense; abîmée dans son humilité et dans l'amour divin, elle y adora le Seigneur en son Être infini et en l'union de la très sainte humanité. Elle lui rendit grâces pour la dignité de Mère qu'elle avait reçue, et pour la faveur que sa divine Majesté faisait à tout le genre humain. Elle le glorifia pour tous les mortels. Elle s'offrit en sacrifice agréable pour servir et nourrir son très doux Fils, pour l'assister dans tous ses besoins temporels, et pour coopérer (autant qu'elle pourrait de son côté) à l'œuvre de la rédemption. La très sainte Trinité reçut son offre avec complaisance, et la destina à être la coadjutrice de ce divin ministère. En conséquence, elle demanda une grâce spéciale pour se conduire dans la dignité et dans la mission de Mère du Verbe humanisé, et pour le traiter avec la magnificence convenable et avec la vénération due à Dieu même. Elle offrit à son très saint Fils tous les enfants d'Adam qui devaient naître, comme aussi les saints pères et les justes des limbes; et elle fit en son nom et en celui de tous plusieurs actes héroïques de vertus et plusieurs grandes demandes que je ne raconte pas ici, parce que j'ai touché quelque chose de semblable en d'autres occasions, d'où l'on pourra inférer ce que notre divine Reine faisait dans celle-ci, qui surpassait si fort en excellence toutes celles où elle s'était trouvée avant ce jour fortuné.

952. Ses affections furent plus ardentes envers le Très Haut dans la demande qu'elle fit d'une grâce spéciale pour se gouverner dignement comme Mère du Fils unique du Père, parce que son humble cœur la portait à cela, qu'elle en faisait le plus pressant motif de son humilité, et qu'elle désirait d'être conduite dans tout ce qu'elle ferait en s'acquittant de cet office de Mère. Le Tout Puissant lui répondit : « Ne craignez point, ma Colombe, je vous assisterai et vous dirigerai, vous ordonnant tout ce que vous devrez faire envers mon Fils unique. » Après cette promesse, elle sortit de l'extase en laquelle il lui arriva tout ce que je viens de dire, et ce fut la plus admirable qu'elle eût eu jusqu'alors. La première chose qu'elle fit, étant revenue dans son état ordinaire, fut de se prosterner à terre et d'adorer son très saint Fils, Dieu et homme conçu dans son sein virginal, parce qu'elle ne lui avait pas encore rendu ces marques corporelles et extérieures de son humble et amoureux respect, et rien ne fut à la disposition et au pouvoir de la très prudente Mère, qu'elle ne le mit en pratique pour le service de son Fils et de son Créateur. Dès lors elle reconnut et sentit de nouveaux effets de la divine grâce dans son âme très sainte, et dans toutes ses puissances intérieures et extérieures. Et bien qu'elle eût été, en la disposition de son âme et de son corps, dans un très noble état durant toute sa vie, néanmoins elle se trouva, dès ce jour de l'incarnation du Verbe, beaucoup plus spiritualisée et comme divinisée par un nouveau surcroît de grâces et de dons ineffables.

953. L'on ne doit pourtant pas croire que la très pure Mère reçut toutes ces faveurs, et que l'union de la Divinité avec l'humanité de son très saint Fils se fit en elle afin qu'elle vécût toujours dans les délices et dans les consolations spirituelles, et jamais dans les souffrances. Il n'en fut pas ainsi, car cette auguste Dame imitant la passibilité de son bien-aimé Fils, partagea sa vie entre les joies et les afflictions, la connaissance profonde qu'elle avait reçue des travaux et de la mort du doux Seigneur Jésus lui perçant le cœur comme un glaive de douleur, et le remplissant d'amertume (1). L'on pouvait mesurer cette douleur à la connaissance qu'une telle Mère avait d'un tel Fils, et à l'amour qu'elle lui portait, ses afflictions maternelles étant renouvelées et augmentées par sa présence et par sa conversation. Ainsi, quoique toute la vie de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Mère ne fût qu'un martyr continu et un long exercice de la croix, qui se passait dans des peines et des travaux qu'on ne peut exprimer; néanmoins il y eut dans le cœur si tendre de notre divine Reine un genre particulier de souffrance, venant de ce qu'elle avait toujours présents à son esprit la passion, les tourments, les ignominies et la mort de son Fils. De sorte que nous pouvons dire qu'elle observa la longue veille de notre rédemption par une douleur continuelle de trente-trois ans, tenant cet affligeant mystère caché dans son cœur sans le communiquer à personne, et sans recevoir aucun soulagement des créatures.

(1) Luc., II, 35.

954. Pénétrée de cet amour douloureux, et pleine de sentiments à la fois doux et pénibles, elle s'adressait maintes fois à son très saint Fils, et elle lui tenait, avant et après sa naissance, ce discours qui partait du plus profond de son cœur : « Seigneur de mon âme ! mon très doux Fils ! comment avez-vous joint à la possession de la dignité de Mère dont vous m'avez honorée, l'affligeant regret que j'ai de vous perdre et d'être privée de votre aimable compagnie ? Vous n'avez pas plutôt reçu la vie, que vous acceptez pour le rachat des hommes la sentence de votre cruelle mort ! La première de vos œuvres serait d'un prix surabondant pour satisfaire à leurs péchés. Oh ! si la justice du Père éternel se contentait de cela, et que la mort et les tourments me fussent réservés à moi ! Vous avez pris de mon sang et de ma propre substance un corps, sans lequel vous, qui êtes Dieu impassible et immortel, ne pourriez pas souffrir. Que si je vous ai fourni l'instrument ou le sujet des douleurs, il est bien raisonnable que je souffre aussi la même mort avec vous. O cruel péché ! ô chute lamentable et cause de tant de maux ! ô homme ! comment as-tu mérité un si grand bonheur, que d'avoir pour ton restaurateur. Celui qui, étant le souverain bien, a pu te rendre heureux dans ton infortune ? O mon très doux Fils et les délices de mon âme ! qui pourrait vous servir de rempart et de défense contre vos ennemis ? Oh ! si c'était la volonté du Père que je vous préservasse de la mort, ou que je mourusse en votre compagnie et que je ne la perdisse jamais ! Mais il n'arrivera pas ce qui arriva au patriarche Abraham (1), parce que ce qui est déterminé sera exécuté. Que la volonté du Seigneur soit accomplie. Notre Reine redoublait souvent ces soupirs amoureux, ainsi qu'on le verra dans la suite, le Père Éternel les recevant comme un sacrifice agréable, tandis que le Fils en faisait le sujet de ses délices.

(1) Gen., XXII, 11 et 12.

Instruction que notre auguste Reine me donna.

955. Ma fille, puisque par la foi et par la lumière divine vous êtes parvenue à la connaissance de la grandeur de Dieu et de la bonté ineffable qu'il a témoignée en descendant du ciel pour vous et pour tous les mortels, tâchez de ne pas recevoir en vain ces bienfaits. Adorez son infinie Majesté avec un profond respect, et louez-la pour ce que vous connaissez de sa clémence inépuisable. Faites fructifier la lumière et la grâce que vous avez reçues (1), que ce que mon très saint Fils et moi avons fait vous serve d'exemple, imitez-le comme je l'ai imité, ainsi que vous l'avez appris, puisque étant, lui Dieu véritable, et moi sa Mère (car en tant qu'homme sa très sainte humanité était créée), nous reconnûmes notre être humain, nous nous abaissâmes et nous glorifiâmes la Divinité au delà de tout ce que les créatures peuvent concevoir. Vous devez offrir ce respect et ce culte à Dieu en tout temps et en tout lieu; mais plus particulièrement lorsque vous recevez le Seigneur lui-même sous les espèces eucharistiques. Dans cet admirable sacrement, la divinité et l'humanité de mon très saint Fils viennent en vous et s'y trouvent d'une nouvelle manière qui est incompréhensible, et il y manifeste la magnificence de sa bonté trop méconnue et trop outragée des mortels, qui ne songent pas au retour dont ils devraient

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

payer un si excessif amour.

(1) II Cor., VI, 6.

956. Unissez donc à votre reconnaissance toute l'humilité et tout le respect dont vous serez capable, puisque tout ce que vous pourrez faire sera toujours au-dessous de ce que vous devez, et de ce que Dieu mérite. Et afin de suppléer autant que possible à votre insuffisance, vous offrirez ce que mon très saint Fils et moi avons fait, unissant votre esprit avec celui de l'Église triomphante et militante; et dans cet esprit vous demanderez que toutes les nations, fût-ce aux dépens de votre propre vie, connaissent, glorifient et adorent leur véritable Dieu humanisé pour tous. Vous devez aussi le remercier des faveurs qu'il a faites, et qu'il fait à tous ceux qui le connaissent et qui l'ignorent, et à tous ceux qui le confessent et qui le nient. Et surtout je veux, ma très chère fille, que vous fassiez une chose qui sera fort agréable au Seigneur et à moi; c'est que vous vous affligiez et que vous gémissiez avec une charitable tristesse de la grossièreté, de l'ignorance, de la paresse des enfants des hommes, du danger où ils se trouvent, et de l'ingratitude des fidèles enfants de l'Église, qui, ayant reçu la lumière de la foi divine, vivent intérieurement dans un tel oubli de ces œuvres et de ces bienfaits de l'incarnation, et de Dieu même, qu'il semble qu'ils ne se distinguent des infidèles que par quelques cérémonies extérieures, qu'ils font sans esprit et sans aucun sentiment de dévotion, offensant et provoquant par là bien souvent la divine justice qu'ils devraient apaiser.

957. Ils tombent dans cette ignorance et dans ce désordre parce qu'ils ne se disposent point à acquérir la véritable science du Très Haut ; ils méritent aussi que la divine lumière s'éloigne d'eux et qu'elle les laisse à la merci de leurs épaisses ténèbres, de sorte qu'ils se rendent plus indignes que les infidèles, et s'attirent une punition beaucoup plus grande. Affligez-vous de la perte si considérable que fait votre prochain, et demandez-en le remède du plus profond de votre cœur. Que si vous voulez vous mettre de plus en plus à l'abri d'un danger si formidable, vous ne devez pas refuser, sous prétexte d'humilité, les faveurs que le Seigneur vous a faites, ni mépriser et oublier ses bienfaits. Souvenez-vous qu'il y a très longtemps que la grâce du Très Haut vous appelle. Considérez qu'il vous a attendue dans vos retardements, qu'il vous a consolée dans vos doutes, qu'il a apaisé vos craintes, qu'il a dissimulé et pardonné vos fautes, et qu'il vous a si fort comblée de faveurs et de caresses, que vous devez, ma fille, avouer sincèrement, et être assurée que le Seigneur n'en a point fait de semblables à nulle autre nation, et que vous les avez reçues lorsque vous étiez plus pauvre et plus inutile que les autres. Cela étant, vous les devez surpasser en reconnaissance.

CHAPITRE XIII.

Qui déclare l'état où se trouva la très sainte Vierge après l'incarnation du Verbe dans son sein virginal.

958. Plus je découvre les divins effets et les dispositions admirables qui se trouvèrent en la Reine du ciel après avoir conçu le Verbe éternel, plus je rencontre de difficultés pour continuer cet ouvrage, parce que je me trouve abîmée dans de très profonds mystères, et je n'ai que des termes fort inférieurs à ce que j'en conçois. Mais mon âme ressent une telle douceur dans cette même insuffisance, que je ne saurais me repentir d'avoir commencé une chose qui me paraîtrait impossible si l'obéissance ne m'animait, et même ne me forçait



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de chercher à vaincre les obstacles qu'un courage faible comme le mien ne saurait braver, et à expliquer des choses que ne comporte point notre langage, principalement dans le présent chapitre, où je découvre les excellences qui sont renfermées dans la dot des bienheureux je m'en servirai comme d'un exemple pour exprimer ce que je conçois de l'état où se trouva l'auguste Marie après qu'elle fut devenue Mère de Dieu

959. Je considère dans les bienheureux deux choses qui font à mon sujet : l'une de leur côté, l'autre du côté de Dieu. Du côté du Seigneur, il y a la divinité qui se manifeste clairement avec toutes ses perfections et tous ses attributs, et c'est ce qu'on appelle objet béatifique, gloire, félicité objective, dernière fin où toutes choses aboutissent et trouvent leur repos. Du côté des saints se rencontrent les opérations béatifiques de la vision et de l'amour, et plusieurs autres qui les accompagnent dans ce très heureux état, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme n'a point conçu (1). Parmi les dons et les effets de cette gloire dont les saints jouissent, il y en a quelques-uns qu'on pourrait appeler dotant, et ils les reçoivent comme autant d'épouses pour l'état du mariage spirituel, qu'ils doivent consommer dans la jouissance de la félicité éternelle. Or, comme l'épouse temporelle acquiert la propriété de sa dot, sauf à en laisser l'usufruit commun entre elle et l'époux; de même les saints reçoivent dans la gloire cette dot comme propre, et l'usufruit est commun à Dieu en tant qu'il se glorifie en ses saints, et à eux en tant qu'ils jouissent de ces dons ineffables, qui sont plus ou moins excellents, selon le mérite et la dignité de chacun. Mais sous ce titre de dot, il n'y a que les bienheureux qui les reçoivent, comme appartenant à la même nature que l'Époux, c'est-à-dire notre Seigneur Jésus-Christ. Les anges ne sont pas proprement dotés; car le Verbe incarné ne fit pas avec eux les mêmes épousailles qu'il célébra avec la nature humaine en s'unissant à elle dans ce grand sacrement, grand en Jésus-Christ et en l'Église, suivant l'expression de l'Apôtre (2) : Ce divin Époux, en tant qu'homme, a une âme et un corps comme les autres, et tous les deux doivent être glorifiés en sa présence; c'est pour cette raison que la dot de la gloire appartient à l'âme et du corps. Cette dot renferme trois excellentes perfections, qui regardent l'âme, et que l'on appelle *vision, acquisition de la gloire, ou compréhension et jouissance de cette même gloire*; et quatre autres qui concernent le corps, à savoir, *la clarté, l'impassibilité, la subtilité et l'agilité*. Ces quatre dernières sont proprement des effets de la gloire dont l'âme jouit.

(1) Isa., LXIV, 4 ; I Cor., II, 9. —(2) Ephes., V, 32.

960. Notre Reine participa pendant sa vie à toutes les excellences que cette dot renferme, surtout après l'incarnation du Verbe dans son sein virginal. Mais tandis que les bienheureux, élevés à la compréhension, reçoivent cette dot comme un gage infaillible de la félicité éternelle qu'ils ne doivent jamais perdre (et c'est pour cette raison que les voyageurs ne la reçoivent pas), la très pure Marie l'obtint, non point comme les compréhenseurs, mais comme les pèlerins de la terre; elle ne jouissait donc pas toujours de ces dons merveilleux, mais seulement par intervalles et avec la différence que nous dirons. Afin de mieux comprendre la manière dont notre auguste Reine profitait de ce rare bienfait, on doit se souvenir de ce que nous avons rapporté au chapitre septième et dans les autres jusqu'à celui de l'incarnation; c'est là que nous parlons des préparatifs que fit et des fiançailles que le Très Haut contracta avec sa très sainte Mère, avant de l'élever à la plus sublime dignité. Le jour où le Verbe prit chair humaine dans son sein virginal, ce mariage spirituel fut en quelque sorte consommé à l'égard de cette divine Dame par la vision béatifique et par tant d'excellentes qualités qu'elle reçut en ce jour, ainsi que nous avons dit; bien qu'à l'égard de tous les autres fidèles ce fût comme le jour des épousailles, qui se consommeront dans la patrie céleste (1).

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Os., II,19.

961. Notre grande Reine avait un autre avantage qui la disposait à recevoir ces privilèges : c'est qu'absolument exempte de tout péché actuel et originel, elle était confirmée en grâce par une impeccabilité permanente; dans cette position exceptionnelle elle était capable de célébrer ce mariage au nom de l'Eglise militante, et de donner sa parole pour tous les hommes, afin de recevoir les prémices des mérites futurs du Rédempteur au moment même où elle devint sa Mère, et de pouvoir, à la suite de cette gloire et de cette vision passagères, garantir que la même récompense serait accordée à tous les enfants d'Adam, s'ils se disposaient à la recevoir avec le secours de leur Restaurateur. C'était aussi un grand sujet de complaisance pour le Verbe humanisé, de voir que son très ardent amour et ses mérites infinis produisissent incontinent leurs effets en celle qui était à la fois sa Mère, sa première Épouse et le temple de la Divinité, et que la récompense suivit le mérite où il ne se trouvait aucun empêchement. Notre Seigneur Jésus-Christ satisfaisait en partie par ces faveurs, qu'il accordait à sa très sainte Mère, l'amour qu'il lui portait, et celui qu'il témoignait en elle avoir pour tous les mortels; car c'était, pour l'amour de cet adorable Seigneur, un trop long temps que d'attendre trente-trois ans pour manifester sa divinité à sa propre Mère. Et, bien qu'ils lui eurent fait cette faveur en d'autres circonstances (ainsi que nous l'avons dit dans la première partie), néanmoins elle la reçut cette fois dans des conditions différentes, en rapport avec la gloire que reçut elle-même l'âme de son très saint Fils, encore pourtant d'une manière transitoire, et autant que le comportait son état commun de voyageuse.

962. Suivant ce que nous venons de dire, le jour où la très pure Marie prit possession de la royale maternité du Verbe éternel en le concevant dans son sein, Dieu nous donna droit sur notre rédemption dans les épousailles qu'il y célébra avec notre nature, et dans la consommation de ce mariage spirituel qu'il y fit en béatifiant sa très sainte Mère, et en lui donnant les excellences de la gloire pour dot; il nous promit la même chose pour récompense de nos mérites, et en vertu de ceux de son très saint Fils notre Restaurateur. Mais dans le bienfait que le Seigneur fit ce jour-là à sa Mère, il l'éleva si fort au-dessus de toute la gloire des saints, que tous les anges et les hommes ensemble ne purent arriver, en ce que leur vision et leur amour béatifique ont de plus sublime, au suprême degré de cette divine Dame; il en fut de même pour les excellences, qui rejaillissent sur le corps par l'abondance de la gloire de l'âme; parce que le tout répondait à son innocence, à sa sainteté et à ses mérites, et ceux-ci à la suprême dignité qu'elle avait parmi les créatures d'être Mère de son Créateur.

963. Pour entrer dans le détail des excellences de cette dot, il faut présupposer que la première dont l'âme est enrichie est la vision béatifique, qui est comme la contrepartie de la connaissance obscure de la foi chez les voyageurs du temps. L'auguste Marie obtint cette vision dans les circonstances et aux degrés que j'ai rapportés et que je rapporterai par la suite. Outre cette vision intuitive de la Divinité, elle en eut plusieurs autres abstraitives dont j'ai déjà parlé. Et, bien qu'elle ne les eût que comme en passant ou par intervalles, il en resta néanmoins dans son entendement des impressions si claires, quoique diverses, qu'elles lui permettaient de jouir des plus vives lumières et d'une connaissance sublime de la Divinité, au point que je ne trouve point de termes pour l'expliquer; car en cela cette très sainte Dame fut exceptionnelle entre toutes les créatures; ainsi l'effet de cette excellente perfection se trouvait toujours en elle, autant que le comportait son état de voyageuse. Et lorsque le Seigneur, comme il arrivait quelquefois, se cachait à elle en lui suspendant, pour des fins particulières, l'usage de ces espèces, elle se servait de la seule foi infuse, qui était en elle très excellente et très efficace. De sorte que, de quelque manière que ce fût, elle ne perdit jamais de vue cet objet divin et ce souverain bien, elle n'en



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

détourna jamais un seul instant les yeux de son âme; mais elle jouit beaucoup plus de la vue et des caresses de la Divinité pendant les neuf mois qu'elle eut le Verbe humanisé dans son sein.

964. La seconde perfection dont l'âme est dotée est *l'acquisition de la gloire*, que les théologiens appellent *compréhension*; elle consiste à être parvenu à la fin à laquelle tend l'espérance, et que nous cherchons, par son moyen, jusqu'à ce que nous la possédions sans crainte de la perdre. La très sainte Vierge eut cette possession d'une manière correspondante aux visions dont nous avons parlé, parce que, comme elle voyait la Divinité, elle la possédait. Et lorsqu'elle se trouvait dans la seule foi, l'espérance était en elle plus ferme qu'elle ne fut et ne sera en aucune autre simple créature, comme aussi plus grande était sa foi. Comme d'ailleurs la sécurité de la possession consiste surtout, pour la créature, dans la certitude de la sainteté et dans l'impeccabilité, notre divine Dame était si privilégiée à cet égard, que la sécurité imperturbable avec laquelle, quoique encore voyageuse, elle possédait Dieu, égalait en quelque façon celle des bienheureux, parce que, du côté de la sainteté innocente et incapable de pécher, elle était assurée de ne pouvoir jamais perdre Dieu; seulement la cause de cette assurance n'était pas la même en elle, qui était voyageuse, qu'en ceux qui jouissent de la gloire. Pendant les neuf mois de sa grossesse, elle eut cette possession de Dieu par diverses sortes de grâces singulières et admirables, par le moyen desquelles le Très Haut se manifestait et s'unissait à son âme très pure.

965. La troisième excellence de l'âme bienheureuse est la jouissance du souverain bien; elle répond à la charité qui ne cesse point dans la gloire (1), mais qui s'y perfectionne, parce que cette jouissance consiste à aimer le bien qu'on possède, et c'est ce que la charité fait dans la patrie céleste, où ainsi qu'elle le connaît et qu'elle en jouit comme il est en lui-même, ainsi, elle l'aime pour lui-même. Et quoique nous l'aimions aussi pour lui-même et dans l'état de voyageurs, la différence y est pourtant bien grande, parce que présentement nous l'aimons en le désirant, et nous le connaissons non tel qu'il est, mais sous des espèces étrangères ou à travers des énigmes (2). Ainsi cette manière de l'aimer et de le connaître ne perfectionne pas notre amour; elle ne remplit point nos désirs et elle ne nous donne pas la plénitude de la joie, bien que nous en ayons beaucoup en l'aimant. Mais dans sa claire vision et dans sa possession, nous le verrons comme il est en lui-même et par lui-même, et non point par énigmes (3); c'est pourquoi nous l'aimerons comme il doit être aimé, et autant que nous pouvons l'aimer selon notre capacité; notre amour sera perfectionné et nos désirs entièrement satisfaits par cette heureuse possession.

(1) I Cor., XIII, 3. — (2) *Ibid.* 12. — (3) I Jean., III, 2; Ps. XVI, 15.

966. La sainte vierge fut en quelque sorte plus largement pourvue de ce don que de tous les autres; car sous plusieurs rapports excellents, son très ardent amour était supérieur à celui des bienheureux, même dans son état ordinaire, quoiqu'il pût lui être inférieur quand elle ne jouissait point de la vision claire de la Divinité. Personne n'eut la science des choses divines au point où l'eut cette auguste Dame; elle connut par son moyen comment Dieu devait être aimé pour lui-même, et cette science se servait des espèces et du souvenir de la même Divinité, qu'elle avait vue de plus près que les anges. Et comme son amour était proportionné à cette connaissance de Dieu, il fallait qu'elle surpassât aussi les bienheureux en amour, en tant qu'il ne supposait pas la possession immédiate et cet état où il ne peut plus ni croître ni augmenter. Que si le Seigneur permettait, pour favoriser sa très profonde humilité, qu'en agissant dans les conditions des voyageurs, elle conservât le respect et la crainte et se préoccupât constamment du soin de ne point déplaire à son bien-aimé, cet amour inquiet n'en était pas moins très parfait et un sujet de complaisance pour Dieu, en

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

même temps qu'il la pénétrait d'une joie ineffable et la remplissait de délices qui répondaient à la nature et à l'excellence de ce même amour divin dont elle était embrasée.

967. Pour ce qui regarde les dons du corps qui lui viennent de la gloire et des excellentes perfections de l'âme, et qui font une partie de la gloire accidentelle des bienheureux, je dis qu'ils servent pour la perfection des corps glorieux en leurs sens et dans leurs mouvements, afin qu'ils deviennent semblables aux âmes en tout ce qui est possible, et que sans être empêchés de leur matière terrestre, ils soient disposés à obéir à la volonté des saints, qui dans ce très heureux état ne peut pas être imparfaite ni contraire à celle de Dieu. Ils ont besoin de deux dons pour leurs sens, l'un qui les dispose à recevoir les espèces sensibles, et c'est ce que le don de clarté perfectionne; l'autre qui préserve le corps de l'atteinte des choses extérieures ou des passions nuisibles et corruptrices, et l'impassibilité sert à cela. D'autres dons sont nécessaires pour le mouvement du corps ; l'un pour vaincre la résistance ou le retardement du côté de sa propre pesanteur, et à cet effet il est doué de l'agilité; l'autre pour surmonter la résistance étrangère des autres corps, et c'est ce qu'il fait au moyen de la subtilité. Avec ces dons, les corps glorieux deviennent clairs, incorruptibles, agiles et subtils.

968. Notre grande Reine fut partagée pendant cette vie de tous ces privilèges. Comme le don de clarté rend le corps glorieux, susceptible à la fois de recevoir et de réfléchir la lumière, et plus transparent que le cristal, en lui ôtant son obscure opacité, le corps virginal de la très pure Marie, lorsqu'elle jouissait de la claire vision béatifique, participait à ce privilège au delà de tout ce que l'entendement humain peut concevoir. Il lui restait après ces visions un certain reflet de cette clarté; que si les yeux l'eussent pu apercevoir, c'eût été un sujet d'une admiration bien grande. On en découvrait quelque chose en son très beau visage, comme je le dirai plus loin, surtout dans la troisième partie, bien que ceux qui la fréquentaient ne s'en aperçussent pas tous, parce que le Seigneur suspendait l'action de ce rayonnement, afin que par son intermittence il ne frappât point indifféremment toutes sortes de personnes. Mais elle ressentait par plusieurs effets le privilège de ce don qui était caché aux autres, et elle n'éprouvait point l'embarras de l'opacité matérielle que nous rencontrons dans cette vie mortelle.

969. Sainte Élisabeth remarqua cette clarté, lorsque, voyant l'auguste Marie, elle s'écria avec admiration : « D'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Créateur me visite (1)? Le monde n'était, pas capable de connaître ce mystère du grand Roi, et le temps n'était pas convenable pour le manifester; mais le visage de la sainte Vierge avait toujours un certain éclat qu'on ne découvrait pas chez les autres créatures; elle avait en tout le reste de sa personne une disposition qui était au-dessus de l'ordre naturel des autres corps, et qui lui donnait une complexion très délicate et comme spiritualisée, ainsi qu'un cristal animé, qui n'a rien de rude au sens; et cette complexion était si admirable, que je ne trouve point d'exemple ici-bas pour la faire comprendre. Et qu'on ne soit pas surpris de ce que je dis de la Mère de Dieu, de celle qui le portait dans son sein et qui l'avait vu plusieurs fois face à face, puisque les Hébreux ne pouvaient regarder Moïse en face, ni supporter l'éclat qui rejaillissait de sa personne lorsqu'il descendit de la montagne après l'entretien qu'il y eut avec Dieu (2), et qui était de beaucoup inférieur à celui de notre divine Dame. Il est certain que si le seigneur n'eût caché et voilé par une providence particulière la clarté que le visage et le corps de sa très pure Mère étaient capables d'envoyer, le monde en eût reçu plus de lumière que de mille soleils réunis; aucun mortel n'eût pu naturellement supporter ses éblouissantes splendeurs, puisque au moment même où elles étaient cachées et retenues, il sortait encore de son visage de divins éclairs assez brillants pour causer en tous ceux qui la regardaient l'effet qu'éprouva saint Denis l'aréopagite quand il la vit.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Luc., I, 43—(2) Exod., XXXIV, 19 et 30; II Cor., III, 7.

970. L'*impassibilité* donne au corps glorieux une disposition par suite de laquelle aucun agent, excepté Dieu, ne le peut altérer, quelque forte et puissante que soit son action. Notre Reine participa à ce privilège en deux manières; l'une en ce qui regardait le tempérament du corps et des humeurs, parce qu'elle les eut si bien réglées, qu'elle ne pouvait contracter ni souffrir les maladies, ni les autres incommodités humaines qui naissent de leur inégalité, et par cet endroit elle était presque impassible. L'autre, à cause de l'empire absolu qu'elle avait sur toutes les créatures, comme nous l'avons déjà dit; car aucune ne l'eût offensée sans son consentement. Nous pouvons ajouter une autre troisième participation à l'impassibilité qui fut une assistance de la vertu divine en rapport avec son innocence. Et nos premiers parents, n'eussent point souffert dans le paradis de mort violente, s'ils eussent persévéré dans la justice originelle; il est vrai qu'ils n'eussent pas joui de ce privilège par une vertu propre qu'on appelle intrinsèque ou inhérente (car s'ils eussent été blessés, ils eussent pu mourir de la blessure); mais par une assistance spéciale du Seigneur, qui les eût préservés d'être blessés; cette protection était due à bien plus de titres à l'innocence de l'incomparable Marie; ainsi elle en jouissait comme Reine et Maîtresse; et nos premiers parents n'eurent ce privilège, et leurs descendants ne l'eussent eu, que comme serviteurs et sujets.

971. Notre humble Princesse n'usa point de ces privilèges, parce qu'elle y renonça, à l'imitation de son très saint Fils, pour mériter et pour coopérer à notre rédemption, voulant bien souffrir pour ce sujet des peines qui surpassaient celles des martyrs. On ne saurait en exprimer la grandeur dans le langage des hommes; nous en dirons quelque chose en divers endroits de cette histoire, attendu qu'il n'est pas possible de les raconter toutes, à cause de l'insuffisance des termes que nous sommes réduits à employer. Mais on doit remarquer deux choses. C'est d'abord que les souffrances de notre Reine n'avaient nulle relation aux propres péchés, puisqu'elle n'en avait point; ainsi elle souffrait sans ressentir l'amertume qui se trouve renfermée dans les peines que nous souffrons par la mémoire et la considération de nos propres crimes, comme étant les sujets qui les avons commis. C'est ensuite que la très sainte Vierge fut divinement fortifiée dans ses souffrances, dans la mesure de son très ardent amour; car naturellement elle n'eût pu supporter toutes les peines que lui ferait demander son amour, et c'est à cause de ce même amour que le Très Haut l'exauçait.

972. La subtilité est un privilège qui affranchit et quelque sorte le corps glorieux des lois de la densité; et qui supprime l'obstacle que la matérialité de son volume opposerait à ce qu'il put pénétrer un autre corps semblable à lui et occuper le même point de l'espace; ainsi le corps subtilisé du bienheureux est doué des qualités de l'esprit, qui peut sans difficulté pénétrer les corps d'une configuration déterminée, et se met dans la même place qu'ils occupent, sans les diviser ni les éloigner, comme le corps de notre Seigneur Jésus-Christ le fit lorsqu'il sortit du sépulcre (1) et qu'il entra, les portes fermées, dans l'appartement où étaient les apôtres (2), pénétrant les corps qui fermaient ces endroits. La très sainte Vierge participa à ce don, non seulement dans les diverses fois qu'elle jouissait de la vision béatifique, mais elle l'eut après comme à sa disposition, pour en user en plusieurs rencontres, comme il lui arriva dans quelques apparitions qu'elle fit corporellement pendant sa vie, ainsi que nous le dirons dans la suite, parce qu'elle usa en toutes de cette subtilité au moyen de laquelle elle pénétra plusieurs autres corps.

(1) Matth., XXVIII, 2. — (2) Jean., XX, 19

973. La dernière excellence de la dot des bienheureux est l'agilité, faculté de se mouvoir



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

d'un lieu à un autre, si puissante dans le corps glorieux, que, sans nul empêchement de la pesanteur terrestre, il peut instantanément se transporter en divers endroits, à la manière des esprits, qui, n'ayant point de corps, se meuvent par leur propre volonté. La très pure Marie eut une admirable et une continuelle participation à cette agilité, qui lui vint spécialement des visions divines dont elle fut favorisée; car elle ne ressentait point en son corps la pesanteur terrestre que nous éprouvons; ainsi elle marchait sans le retardement qui nous est ordinaire, et il lui eût été facile de se mouvoir avec une très grande vitesse sans s'exposer comme nous à la lassitude et à la fatigue. Tout cela résultait de l'état et des conditions physiologiques de son corps, qui était tout spiritualisé et merveilleusement constitué. Pendant les neuf mois de sa grossesse, elle sentit moins cette pesanteur corporelle, bien que pour souffrir à son gré elle se mit dans des embarras et des occupations propres à la fatiguer. Enfin, elle avait tous ces privilèges, et elle en usait d'une manière si admirable et si parfaite, que je ne trouve point de paroles pour dépeindre ce qui m'a été montré; car cela surpasse tout ce que j'en ai dit et tout ce que j'en puis dire.

974. Reine du ciel, ma divine Dame, après que vous eûtes la bonté de m'adopter pour fille, vous me promîtes d'être ma guide et ma maîtresse. Et dans cette confiance j'ose bien vous proposer un doute où je me trouve : Comment se pouvait-il faire, ma Mère et ma Gouvernante, que votre âme très sainte ayant vu Dieu et joui de sa divine présence toutes les fois que sa suprême Majesté le voulut, vous n'eussiez pas toujours l'état des bienheureux ? Et comment ne disons-nous pas que vous l'eûtes toujours pendant votre vie mortelle, puisqu'il n'y avait nul péché en vous ni aucun autre empêchement qui pût vous en priver, suivant la notion qui m'a été donnée de votre excellente dignité et de votre sainteté incomparable?

Réponse et instruction de notre Reine.

975. Vous doutez, ma très chère fille, comme celle qui m'aime, et vous m'interrogez comme celle qui ignore. Sachez donc que la perpétuité est un des caractères de la félicité réservée aux saints, car elle doit être absolument parfaite, et si elle eût été temporaire, il lui eût manqué la plénitude, la consommation nécessaire pour être une souveraine félicité. Quand même une créature serait exempte de péché, il n'est pas compatible avec la loi commune et ordinaire qu'elle soit en même temps glorieuse et sujette aux souffrances. Que si mon très saint Fils a fait exception à cette règle, ce fut parce qu'étant homme et Dieu véritable, son âme très sainte unie hypostatiquement à la Divinité ne devait pas être privée de la vision béatifique (1), et étant en même temps Rédempteur du genre humain, il n'eût pas pu souffrir ni payer la dette du péché (qui est la peine), s'il n'eût été passible en son corps. Mais pour moi, simple créature, je ne devais pas jouir toujours de la vision due à celui qui était Dieu. On ne pouvait pas dire non plus que je fusse toujours dans l'état des bienheureux, parce que je n'y étais qu'en passant. Dans ces conditions, il était tout à fait convenable que, tantôt je jouisse, tantôt je souffrisse, et que le temps auquel je souffrais et méritais fût plus long que celui auquel je jouissais, attendu que je vivais parmi les voyageurs, et non point encore parmi les compréhenseurs.

(1) Jean., IV, 12 ; Jean., I, 18; I Tim., VI, 16; Jean., VI, 46.

976. Le Très Haut a disposé par une loi très juste qu'on ne jouirait point, dans la vie mortelle, des conditions de la vie éternelle (1), et que l'on parviendrait à l'immortalité en passant par la mort corporelle, après avoir préalablement mérité dans l'état passible, qui est celui de la vie présente des hommes. Et bien que la mort que subissent tous les enfants d'Adam soit le salaire et la punition du péché (2), et qu'à ce titre je n'eusse aucune part à la mort, ni aux autres effets ou peines du péché, néanmoins le Très Haut ordonna que moi

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

aussi j'entrerais dans la vie et dans la félicité éternelle par le moyen de la mort corporelle, comme mon très saint Fils (3), parce qu'en cela il n'y avait nul inconvénient pour moi; au contraire je trouvais plusieurs avantages en suivant le chemin royal de tous, et en acquérant les grands fruits des mérites et la gloire par le moyen des souffrances et de la mort. Cela procurait en outre aux hommes l'avantage de mieux connaître que mon très saint Fils et moi, qui étais sa Mère, étions de la véritable nature humaine, comme les autres, puisque nous étions mortels comme eux. Par cette connaissance, l'exemple que nous laissions aux hommes était plus efficace pour imiter en leur chair passible les œuvres que nous avions faites en cette même chair; ainsi tout tournait à la plus grande gloire et à l'exaltation de mon Fils, mon Seigneur, et à la mienne. Une grande partie de ces effets n'aurait pas réussi, si les visions de la Divinité m'eussent été continuelles. Après que j'eus conçu le Verbe éternel, elles devinrent pourtant plus fréquentes, comme plus grands les bienfaits et les faveurs que j'en reçus; c'est qu'il m'était plus propre et plus proche. Voilà la réponse à votre doute. Soyez persuadée que tout ce que vous avez pu concevoir de grand, touchant les privilèges et les effets dont je jouissais pendant la vie mortelle, et tout ce que vous en avez pu dire ne saurait égaler ce que le puissant bras du Très Haut opérait en moi. Et autant vos conceptions seront au-dessous de la réalité, autant vos expressions humaines seront au-dessous de vos propres conceptions.

(1) Exod., XXXIII, 20. — (2) Rom., VI, 23. — (3) Luc., XXIV, 26.

977. Donnez maintenant votre attention à la doctrine qui complète celle que je vous ai enseignée dans les chapitres précédents. Si je fus le modèle qu'on doit suivre lorsque j'accueillis Dieu, qui venait visiter les âmes et le monde, avec le respect, la dévotion, l'humilité, la reconnaissance et l'amour qu'on lui doit, il s'ensuivra que si vous et les autres âmes le faites à mon imitation, le Très Haut viendra à vous pour vous communiquer et opérer de divins effets, comme il le fit en moi, quoiqu'ils soient inférieurs et moins efficaces en vous, aussi bien que dans les autres. Parce que si la créature commençait d'aller à Dieu, comme elle le doit, dès qu'elle a l'usage de la raison (1) y en dirigeant ses pas dans les voies droites du salut et de la vie, sa divine Majesté, qui aime ses ouvrages, viendrait à sa rencontre, la prévenant de ses faveurs et de sa communication (2); car la fin de la vie présente lui paraît un terme trop long à attendre pour se manifester à ses amis.

(1) Sag., VI, 15. — (2) *Ibid.*, 14.

978. Il arrive de là que les âmes puisent dans la pratique de la foi, de l'espérance et de la charité; et dans l'usage des sacrements dignement reçus, beaucoup de divins effets que sa bonté infinie leur communique, aux uns par les procédés communs de la grâce, aux autres dans un ordre plus surnaturel et plein de miracles, chacun en obtenant plus ou moins suivant ses dispositions et suivant les desseins du Seigneur, que l'on ne découvre pas toujours pendant la vie présente. Et si toutes les âmes ne mettaient point d'empêchement de leur côté, l'amour divin serait aussi libéral envers toutes qu'il l'est envers quelques-unes qui s'y disposent, auxquelles il donne une plus grande lumière et une connaissance plus étendue de son être immuable, qu'il attire en lui-même par une douce et puissante influence, auxquelles enfin il fait éprouver plusieurs effets de la béatitude, parce qu'il se laisse prendre par ce secret embrassement dont jouit l'Épouse lorsqu'elle dit après avoir trouvé son bien-aimé : *Je l'ai saisi, et je ne le laisserai point aller* (1). Par cette présence et cette possession, le Seigneur donne à une âme sainte plusieurs gages et de tendres marques de son amitié, afin qu'elle le possède dans un amour tranquille comme les bienheureux, quoique ce ne soit que pour un temps limité. Telle est la grandeur de la libéralité de notre Dieu et Seigneur à récompenser les affections d'amour, et les peines que la créature se donne pour lui être agréable, pour se conserver dans sa

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

grâce et pour ne le point perdre.

(1) Cant., III, 4.

979. Par cette douce violence la créature meurt à tout ce qui est terrestre; c'est pour ce sujet que l'amour est appelé fort comme la mort (1). Et elle ressuscite de cette mort à une nouvelle vie spirituelle qui la rend capable de recevoir une nouvelle participation de la béatitude et de ses dons, parce qu'elle jouit plus fréquemment de l'ombre salutaire, et des doux fruits du souverain bien qu'elle aime (2). Il résulte de ces mystères cachés que la partie inférieure et animale est elle-même éclairée d'une lumière nouvelle, qui, la purifiant des effets des ténèbres spirituelles, la rend forte et comme impassible pour braver tout ce qui est contraire à la nature et aux inclinations de la chair. C'est pourquoi elle souhaite avec une ardeur extrême toutes les difficultés et les violences au moyen desquelles on force le royaume du ciel (3); elle se trouve agile et dégagée du poids de la matière, de sorte que le corps même, qui est de sa nature pesant, profite parfois du don d'agilité; alors les peines qui lui paraissaient auparavant insupportables, lui deviennent légères. Vous connaissez, ma fille, et vous avez expérimenté tous ces effets; je vous les rappelle et vous les explique, afin que vous vous disposiez et conduisiez d'une manière telle, que le Très Haut, cet agent divin et puissant, puisse opérer en vous selon son bon plaisir, comme en une matière toute préparée, souple et molle à la main de l'ouvrier.

(1) Cant., VIII, 6. — (2) Cant., III, 2. — (3) Matth., XI, 12.

CHAPITRE XIV.

Des soins que la très sainte Vierge prenait de sa grossesse, et de plusieurs choses qui lui arrivèrent pendant ce temps.

980. Notre Reine ne fut pas plutôt sortie de cette extase, qui lui arriva au moment de la conception du Verbe incarné, qu'elle se prosterna à terre, et l'adora dans son sein comme nous avons dit au chapitre XIIe, paragraphe 152. Elle continua cette adoration pendant toute sa vie, la commençant chaque jour à minuit; elle y faisait pour l'ordinaire plus de trois cents génuflexions quand elle se trouvait libre, mais surtout pendant les neuf mois de sa divine grossesse. Elle demanda plus instamment que jamais la grâce de remplir entièrement les obligations que lui imposait le Père éternel en logeant l'Hôte céleste dans son sein virginal, et de garder soigneusement le trésor inestimable qui venait de lui être confié, sans pourtant manquer aux devoirs de son état. Elle consacra de nouveau à ce but son âme très sainte et ses puissances; exerçant tous les actes des vertus dans un degré si héroïque et si sublime, qu'elle causait une nouvelle admiration aux anges mêmes. Elle dédia, aussi toutes ses actions corporelles au service de l'Enfant-Dieu, qu'elle portait dans son sacré corps. Soit qu'elle mangeât, soit qu'elle dormît, soit qu'elle travaillât, soit qu'elle se reposât, elle ne visait, toujours enflammée de l'amour divin, qu'à l'entretien et à la conservation de son bien-aimé Fils.

981. Le jour après l'incarnation, les mille anges qui l'assistaient se manifestèrent à elle sous une forme corporelle; ils adorèrent avec une profonde humilité leur Roi humanisé dans le sein de la Mère, ils la reconnurent derechef pour leur Reine et pour leur Maîtresse; et, en lui rendant l'honneur qui lui était dû, ils lui dirent : « Vous êtes maintenant, auguste Princesse, la véritable Arche du Testament; vous renfermez conjointement et le



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Législateur et la Loi (1); vous gardez la manne du ciel, qui est notre pain véritable (2). Agréez, divine Reine, nos congratulations à raison de votre dignité; nous exaltons le Très Haut, parce qu'il vous a justement élue pour être sa Mère et son tabernacle (3). Nous nous offrons de nouveau à votre service, prêts à vous obéir comme sujets et serviteurs du Roi suprême et tout puissant, dont vous êtes la véritable Mère. Cette offre et ces nouveaux hommages des anges ne firent que redoubler chez la Mère de la sagesse les plus incompréhensibles effets d'humilité, de reconnaissance et d'amour divin. Car ayant dans son cœur très prudent le poids du sanctuaire pour donner le juste prix à toutes choses, elle put dignement évaluer le culte d'honneur et de soumission que les esprits angéliques lui rendaient comme à leur Souveraine. Et, quoique ce fût une chose bien plus considérable de se voir Mère du Roi et du Seigneur même de tout ce qui est créé, néanmoins toutes ces faveurs et cette même dignité lui étaient plus fortement manifestées par les démonstrations et par les services des anges.

(1) Deut., X, 5. — (2) Hebr., X, 4; Ps. LXXVII, 26. — (3) Eccles., XXIV, 12.

982. Ils s'acquittaient de ces offices comme exécuteurs et ministres de la volonté du Très Haut (1). Et lorsque notre Reine était seule, ils l'assistaient tous sous une forme corporelle et la servaient dans ses occupations, lui fournissant dans son travail ce qui lui était nécessaire. S'il se trouvait qu'elle mangeât seule, comme il arrivait quelquefois en l'absence de saint Joseph, ils la servaient à sa pauvre table et en son manger, qui était fort commun. Ils l'accompagnaient partout; et quand elle faisait quelque chose pour saint Joseph, ils l'aidaient. Dans toutes ces faveurs et dans tous ces secours, la divine Dame n'oubliait point de demander au Seigneur des seigneurs, avant chacune de ses actions, une permission spéciale, et de solliciter sa direction et son assistance. Toutes ses occupations étaient si bien réglées; toutes ses œuvres si pleines qu'il n'y a que Dieu qui le puisse comprendre et pénétrer.

(1) Hebr., I, 14.

983. Outre cette pratique ordinaire, tant qu'elle eut le Verbe incarné dans son sein, elle sentit sa présence de diverses manières, qui étaient toutes admirables et délicieuses. Bien souvent il se manifestait à elle par des visions abstraites, comme nous avons dit. Quelquefois elle le voyait, elle le contemplait dans son sacré corps, tel qu'il y était, hypostatiquement uni à la nature humaine. D'autres fois elle apercevait l'humanité très sainte comme au travers d'un très pur cristal, et cette sorte de vision apportait à notre grande Reine une consolation singulière et une joie incomparable. En d'autres occasions, elle observait que la Divinité envoyait au corps de l'Enfant-Dieu une certaine influence de la gloire de son âme très sainte, qui lui communiquait par ce moyen des effets des corps glorieux, notamment la clarté et la lumière qui rejaillissaient du corps naturel du Fils sur celui de la Mère par une infusion ineffable et divine. Cette faveur la transformait entièrement en un autre être, enflammant son cœur et y excitant des effets si extraordinaires, qu'il n'est pas possible de les exprimer. Que l'entendement du plus élevé des séraphins s'en approche tant qu'il pourra, je suis sûre qu'il sera ébloui de cette gloire (1); parce que cette divine Reine était un ciel intellectuel et animé qui renfermait en abrégé la grandeur et la gloire que l'immensité des cieux ne saurait contenir (2).

(1) Prov., XXV, 27. — (2) III Rois., VIII, 27.

984. Ces bienfaits se suivaient les uns les autres, selon les actions de la divine Mère, et selon la diversité de ses opérations, les unes étant spirituelles, les autres corporelles; employant les unes au service de son Époux, les autres en faveur de son prochain; et tout cela, exécuté par la sagesse d'une mortelle, présentait le plus doux spectacle à Dieu et aux



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

esprits angéliques, et formait à leurs oreilles comme un concert harmonieux. Lorsque par la disposition divine la Reine de l'univers se trouvait le plus dans son état naturel, au milieu de cette variété d'occupations, elle souffrait des langueurs mortelles, causées par la force et par la violence de son amour; car alors elle pouvait véritablement dire ce que Salomon dit pour elle sous le nom de l'Épouse : *Fortifiez mon cœur avec l'odeur des fleurs, parce que je languis d'amour* (1) ; c'est ainsi que, profondément blessée par cette très douce flèche, elle était souvent sur le point d'expirer; mais bientôt la main puissante du Très Haut la fortifiait d'une manière surnaturelle.

(1) Cant., II, 5.

985. Il arrivait parfois que, pour lui donner quelque soulagement sensible, plusieurs petits oiseaux venaient la visiter par le commandement du Seigneur; et, comme s'ils eussent connu leur Maîtresse, ils la saluaient en voltigeant autour d'elle et en lui faisant un agréable concert; ils attendaient sa bénédiction pour prendre ensuite congé d'elle. Cela arriva en particulier aussitôt qu'elle eut conçu le Verbe divin, comme si, après que les anges l'eurent félicitée de sa dignité, les chantres de la nature eussent voulu l'en féliciter à leur tour. La Reine des créatures commanda ce jour-là à diverses espèces d'oiseaux qui se trouvaient avec elle de reconnaître leur Créateur, et de lui chanter des louanges en reconnaissance de l'être qu'ils en avaient reçu et de leur conservation. Ils obéirent incontinent à leur Maîtresse; ils renouvelèrent leur chant, remplissant l'air d'une très douce harmonie, et voltigeant jusqu'à terre, ils firent la révérence au Créateur et à sa Mère, qui le portait dans son sein. Ils se présentaient souvent à elle avec des fleurs dans leurs becs, et ils les laissaient tomber entre ses mains, attendant ensuite qu'elle leur commandât de chanter ou de se taire, selon sa volonté. Il arrivait aussi qu'ils venaient dans des temps rigoureux se mettre sous la protection de leur divine Maîtresse; elle les recevait avec plaisir, et les nourrissait avec la tendre sollicitude que lui inspirait leur innocence, glorifiant le Créateur de toutes choses en ces petits animaux.

986. Notre ignorance ne doit pas être surprise de ces merveilles; car, quoique l'on puisse estimer petits les sujets où elles s'opéraient, les œuvres du Très Haut sont pourtant toujours grandes et vénérables dans leurs fins; celles de notre très prudente Reine l'étaient aussi dans les plus petites choses. Trouvera-t-on quelqu'un assez ignorant ou assez téméraire pour ne point comprendre ou pour ne point avouer que la créature raisonnable ne fait qu'un acte de justice lorsqu'elle reconnaît la participation de l'être de Dieu et de ses perfections dans toutes les créatures (1), où elle doit le chercher et le trouver, le bénir et le proclamer admirable, puissant, libéral et saint, comme l'auguste Marie le faisait, sans qu'il y eût ni temps, ni lien, ni créature visible qui ne la portassent à cela? Comment ne rougirions-nous pas de notre ingratitude et de notre oubli? Comment est-ce que notre dureté ne serait point attendrie? Comment ne nous enflammerions-nous pas, dans notre tiédeur, en voyant que des créatures privées de raison nous reprennent et nous enseignent que ce n'est que pour l'être qu'elles ont reçu de Dieu qu'elles le louent sans l'offenser jamais, pendant que les hommes, qu'il a faits à son image et à sa ressemblance (2), capables de le connaître et d'en jouir éternellement, l'oublient sans le reconnaître; et s'ils le connaissent, ils l'offensent, sans vouloir ni le louer ni le servir? Il n'y a nul droit de préférer ceux-ci aux bêtes brutes, puisqu'ils en viennent à être pires qu'elles (3).

(1) Eccles., XLII, 16. — (2) Gen., I, 26. — (3) Ps. XLVIII, 13 et 21.

Instruction de la Mère de Dieu.

987. Ma fille, vous avez déjà assez reçu de mes instructions pour désirer et tâcher



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

d'acquérir la science divine, que je souhaite fort que vous appreniez, afin que par son secours vous sachiez avec combien de respect vous devez traiter avec Dieu. Je vous avertis de nouveau que cette science est très difficile aux mortels, et que peu de personnes la désirent, à cause de leur ignorance, et à leur grand dommage, parce qu'il résulte de là que, quand il leur arrive de traiter avec le Très Haut de ce qui regarde un service, elles ne font pas de son infinie grandeur un jugement aussi juste qu'elles devraient; elles ne se débarrassent pas non plus des images ténébreuses ni des préoccupations terrestres, qui les rendent désagréables et charnelles, et par conséquent indignes et incapables du commerce magnifique de la Divinité souveraine. Cette ignorance grossière traîne avec elle un autre désordre : c'est que si elles fréquentent leur prochain, elles se livrent aux actions extérieures sans ordre, sans mesure, sans retenue, perdant entièrement le souvenir de leur Créateur, et elles s'attachent à tout ce qui est terrestre en s'abandonnant à la fougue des plus furieuses passions.

988. Or, je veux, ma très chère fille, que vous vous éloigniez de ce danger, et que vous appreniez la science qui a pour objet l'être immuable de Dieu et ses attributs infinis; vous devez le connaître et vous unir à lui de telle sorte, qu'il n'y ait entre vous et le souverain bien aucune chose créée. Vous devez l'avoir en vue en tout temps, en tout lieu et en toutes vos occupations, sans vous en séparer jamais dans cet intime et saint embrassement de votre cœur (1). Et afin que vous y parveniez, je vous avertis et je vous commande de le traiter avec magnificence, avec respect et avec crainte. Je veux aussi que vous ayez une grande estime et une vénération religieuse pour tout ce qui regarde son culte divin. Surtout, avant que d'entrer en sa présence par l'oraison et par la prière vous devez vous dépouiller de toutes les images sensibles et terrestres. Et parce que la fragilité humaine vous empêche de persister toujours dans la force de l'amour et d'en éprouver constamment les effets avec la même vivacité dans votre corps mortel, vous pouvez vous procurer quelque soulagement honnête, pourvu qu'il soit tel que vous y trouviez toujours Dieu, comme de le louer dans la beauté des cieux et des étoiles, dans la diversité des herbes, dans le riant aspect des campagnes, dans la force des éléments, et singulièrement dans les excellentes perfections de la nature angélique et de la gloire des saints.

(1) Cant., III, 4.

989. Mais vous n'oublierez jamais l'avis que je vais vous donner, et vous en ferez toujours le sujet de vos plus sérieuses réflexions : c'est que dans nulle occasion, ni pour beaucoup que vous ayez fatigué, vous ne preniez aucun divertissement avec les créatures humaines, et que parmi elles vous évitiez singulièrement de le prendre en la compagnie des hommes, de peur qu'avec votre naturel faible et complaisant vous ne couriez risque d'excéder et de passer les justes limites, en vous laissant aller à plus de satisfactions sensibles qu'il n'est convenable aux religieuses et aux épouses de mon très saint Fils. Cette négligence est fort dangereuse dans toutes les créatures humaines, parce que si on lâche une fois la bride à la nature fragile, elle ne se soucie plus de la raison ni de la véritable lumière de l'esprit; mais oubliant tout ce qui pourrait la porter au bien, elle suit aveuglément l'impétuosité de sa passion, et celle-ci ne cherche que son plaisir. C'est contre ce péril universel que la clôture et la retraite ont été ordonnées aux âmes consacrées à mon Fils et Seigneur, pour ôter entièrement les occasions fatales à certaines religieuses qui pourraient les rechercher par inclination et s'y livrer par imprudence. Vos récréations, ma très chère fille, et celles de vos sœurs doivent être à l'abri d'un pareil danger et d'un air si empoisonné; vous devez toujours chercher avec préférence celles que vous trouverez dans le secret de votre cœur et dans le cabinet de votre Époux, qui est fidèle à consoler dans la tristesse et à secourir dans la tribulation (1).

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Ps. XC, 15.

CHAPITRE XV.

La très pure Marie sut que c'était la volonté du Seigneur qu'elle allât voir sainte Élisabeth. — Elle en demande la permission à saint Joseph sans lui déclarer autre chose.

990. L'auguste Marie apprit par le discours de l'ambassadeur céleste saint Gabriel que sa cousine Élisabeth (que l'on croyait stérile) avait conçu un fils, et qu'elle était dans le sixième mois de sa grossesse (1). Ensuite le Très Haut lui révéla dans une des visions intellectuelles qu'elle eut, que le fils miraculeux que sainte Élisabeth enfanterait serait grand devant le même Seigneur, qu'il serait son prophète et le précurseur du Verbe incarné qu'elle portait dans son sein virginal, et d'autres grands mystères de la sainteté de saint Jean. La divine Reine connut dans cette même vision et en d'autres aussi que le Seigneur avait pour agréable qu'elle allât faire visite à sa cousine, afin qu'elle et le fils qu'elle portait dans son sein fussent sanctifiés par la présence de leur Restaurateur, parce que sa divine Majesté voulait faire éprouver les premiers effets de sa venue au monde et de ses mérites à son précurseur, en lui communiquant le torrent de sa grâce, pour qu'il fût comme un fruit précoce et hâtif de la rédemption du genre humain.

(1) Luc., I, 36.

991. La très prudente Vierge, dans les transports d'une joie inexprimable, rendit grâces au Seigneur pour ce nouveau mystère qu'elle venait de connaître, et de ce qu'il daignait faire cette faveur à l'âme de celui qui devait être son prophète et son précurseur, et à sa mère Élisabeth. Et s'offrant de faire tout ce qui serait de son bon plaisir, elle dit à sa divine Majesté : Souverain Seigneur, principe et cause de tout notre bien, votre nom soit éternellement glorifié, connu et loué de toutes les nations. Je ne laisserai pas, quoique je sois la plus petite des créatures, de vous rendre de très humbles actions de grâces pour la grande miséricorde que vous voulez exercer envers votre servante Élisabeth et envers le fils qu'elle a conçu. Si vous agréez de me faire connaître ce que vous voulez que je fasse dans cette occasion pour votre service, me voici, Seigneur, toute prête à obéir à vos divins commandements. » Le Très Haut lui répondit : « Ma colombe, mon amie et mon élue entre toutes les créatures (1), je vous dis en vérité que par votre intercession et pour votre amour je regarderai en Père et en Dieu très libéral votre cousine Élisabeth, et le fils qu'elle doit enfanter, le choisissant pour mon prophète et pour le précurseur du Verbe qui est fait homme en vous, je les considère comme des personnes qui vous appartiennent. Ainsi je veux que mon Fils unique et le vôtre aille visiter la Mère et racheter le fils de la servitude du premier péché, afin qu'avant le temps commun et ordinaire des autres hommes, sa voix et ses louanges résonnent à mes oreilles, et qu'en sanctifiant son âme, les mystères de l'incarnation et de la rédemption lui soient révélés. C'est pour cela que je veux, ma chère Épouse, que vous alliez visiter Élisabeth, parce que nous choisissons son fils pour de grandes choses qui sont de notre bon plaisir. »

(1) Cant., II, 14.

992. La très obéissante Mère répondit à cet ordre du Seigneur : « Vous savez bien, mon adorable Maître, que mon cœur et mes désirs sont entièrement consacrés à votre divine volonté, et que je veux exécuter avec diligence ce que vous commandez à votre très humble servante. Autorisez-moi, mon bien-aimé, à en demander la permission à mon époux Joseph, et que je fasse ce voyage avec son agrément. Et afin que je ne m'éloigne pas du

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

vôtre, dirigez toutes mes actions, conduisez mes pas à la plus grande gloire de votre saint nom (1), et recevez pour ce sujet le sacrifice que je vous fais de paraître en public et de quitter ma chère solitude. Je voudrais, mon Roi et mon Dieu, vous offrir dans cette occasion plus que mes désirs, en y trouvant à souffrir pour votre amour tout ce qui pourrait vous plaire et contribuer plus grandement à votre service, afin que les affections de mon âme ne fussent point stériles. »

(1) Ps., CXVIII, 133.

993. Notre grande Reine, sortie de cette vision, appela les mille anges de sa garde, qui lui apparurent aussitôt sous une forme corporelle; elle leur déclara le commandement du Très Haut, les priant de l'assister dans son voyage avec beaucoup de soin, de lui enseigner à exécuter cet ordre selon le bon plaisir du Seigneur, et de la préserver des périls, afin que tout ce qu'elle y ferait fût dans la plus grande perfection. Les princes célestes s'offrirent avec une soumission admirable de lui obéir et de la servir en toutes choses. La Maîtresse de la prudence et de l'humilité avait coutume de leur faire des demandes semblables, elle qui pourtant les surpassait dans tout ce qu'elle faisait, en sagesse et en perfection. Mais c'était à cause de son état de voyageuse et de la condition inférieure de la nature humaine, que, pour donner la dernière perfection à ses œuvres, elle consultait et appelait à son secours les mêmes anges qui, lui étant inférieurs en sainteté, la gardaient et l'assistaient, et d'après leurs conseils elle ordonnait ses actions, quoique d'un autre côté elles fussent toutes conduites par l'impulsion du Saint-Esprit. Les courtisans célestes lui obéissaient avec cet empressement et cette ponctualité propres à leur nature, et dues à leur Reine et Maîtresse. Ils se livraient avec elle aux plus doux colloques, et ils chantaient alternativement en sa compagnie les louanges du Très Haut. D'autres fois elle les entretenait des mystères sacrés du Verbe incarné, de l'union hypostatique, de la rédemption du genre humain, des triomphes qu'il remporterait, des fruits et des bienfaits que les mortels recevraient de ses œuvres. J'allongerais trop ce discours si j'écrivais tout ce qui m'a été manifesté sur ce sujet.

994. Après la vision, l'humble Épouse se détermina à demander à saint Joseph la permission d'exécuter ce que le Très Haut lui commandait, et sans lui déclarer ce commandement par un effet de sa prudence, elle lui parla en ces termes : « Mon seigneur et mon époux, j'ai appris dans une révélation divine que le Très Haut a daigné favoriser ma cousine Élisabeth, femme de Zacharie, en lui donnant un fils qu'elle demandait; j'espère que dans sa bonté infinie, le Seigneur qui a accordé à ma cousine stérile ce bienfait singulier, le fera tourner à sa plus grande gloire. Je crois que dans une occasion comme celle-ci, je suis obligée par les lois de l'honnêteté de l'aller visiter, pour lui communiquer quelques secrets qui regardent sa consolation et son bien spirituel. Si ce voyage vous est agréable, je le ferai avec votre permission, comme étant entièrement soumise à votre volonté. Considérez ce qui sera le meilleur, et commandez-moi ce que je dois faire. »

995. Le silence discret de l'auguste Marie, remplie d'une soumission si humble, fut fort agréable au Seigneur, comme étant digne de la grandeur de son âme, qui avait reçu en dépôt les grands secrets du souverain Roi (1). Et c'est pour cela, aussi bien que pour la confiance qu'il avait en la fidélité de cette grande Dame, que son adorable Majesté disposa le cœur très pur de saint Joseph, en l'éclairant de sa divine lumière sur ce qu'il devait faire selon sa sainte volonté. C'est la propre récompense de l'humble qui demande conseil, de le trouver bon et assuré. Et il appartient également à celui qui a un zèle saint et discret, de le donner prudent quand on le lui demande. Le saint époux étant conduit par cette lumière céleste, répondit à notre grande Reine : « Vous savez déjà, Madame et mon épouse, que tous mes désirs et mes soins ne tendent qu'à vous servir, parce que je me confie comme je

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

dois à votre grande vertu, et que je sais que votre volonté très bien réglée n'entreprendra aucune chose qu'elle ne soit à la plus grande gloire du Très Haut, comme je crois que le voyage que vous souhaitez de faire le sera. Et afin que l'on ne soit pas surpris de vous voir marcher sans votre époux, j'irai avec bien du plaisir en votre compagnie pour avoir soin de vous servir dans le chemin. Fixez donc le jour de notre départ. »

(1) Tob., XII, 7.

996. La très sainte Vierge remercia son prudent époux Joseph de la tendre sollicitude qu'il lui témoignait, et de ce qu'il coopérait avec tant de zèle à la volonté de Dieu, en une chose qui regardait son service et sa gloire; ils convinrent ensuite de partir incontinent pour aller à la maison d'Élisabeth, préparant les provisions de voyage, qui se réduisaient à quelques fruits, du pain et de petits poissons que saint Joseph acheta; il eut aussi une petite monture qu'on lui prêta pour porter les vivres et son épouse, la Reine de tout ce qui est créé. Après ces préparatifs ils partirent de Nazareth pour se rendre en Judée (1). Je poursuivrai leur voyage dans le chapitre qui suit. La souveraine maîtresse du monde ne fut pas plutôt sortie de sa pauvre maison, qu'elle se mit à genoux devant son époux saint Joseph, et en cette posture elle lui demanda sa bénédiction pour commencer la journée au nom du Seigneur. Le saint se retira voyant la grande humilité de son épouse, dont il connaissait les vertus par une longue expérience, et il balança de lui accorder sa demande. Mais la mansuétude et les douces importunités de l'auguste Marie le vainquirent, et le saint finit par la bénir au nom du Très Haut. Dès les premiers pas, elle leva les yeux au ciel et le cœur à Dieu, les consacrant tous à l'accomplissement du bon plaisir divin, portant dans son sein le Fils unique du Père et le sien, pour sanctifier Jean dans celui de sa mère Élisabeth.

(1) Luc., I, 39.

Instruction de la Reine du ciel,

997. Ma très chère fille, je vous découvre plusieurs fois l'amour de mon cœur, parce que je désire grandement que le vôtre en soit enflammé, et que vous fassiez votre profit des avis que je vous donne. Heureuse est l'âme à qui Dieu manifeste sa sainte volonté; mais beaucoup plus heureuse est celle qui, la connaissant, met en pratique ce qu'elle a appris. Dieu enseigne par plusieurs moyens aux mortels les voies de la vie éternelle; par les évangiles, par les écritures, par les sacrements, par les lois de la sainte Église, par d'autres livres et par l'exemple des saints, et spécialement par le moyen de la doctrine et des avertissements de ses ministres, dont sa divine Majesté a dit : *Celui qui vous écoute, m'écoute* (1); car c'est obéir au même Seigneur que de leur obéir. Quand il vous arrivera de connaître la volonté divine par quelqu'une de ces voies, je veux que, vous servant de l'humilité et de l'obéissance comme de deux ailes, vous voliez plus vite qu'un aigle pour l'exécuter, et pour accomplir le bon plaisir divin.

(1) Luc., X, 16.

998. Outre ces manières d'enseigner, le Très Haut en a d'autres pour conduire les âmes, en leur faisant connaître sa volonté d'une façon surnaturelle, par laquelle il leur révèle plusieurs mystères. Cet ordre a ses degrés, qui sont fort différents, et ils ne sont pas tous ordinaires, ni communs aux âmes, parce que le Très Haut dispense sa lumière avec poids et mesure (1); dans certaines circonstances, il parle au cœur et aux sens avec empire; dans d'autres, il le fait en corrigeant, ou en exhortant et en instruisant. Tantôt il excite le cœur



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

à demander, et tantôt il propose clairement ce que le Seigneur lui-même désire, pour que l'âme se porte à l'exécuter; ou bien il se borne à découvrir en lui-même, comme dans un brillant miroir, de grands mystères que puisse voir et connaître l'entendement, que puisse aimer la volonté. Mais toujours ce grand Dieu et ce souverain bien est très doux à commander, très puissant à donner des forces pour obéir, très juste dans ses ordres, très prompt à disposer les choses pour être obéi, et très efficace à vaincre les empêchements, afin que sa très sainte volonté soit accomplie.

(1) Sag., XI, 21..

999. Je veux, ma fille, que vous soyez fort attentive à recevoir cette divine lumière, et que vous soyez fort prompte et diligente à exécuter ses ordres; il faut, pour ouïr le Seigneur, et pour distinguer cette voix si délicate, si spirituelle, que les puissances de l'âme soient dégagées de la grossièreté terrestre, et que toute la créature vive selon l'esprit, parce que l'homme charnel ne comprend point les choses célestes et divines (1). Renfermez-vous donc dans le secret de votre cœur, et oubliez tout ce qui appartient à l'extérieur. Écoutez, ma fille, et ayez l'oreille attentive; éloignez-vous de tout ce qui est sensible. Et afin que vous soyez diligente, il faut que vous aimiez, car l'amour est un feu qui ne saurait suspendre ses effets, surtout lorsqu'il trouve la matière disposée; ainsi je veux que votre cœur soit toujours préparé. Quand le Très Haut vous commandera, ou vous enseignera quelque chose pour le bien des âmes et pour leur salut éternel, offrez-vous avec soumission à le faire, parce qu'elles sont le prix le plus estimable du sang de l'Agneau et de l'amour divin (2). Ne vous en excusez pas sur votre propre bassesse, ni sur votre timidité naturelle, mais surmontez la crainte qui vous abat; sachez que si vous valez peu, et si vous êtes inutile pour tout, le Très Haut est riche et puissant (3), il a fait toutes choses par lui-même, et soyez assurée que votre zèle et votre charité ne seront point sans récompense, quoique je veuille que vous agissiez seulement en vue du bon plaisir de votre Seigneur.

(1) I Cor., II, 14 — (2) I Pierre., I, 18 et 19. — (3) Rom., I, 12; Isa., XLIV, 24.

CHAPITRE XVI.

Le voyage que la très sainte Vierge fit pour aller visiter sainte Élisabeth, et son entrée dans la maison de Zacharie.

1000. En ce temps-là, dit le texte sacré, l'auguste Marie partit pour s'en aller promptement dans les montagnes, en une ville de Juda (1). Ce mouvement de notre Reine n'aboutissait pas seulement à une démarche extérieure et au départ pour la maison de Zacharie; il se produisait aussi dans son esprit et dans sa volonté, sous une divine impulsion, pour faire sortir son âme de cette pauvre retraite intérieure où elle se tenait dans une fort humble estime d'elle-même. Marie sortit de là comme du pied du trône de Dieu, où elle attendait sa volonté pour en exécuter les ordres, comme la plus humble servante, qui a, selon David, les yeux fixés sur les mains de sa maîtresse (2), pour saisir les moindres signes de ses commandements. S'étant donc levée à la voix du Seigneur, elle s'anima des plus doux sentiments pour accomplir sa très sainte volonté, en hâtant autant qu'il lui fut possible la sanctification du précurseur du Verbe incarné, qui était dans le sein d'Élisabeth, comme renfermé dans la prison du péché originel. C'était là le but de cet heureux voyage. Et c'est pour ce sujet que la Princesse du ciel se leva, et marcha avec la diligence que saint Luc exprime dans son Évangile.

(1) Luc., I, 39. — (2) Ps. CXXII, 2.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1001. Or les très chastes époux Marie et Joseph, ayant laissé la maison de leurs parents et oublié leur peuple (1), se mirent en chemin pour aller à la maison de Zacharie dans les montagnes de Judée, qui étaient à vingt-sept lieues de Nazareth; une grande partie de la route était âpre et rude pour une jeune femme si frêle et si délicate. L'unique ressource qu'elle eût contre des fatigues si au-dessus de ses forces était un petit animal, dont elle se servit durant tout le voyage. Il n'avait été pris que pour son service et pour son soulagement, néanmoins la plus humble et la plus modeste des créatures en descendait souvent, et priait son époux Joseph de partager les peines et les commodités, et de se reposer lui-même de temps en temps, en y montant à son tour. Ce que le discret époux ne voulut jamais faire, mais pour condescendre en quelque chose aux prières de la divine Dame, il permettait qu'elle fût de temps en temps à pied avec lui, autant qu'il lui semblait que son tempérament délicat le pouvait souffrir sans une trop grande fatigue. Ensuite le saint lui disait avec beaucoup de respect, de ne point refuser ce petit soulagement, et la Reine du ciel obéissait en se remettant sur sa monture.

(1) Ps. XLIV, 11.

1002. Ils continuaient leur voyage dans ces humbles débats, et ils y employaient si bien le temps, qu'il n'y eut aucun moment qui ne fût rempli de quelque acte de vertu. Ils marchaient seuls, sans être accompagnés des créatures humaines; mais les anges qui gardaient la couche de Salomon (1), l'auguste Marie, les assistaient en toutes choses; et quoiqu'ils s'y trouvassent sous une forme visible pour servir leur Reine et son très saint Fils, qu'elle portait dans son sein, il n'y eut pourtant qu'elle qui les vit; et ayant égard aux anges et à son époux Joseph, la Mère de la grâce marchait avec tant de modestie, qu'elle remplissait par sa présence les champs et les montagnes des doux parfums de ses vertus et des louanges divines, auxquelles elle s'occupait continuellement. Elle s'entretenait quelquefois avec ses anges, et ils faisaient alternativement des cantiques divins avec des motifs différents, tirés des mystères de la Divinité et des œuvres de la création et de l'incarnation; de sorte que dans cet entretien le cœur très pur de notre Princesse s'embrasait de nouveau de l'amour de Dieu. Saint Joseph contribuait à tout cela par le discret silence qu'il gardait, recueilli en lui-même et absorbé dans une très sublime contemplation, afin de permettre, pensait-il, à sa dévote épouse d'en faire autant.

(1) Cant., III, 7.

1003. D'autres fois, les saints époux parlaient ensemble et conféraient de beaucoup de choses qui regardaient le salut de leur âme, les miséricordes du Seigneur, la venue du Messie, les prophéties qui l'avaient annoncé aux patriarches, et divers autres mystères et secrets du Très Haut. Il arriva à saint Joseph dans ce voyage une chose qui lui causa de l'admiration; il aimait tendrement son épouse d'un amour, très saint et très chaste, ordonné par une grâce spéciale et une dispensation de l'amour divin lui-même (1); d'ailleurs le saint était d'un naturel très noble, très honnête, très agréable et très obligeant; tout cela lui inspirait une sollicitude prudente et affectueuse, à laquelle le portaient déjà la sainteté même et la grandeur qu'il reconnaissait en sa divine épouse, comme en l'objet spécialement favorisé des plus beaux dons du ciel. C'est ainsi que le saint marchait à côté de la très sainte Vierge, plein de soins et de prévenances, ne cessant de lui demander si elle ne se lassait et se fatiguait point, ou en quoi il pouvait l'aider et la soulager. Or, comme la Reine du ciel portait dans son sein virginal le feu divin du Verbe incarné, le saint ressentait dans son âme, par les paroles et la conversation de son aimable épouse, des effets tout nouveaux dont il ignorait la cause, et bien qu'il se voyait toujours plus enflammé de l'amour divin, et élevé à une plus haute connaissance des mystères qui faisaient le sujet de leur entretien, par une flamme intérieure et une nouvelle lumière qui spiritualisaient

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

et renouvelaient tout son être; en sorte que plus ils s'avançaient dans le chemin et prolongeaient ces entretiens célestes, plus ces faveurs augmentaient. C'est pourquoi saint Joseph comprenait que les paroles de son épouse, qui pénétraient son cœur et enflammaient sa volonté du divin amour, étaient comme les organes par où elles lui étaient communiquées.

(1) Cant, II, 4.

1004. Il y avait là quelque chose de si étrange, que le discret époux Joseph ne put manquer d'en être fortement frappé, et quoiqu'il n'ignorât point que tout cela lui arrivait par le moyen de l'auguste Marie, et que, dans l'admiration où il était, il lui eût été d'une consolation singulière d'en rechercher et d'en apprendre la cause sans une vaine curiosité, néanmoins sa modestie fut telle, qu'il n'osa lui demander aucune chose pour s'en éclaircir; le Seigneur le disposant de la sorte, parce qu'il n'était pas encore temps de lui découvrir le secret du grand Roi (1), qui était caché dans le sein virginal. La divine Princesse regardait son époux, connaissant tout ce qui se passait dans le fond de son cœur; et réfléchissant elle-même avec sa prudence ordinaire, elle vit bien qu'il fallait naturellement que son très cher et très chaste époux s'aperçût dans la suite de sa grossesse, et qu'elle ne la lui pouvait pas cacher. Notre aimable Reine ignorait alors les voies dont Dieu se servirait pour conduire ce mystère; mais, quoiqu'elle n'eût reçu aucun ordre du Seigneur de le lui cacher, son extrême prudence et sa propre discrétion lui apprirent combien il était bon de le faire, comme un divin secret, et comme le plus grand de tous les mystères; ainsi, après que l'ange le lui eut annoncé, elle le tint caché sans le découvrir à son époux, ni dans cette occasion ni plus tard, lors des angoisses où saint Joseph se trouva quand il eut connaissance de sa grossesse, comme nous le dirons ci-après.

(1) Tob., XII, 7.

1005. O discrétion admirable ! O prudence plus qu'humaine ! Votre grande Dame s'abandonna entièrement à la divine Providence en attendant ce qu'elle en ordonnerait; mais elle ressentit quelque peine en prévoyant qu'elle ne pouvait ni empêcher ni dissiper d'avance ses perplexités; Et ce qui augmentait ses peines, c'étaient les réflexions qu'elle faisait sur les grands soins que le saint prenait de sa personne, auxquels elle croyait devoir un juste retour en tout ce qui lui serait prudemment possible. Elle fit pour cela une prière particulière au Seigneur, lui représentant ses pénibles sentiments, son désir de bien faire, et le besoin que Joseph avait de son secours dans l'occasion qu'elle prévoyait, le priant de l'assister et de la diriger en toutes choses. Dans cette anxiété, notre divine Maîtresse exerça des actes héroïques de foi, d'espérance, de charité, de prudence, d'humilité, de patience et de force, donnant la plénitude de sainteté à tout ce qu'elle faisait, parce qu'elle opérait toujours le plus parfait.

1006. Ce fut le premier voyage que le Verbe incarné fit en ce monde, quatre jours après y avoir fait son entrée ; cet ardent amour qu'il avait ne put point souffrir de plus longs retards; il fallait que déjà il commençât, en donnant le principe à la justification des mortels en son divin Précurseur (1), à allumer le feu qu'il venait répandre. C'est pourquoi il communiqua cette ardeur à sa très sainte Mère, afin qu'elle partît en diligence pour aller visiter Élisabeth (2). La divine Dame servit dans cette occasion de char au véritable Salomon; mais bien plus riche, mieux orné et plus léger que celui du premier, auquel le même Salomon la compara dans ses cantiques (3); ainsi cette sortie fut beaucoup plus glorieuse, agréable et magnifique pour le Fils unique du Père, parce qu'il allait plus commodément dans le sein virginal de sa Mère, où il jouissait de ses délices amoureuses dans lesquelles elle l'adorait, le bénissait, le contemplait, lui parlait, l'écoutait et lui

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

répondait; car elle seule, qui était alors la dépositaire de ce divin trésor et la confidente d'un si magnifique mystère, l'honorait et lui témoignait beaucoup plus de reconnaissance pour les faveurs qu'elle et tout le genre humain en recevaient, que tous les hommes et les anges ensemble ne l'auraient su faire.

(1) Luc., XII, 49. — (2) Luc., I, 89. — (3) Cant., III, 9.

1007. Durant le trajet qu'ils parcoururent en quatre jours, nos saints voyageurs n'exercèrent pas seulement les vertus qui ont Dieu pour objet et beaucoup d'autres intérieures, mais ils pratiquèrent aussi plusieurs actes de charité envers le prochain, parce que notre charitable Dame ne pouvait pas être oisive en présence de ceux qui avaient besoin de secours. Ils ne trouvaient pas partout le même accueil; parce que quelques-uns, laissés dans leur naturelle inadvertance, les congédiaient avec rusticité; d'autres, mus de la divine grâce, les recevaient avec plaisir et amour. Mais la Mère de la miséricorde ne refusait à personne celle qu'elle pouvait exercer en sa faveur; c'est pourquoi elle n'en laissait échapper aucune occasion; et si elle pouvait décemment visiter ou chercher les pauvres, les malades et les affligés, elle les secourait et les consolait, ou bien elle les guérissait de leurs maladies. Je ne m'arrête point à raconter tous les faits de ce genre. Je dirai seulement l'heureuse rencontre qu'une pauvre fille malade eut de notre grande Reine dans un village par où elle passait, au premier jour de son départ. La charitable Princesse la vit, et, touchée de compassion de l'état dangereux dans lequel elle était, se servit de son pouvoir, et, comme Maîtresse des créatures, elle commanda à la fièvre de quitter cette fille, et aux humeurs de reprendre leur cours et leur tempérament naturel. Grâce à ce commandement et à la très douce présence de la très pure Marie, le corps de la malade se trouva aussitôt dans une parfaite santé, et son âme dans un meilleur état; elle vécut ensuite fort saintement, parce qu'elle ne perdit jamais le souvenir de sa bienfaitrice; elle en conserva toujours l'image dans son imagination, et elle lui porta toute sa vie un amour intime, quoiqu'elle ne revit plus notre divine Princesse, et que ce miracle ne fût point divulgué.

1008. Le quatrième jour de leur voyage ils arrivèrent à la ville de Juda, qui était le lieu où Élisabeth et Zacharie demeuraient. C'était le nom propre de cette ville, où les parents de saint Jean se trouvaient alors, et c'est pour cela que l'évangéliste saint Luc l'appelle Juda (1), quoique la plupart des commentateurs de l'Évangile aient cru que ce n'était pas son nom propre, mais qu'elle le tirait de cette province qu'on appelait Juda ou Judée, comme l'on appelait aussi pour cette raison montagnes de Judée celles qui de la partie australe de Jérusalem s'étendent vers le midi. Mais ce qui m'a été manifesté, est que la ville était appelée Juda, et que l'évangéliste la nomme par son propre nom, bien que les docteurs aient pris communément pour le nom de Juda celui de la province où elle se trouvait. Cela vient de ce que cette ville, appelée Juda, fut ruinée quelques années après la mort de notre Seigneur Jésus-Christ; et comme les commentateurs n'en ont trouvé nulle part aucune mention, ils ont cru que saint Luc, par le nom de Juda, avait entendu la province et non point le lieu; et c'est à cela qu'il faut attribuer les diverses opinions sur la difficulté de savoir qu'elle était la ville où se fit la visitation.

(1) Luc., I, 89.

1009. Et parce qu'il m'a été ordonné de déclarer plus exactement cet article à cause de la nouveauté que l'on y peut trouver; ayant fait ce que l'obéissance m'a prescrit à cet égard, je dis que la maison de Zacharie et d'Élisabeth où la visitation se fit, fut dans le même endroit où maintenant ces mystères divins sont honorés par les fidèles qui habitent les saints lieux de la Palestine, et par les pèlerins qui y vont satisfaire leur dévotion. Et bien

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

que la ville de Juda, où la maison de Zacharie se trouvait, ait été ruinée, le Seigneur ne permit point que l'on perdît entièrement la mémoire de lieux si vénérables, témoins de tant de mystères et consacrés par les pas de la très pure Marie, de notre Seigneur Jésus-Christ, de Jean-Baptiste et de ses saints parents. Ainsi les anciens fidèles qui firent construire ces églises et qui réparèrent les lieux saints, furent éclairés, indépendamment du flambeau de la tradition, d'une lumière divine, pour connaître la vérité dans tous ces cas, afin que la mémoire de mystères si admirables fût renouvelée, et que les fidèles eussent dans la suite le bonheur de les adorer, confessant la foi catholique dans les lieux sacrés de notre rédemption.

1010. Il faut remarquer, pour confirmer ce point, que le démon ayant reconnu, au moment de la mort de Jésus-Christ, que cet adorable Seigneur était Dieu et rédempteur des hommes, travailla avec une fureur incroyable à en effacer la mémoire de la terre des vivants, comme dit Jérémie (1), aussi bien que celle de sa très sainte Mère. Ainsi il fit en sorte que la sainte croix une fois fût cachée et enterrée, une autre fois prise et emportée en Perse, et dans cette même vue il fit que plusieurs des lieux saints furent ruinés et abolis. De là vint que les anges transportèrent si souvent la sainte maison de Lorette, parce que le même dragon qui persécutait cette divine Dame (2) avait déjà excité les esprits des habitants du pays à la destruction complète du sanctuaire dans lequel s'est opéré le très haut mystère de l'incarnation. Or, c'est par les mêmes machinations de l'ennemi que l'ancienne ville de Juda tomba en ruine, tant à cause de la négligence de ses habitants qui l'abandonnèrent successivement, que par suite de divers accidents et calamités qui lui arrivèrent; mais le Seigneur ne permit point que la maison de Zacharie fût entièrement ruinée, à cause des mystères qui y avaient été célébrés.

(1) Jerem., XI, 19. — (2) Apoc., XII, 13.

1011. Cette ville était éloignée, comme j'ai dit, de vingt-sept lieues de Nazareth, et environ de deux lieues de Jérusalem, dans cette partie des montagnes de Judée où le torrent de Sorec a sa source. Après la naissance de saint Jean, et quand la très pure Marie et son saint époux eurent pris congé pour s'en retourner à Nazareth, sainte Élisabeth eut une révélation divine qui lui apprit qu'un désastre effroyable frapperait bientôt les enfants de Bethléem et des environs (1). Et bien que cette révélation fût faite dans des termes vagues et généraux qui ne précisaient et ne spécifiaient rien, elle détermina la mère de saint Jean à se retirer avec son mari Zacharie à Hébron, distante de Jérusalem d'environ huit lieues. Les saints y allèrent, parce qu'ils étaient riches, nobles, et qu'ils avaient des maisons et des biens non seulement en Juda et en Hébron, mais en plusieurs autres endroits. Et quand notre Reine et saint Joseph, fuyant la cruauté d'Hérode, partirent pour l'Égypte (2) (quelques mois après la naissance du Verbe, qui eut lieu après celle de Jean-Baptiste), alors sainte Élisabeth et Zacharie habitaient à Hébron ; et Zacharie mourut quatre mois après que notre Seigneur Jésus-Christ fut né, et dix après qu'Élisabeth eut mis son fils au monde. J'en ai dit assez pour éclaircir ce doute; ainsi la maison où la visitation a eu lieu n'était ni à Jérusalem, ni à Bethléem, ni à Hébron, mais en la ville qu'on appelait Juda. Et c'est ce que j'ai découvert par la lumière du Seigneur, aussi bien que les autres mystères de cette divine histoire, et l'ayant ensuite demandé une autre fois à l'ange, pour obéir à de nouveaux ordres, il me le déclara de nouveau.

(1) Matth., II, 16. — (2) Matth., II, 14.

1012. Ils arrivèrent enfin à cette ville de Juda et à la maison de Zacharie. Saint Joseph prit les devants pour prévenir ceux qui s'y trouvaient; et les appelant il les salua de ces paroles : *Le Seigneur soit avec vous et remplisse vos âmes de sa divine grâce.* Sainte

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Élisabeth était déjà avertie, car le Seigneur lui même lui avait révélé que sa cousine Marie de Nazareth partait pour la visiter. Elle apprit seulement dans cette vision combien la divine Dame était agréable aux yeux du Très Haut; quant au mystère de la maternité divine, il ne lui fut révélé qu'au moment où elles se saluèrent en particulier. Or Élisabeth, informée de son arrivée, sortit incontinent avec quelques-uns de sa famille pour recevoir la très sainte Vierge, qui (comme la plus humble et la moins avancée en âge) fut la première à saluer sa parente, et lui dit : *Le Seigneur soit avec vous, ma très chère cousine. Et le même Seigneur* (répondit Élisabeth) *vous récompense d'avoir pris la peine de venir me donner cette consolation.* Après cela elles montèrent à la maison de Zacharie, et s'étant toutes deux retirées en particulier, il arriva ce que je dirai dans le chapitre suivant.

Instruction que notre Reine et Maîtresse me donna.

1013. Ma fille, quand la créature donne le juste prix aux bonnes œuvres et à l'obéissance qu'elle doit au Seigneur, qui les lui ordonne pour sa gloire, elle éprouve alors un grand bonheur à les pratiquer, une douceur singulière à les entreprendre, et une vive ardeur pour les continuer, et ces effets rendent témoignage de la vérité et du profit qu'elles renferment. Mais l'âme ne peut pas ressentir ni expérimenter ces mêmes effets, si elle n'est entièrement soumise au Seigneur, et attentive à tout ce que sa divine volonté demande d'elle pour l'écouter avec joie, et l'exécuter avec une agréable diligence, sans se soucier de ses propres inclinations et commodités, comme le serviteur fidèle qui cherche uniquement à faire la volonté de son maître et non la sienne. C'est la manière utile d'obéir que toutes les créatures doivent à Dieu, et surtout les religieuses, qui s'y sont obligées par un vœu particulier. Et afin que vous la pratiquiez, ma très chère fille, dans toute sa perfection, considérez avec quelle estime David parle en plusieurs endroits des commandements du Seigneur, de ses paroles, de la justice de ses prescriptions, des effets qu'elles produisaient en lui et qu'elles produisent toujours dans les âmes, lorsqu'il proclame qu'elles donnent la sagesse aux enfants, qu'elles réjouissent le cœur humain, qu'elles éclairent les yeux de l'intelligence, qu'elles lui servent d'une très claire lumière pour se conduire dans toutes ses voies, qu'elles sont plus douces que le miel, plus désirables et plus estimables que l'or et que les pierres les plus précieuses. Cette prompte soumission à la volonté et à la loi divine rendit David selon le cœur de Dieu; car tels il veut ses serviteurs et ses amis (1).

(1) Lib. Ps., passim; II Rois., XIII, 14; Act., XIII, 22.

1014. Or regardez, ma fille, avec une très grande estime les œuvres de vertu et de perfection que vous savez être du bon plaisir de votre Seigneur; ayez soin de n'en mépriser, de n'en rejeter, de ne laisser d'en entreprendre aucune, quelque violence qu'il vous faille faire à votre faiblesse et à vos inclinations. Placez votre confiance en Dieu ; mettez-vous bravement à l'œuvre, et vous verrez que son pouvoir vaincra incontinent toutes les difficultés; aussitôt vous reconnaîtrez par une heureuse expérience combien léger est le fardeau et combien doux est le joug du Seigneur (1), et qu'en parlant ainsi, le divin Maître n'a trompé personne, comme voudraient se l'imaginer les lâches et les négligents, qui par leur mollesse et leur peu de confiance combattent tacitement cette vérité. Je veux aussi que, pour m'imiter dans cette perfection, vous fassiez réflexion sur la faveur que la divine clémence me fit en me donnant une pitié et une affection très douce envers les créatures, comme étant des ouvrages qui participent à la bonté et en quelque façon à l'Être divin. Je souhaitais par cette affection de consoler, de soulager et d'animer toutes les âmes, et par une compassion naturelle, je leur procurais toute sorte de bien spirituel et corporel; je ne désirais du mal à personne, pour grand pécheur qu'il fût; au contraire, c'est vers les pécheurs que je m'inclinais vivement de toute la compatissance de mon cœur, pour leur obtenir le salut éternel. C'est de cette tendre affection que j'avais pour tous les hommes



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

que naissait la peine que j'avais en pensant combien ma grossesse tourmenterait mon époux Joseph, lui que je devais plus aimer que tous les autres. Cette douce pitié, je l'éprouvais surtout pour les affligés et les malades, et je tâchais toujours de leur procurer quelque soulagement. Et je veux que dans les applications de ce sentiment, dont vous devez user avec prudence, vous m'imitiez autant qu'il vous sera possible.

(1) Matth., XI, 30.

CHAPITRE XVII.

Le salut que la Reine du ciel fit à sainte Élisabeth, et la sanctification de Jean.

1015. Sainte Élisabeth avait accompli le sixième mois de sa grossesse, et le précurseur futur de notre Seigneur Jésus-Christ était dans la prison du sein maternel, lorsque la très sainte Mère Marie arriva à la maison de Zacharie. La condition du petit corps de Jean était dans l'ordre naturel, et beaucoup plus parfaite que celle des autres, à cause du miracle qui se fit dans la conception d'une Mère stérile, et parce que Dieu lui destinait la plus grande sainteté qu'il y eût entre les enfants des hommes (1). Mais son âme, était alors plongée dans les ténèbres du péché qu'elle avait contracté en Adam, comme les autres enfants de ce premier et commun père du genre humain. Et comme, par la loi commune et générale, les mortels ne peuvent recevoir la lumière de la grâce qu'après avoir reçu celle du soleil matériel, c'est pour cela qu'en suite du premier péché que l'on contracte, avec la nature, le sein maternel nous sert comme d'une prison ou d'un cachot, d'autant que nous sommes coupables en notre père et chef Adam (2). Notre Seigneur Jésus-Christ voulut devancer, au profit de son grand prophète et précurseur, l'heure de ce grand bienfait, en lui accordant par anticipation la lumière de la grâce et la justification six mois après que sainte Élisabeth l'eut conçu, afin que sa sainteté fût privilégiée, comme devait être l'office de précurseur et de baptiste.

(1) Matth., XI, 11. — (2) Rom., V, 12.

1016. Après le premier salut que la très pure Marie fit à sa cousine Élisabeth, elles se retirèrent toutes deux en particulier, comme j'ai dit à la fin du chapitre précédent. Et dans cette retraite la Mère de la grâce salua de nouveau sa parente (1), et lui dit « Dieu vous garde, ma très chère cousine et sa divine lumière vous communique la grâce et la vie ». A ces paroles de la très sainte Vierge, Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit (2), et son intérieur fut si fort éclairé qu'elle connut dans un instant de très hauts mystères et de très profonds secrets. Ces effets et ceux que l'enfant ressentit en même temps dans le sein de sa mère, résultèrent de la présence du Verbe incarné dans celui de Marie, où, se servant de la voix de sa très sainte Mère comme d'un instrument, il commença d'user de la puissance que le Père éternel lui donna, pour sauver et justifier les âmes, en qualité de leur restaurateur (3). Et comme il exerçait cette puissance en tant qu'homme, ce petit corps adorable, quoiqu'il ne fût conçu que depuis huit jours (chose merveilleuse), ne laissa pas que de se mettre dans ce même sein virginal, en une posture humble pour prier le père; et dans cette prière il demanda la justification de son précurseur futur; et la très sainte Trinité la lui accorda.

(1) Luc., I, 40. — (2) *Ibid.*, 41. — (3) Matth., IX, 6.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1017. Saint Jean, qui était dans le sein de sa mère, fut le troisième pour lequel notre Rédempteur pria particulièrement, étant lui-même dans celui de Marie car celle-ci fut la première pour qui il rendit grâces et adressa à son Père diverses demandes et prières; saint Joseph, en qualité de son époux, obtint le second rang dans les prières que fit le Verbe incarné, comme nous l'avons dit au chapitre douzième; et le précurseur eut le troisième dans l'intercession spéciale qu'il offrit en faveur de personnes déterminées et nominativement désignées. Le bonheur et le privilège de saint Jean furent si grands, que notre Seigneur Jésus-Christ présenta au Père éternel ses mérites, la passion et la mort qu'il venait souffrir pour les hommes; et, en vertu de tout cela, il demanda la sanctification de cette âme, et il nomma et signala l'enfant qui devait naître saint pour être son précurseur, pour rendre témoignage de sa venue au monde (1), et pour disposer le cœur de son peuple à le connaître et à le recevoir (2); il sollicita en faveur de cet élu toutes les grâces, tous les dons, toutes les faveurs convenables et proportionnées à la sublimité de son ministère, et le Père accorda tout ce que son Fils unique humanisé lui demanda.

(1) Jean., 1,7. — (2) Luc., 1, 17.

1018. Cela se fit avant le salut et les paroles de la très sainte Vierge. Et au moment où la divine Dame prononça la formule que nous avons rapportée, Dieu regarda l'enfant dans le sein de sainte Élisabeth, lui donna le plus parfait usage de la raison, et l'éclaira par des secours extraordinaires de la divine lumière, afin qu'il se préparât à sa mission en connaissant le bien qu'il recevait. Par cette disposition, il fut délivré du péché originel et sanctifié, constitué fils adoptif du Seigneur et rempli du Saint-Esprit, avec une grâce très abondante et une plénitude de dons et de vertus, de sorte que toutes ses facultés furent sanctifiées, dociles et soumises à la raison. Ainsi s'accomplit ce que l'ange saint Gabriel avait dit à Zacharie, que son fils serait rempli du Saint-Esprit jusque dans le ventre de sa mère (1). Au même instant l'heureux enfant vit, du lieu où il était, le Verbe incarné; le sein maternel lui servant comme d'un verre fort clair, et celui de l'auguste Marie, d'un très pur cristal; et, se mettant à genoux, il y adora son Créateur et son Rédempteur. Et ce fut le tressaillement de joie que sainte Élisabeth sentit et remarqua en son enfant et dans son sein (2). Le petit Jean reconnut par beaucoup d'autres actes pieux le bienfait dont il était l'objet; il exerça toutes les vertus qui se rattachent à la foi, à l'espérance, à la charité, au culte, à la gratitude, à l'humanité, à la dévotion, et les autres vertus qu'il pouvait opérer dans cet état. Il commença dès lors à mériter et à croître en sainteté, sans en déchoir jamais, et sans cesser d'agir avec toute la force de la grâce.

(1) *Ibid.*, 15. — (2) Luc., I, 44.

1019. Sainte Élisabeth connut au même moment le mystère de l'incarnation, la sanctification de son fils; la fin et les mystères de cette nouvelle merveille. Elle connut aussi la pureté virginale et la dignité suprême de l'auguste Marie. En cette occasion, la divine Reine étant toute absorbée dans la vision de ces mystères et de la Divinité qui opérait en son très saint Fils, fut toute divinisée et remplie de la lumière des dons auxquels elle participait. Sainte Élisabeth la vit dans cette majesté; elle vit aussi comme à travers la glace la plus transparente le Verbe humanisé dans le sein virginal, comme dans une couche d'un cristal ardent et animé. L'instrument efficace de tous ces admirables effets, ce fut la voix de la très pure Marie, aussi forte et aussi puissante que douce aux oreilles du Très Haut; toute cette vertu était comme émanée de celle qu'eurent ces puissantes paroles : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (1), par lesquelles elle attira le Verbe éternel du sein du Père dans son entendement et dans ses sacrées entrailles.

(1) Luc., 1, 38.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1020. Sainte Élisabeth, ravie en admiration par les choses qu'elle ressentait et découvrait en des mystères si divins, fut toute transportée d'une joie spirituelle du Saint-Esprit, et, considérant la Reine de l'univers et ce qu'elle y apercevait, elle exhala ses sentiments en s'écriant à haute voix, suivant le récit de saint Luc : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de votre ventre est béni. Et d'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur me visite? Car je n'ai pas plutôt entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, car les choses que le Seigneur vous a dites seront accomplies (1). Sainte Élisabeth renferma dans ces paroles prophétiques de grandes excellences de l'auguste Marie, voyant à la lumière divine ce que le pouvoir du Tout Puissant avait opéré en elle, ce qu'il opérerait alors, et ce qu'il y devait opérer dans la suite. En entendant ces paroles, le petit Jean connut et comprit tout cela dans le sein de sa mère, qui, tout éclairée à l'occasion de sa sanctification, exalta pour elle-même et pour son fils, comme l'instrument de leur commun bonheur, cette très pure Marie, que lui ne pouvait encore ni bénir ni louer par sa propre bouche, dans l'état où il était.

(1) *Ibid.*, 48-45.

1021. A ce discours de sainte Élisabeth, qui élevait si haut notre grande Reine, la Maîtresse de la sagesse et de l'humilité répondit en renvoyant toutes ses louanges à l'auteur même de ces merveilles, et de la voix la plus douce et la plus mélodieuse elle entonna le cantique du *Magnificat*, que nous répète saint Luc : « Mon âme glorifie le Seigneur; et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, de ce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, car désormais je serai appelée bienheureuse dans la durée de tous les siècles. Parce que le Tout Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a déployé la puissance de son bras; il a dissipé les desseins que les hommes superbes formaient dans leur cœur. Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. « Il a comblé de biens ceux qui étaient pressés de la faim, et a réduit à la disette ceux qui vivaient dans l'abondance. Il a pris en sa protection Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, qu'il avait promise à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais (1). »

(1) Luc., I, 47-57.

1022. Comme sainte Élisabeth fut la première qui ouït ce doux cantique de la bouche de la très pure Marie, elle fut aussi la première qui l'approfondit et qui le commenta par l'intelligence infuse qu'elle en avait reçue. Elle y découvrit plusieurs des grands mystères qu'y avait renfermés en si peu de paroles celle qui l'avait composé. L'esprit de l'auguste Marie glorifia le Seigneur pour l'excellence de son être infini (1); elle lui rapporta et lui donna toute la gloire et toute la louange, comme au principe et à la fin de toutes ses œuvres (2), comprenant et confessant que la créature ne se doit glorifier et réjouir qu'en Dieu seul, puisque lui seul est tout son bien et toute sa félicité (3). Elle confessa aussi l'équité et la magnificence du Très Haut dans les soins qu'il prenait des humbles (4), en leur communiquant son amour et son esprit divin avec largesse; et combien il était juste que les mortels vissent, connussent et considérassent que ce fut par cette humilité qu'elle mérita que toutes les nations l'appelassent bienheureuse, et que par cette vertu tous les humbles méritèrent aussi le même bonheur, chacun selon son degré. En un mot elle manifesta aussi toutes les miséricordes et tous les bienfaits que le Tout Puissant lui fit, et toutes les faveurs qu'elle recevait de son saint et admirable nom (5), les appelant de grandes choses, parce qu'il n'aurait su y en avoir de petite, avec une capacité et une disposition aussi immenses que celles de cette grande Reine.

(1) Luc., I, 47. — (2) I Tim., I, 17; Apoc., I, 8. — (3) II Cor., X, 17, 18. — (4) Ps. CXXXVII, 6. — (5) Luc., I, 49.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1023. Comme les miséricordes du Très Haut débordèrent de la plénitude de l'auguste Marie sur tout le genre humain, comme elle est la porte du ciel par où elles sortirent et sortent toutes, par où nous devons tous entrer dans la participation de la Divinité, elle confessa que la miséricorde du Seigneur s'étendra par elle sur toutes les générations pour se communiquer à ceux qui le craignent (1). Et comme ses miséricordes infinies élèvent les humbles et cherchent ceux qui le craignent, de même le puissant bras de la justice dissipe et détruit les superbes (2), et tous les vains projets qu'ils forment dans leur cœur, les renversant de leur trône pour y placer les pauvres et les humbles (3). Cette justice du Seigneur appliqua avec beaucoup de gloire ses premiers et admirables effets sur Lucifer, le chef des superbes, et sur ses adhérents, lorsque le puissant bras du Très Haut les dissipa et les abattit (car ils se précipitèrent eux-mêmes) de ce rang élevé quant à l'ordre de la nature et quant à l'ordre de la grâce qu'ils occupaient primitivement dans le plan divin, et dans les desseins de l'amour infini qui veut que tous soient sauvés (4). Ils se précipitèrent par leur orgueil avec lequel ils essayèrent de monter là où ils ne pouvaient ni ne devaient parvenir (5); par cet orgueil ils tombèrent sous le poids des justes et impénétrables jugements du Seigneur, qui dissipèrent et abattirent l'ange superbe et tous ses partisans; et les humbles furent mis en leur place par le moyen de la très sainte Vierge et Mère, qui est la dépositaire des anciennes miséricordes.

(1) Luc., I, 51. — (2) *Ibid.*, 51. — (3) *Ibid.*, 53. — (4) I Tim., II, 4. — (5) Isa., XIV, 13.

1024. C'est pour cette même raison que cette divine Dame dit et confesse; que Dieu a enrichi les pauvres (1), les comblant de l'abondance de ses trésors de grâce et de gloire; et que quant aux riches de leur propre estime, aux hommes enflés d'une présomptueuse arrogance, à ceux dont l'âme n'aspire qu'à se gorger des faux biens dans lesquels le monde fait consister l'opulence et la félicité, le Très Haut a renvoyé et renvoie toujours ceux-là vides de la vérité, qui ne peut entrer dans des cœurs qu'occupent tout entiers le mensonge et la vanité. Il prit sous sa protection Israël, son serviteur et son enfant, se souvenant de sa miséricorde (2), pour lui enseigner où est la prudence, où est la vérité, où est l'entendement, où sont la longue vie et la nourriture, où sont la lumière des yeux et la paix. Il lui enseigna le chemin de la prudence et les voies cachées de la sagesse et de la discipline, que n'ont point su découvrir les princes des nations, et qu'ont ignorés les puissants qui dominant sur les animaux de la terre, qui prennent leur plaisir avec les oiseaux du ciel, et qui amassent des trésors d'or et d'argent, non plus que les enfants d'Agar et les habitants de Theman, qui sont les sages, les prudents et les superbes de ce monde (3). Le Très Haut communique cette sagesse à ceux qui sont enfants de lumière et d'Abraham par la foi, par l'espérance et par l'obéissance (4), parce qu'il le promet ainsi et à lui et à sa postérité spirituelle (5), par le béni et heureux fruit du ventre virginal de la très pure Marie.

(1) Luc., I, 53. — (2) *Ibid.*, 54. — (3) Baruch, III, 14, 16, 17, 18, 20, 23, 24, 37. — (4) Gal., III, 7. — (5) Luc., I, 55.

1025. Sainte Élisabeth pénétra ces mystères cachés en entendant les paroles de la Reine des créatures, et non seulement ce que je puis exprimer de ce que cette heureuse Dame y découvrit, mais plusieurs autres grands secrets qui dépassent mon intelligence; je ne veux pas non plus m'étendre sur ce qui m'en a été révélé, parce que je serais trop diffuse dans ce discours mais les deux saintes et prudentes dames Marie et Élisabeth me rappelèrent, dans les doux et divins entretiens qu'elles eurent, ces deux séraphins qu'Isaïe vit autour du trône du Très Haut, chantant alternativement ce cantique sublime et toujours nouveau, Saint, saint, etc., et ayant chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils cachaient leurs pieds, et deux autres dont ils volaient (1). Il est sûr que l'ardent amour de ces très saintes Dames surpassait celui de tous les séraphins, puisque la seule Marie aimait

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

beaucoup plus qu'eux tous ensemble. Elles s'enflammaient dans ce divin embrasement, étendant les ailes de leur cœur pour se le découvrir mutuellement, et pour voler à la plus haute intelligence des mystères du Très Haut. Elles voilaient leur face par deux autres ailes d'une rare sagesse, parce qu'elles résolurent toutes deux de garder toute leur vie le secret du grand Roi (2), et parce qu'elles assujettirent aussi leur raison à une foi soumise, exempte d'orgueil et de curiosité. Elles voilèrent les pieds du Seigneur aussi bien que les leur par des ailes séraphiques, étant humiliées et anéanties dans une très basse estime d'elles-mêmes à la vue d'une si grande Majesté. Que si la très pure Marie renfermait le souverain Seigneur dans son sein virginal, nous pouvons dire avec raison et avec vérité qu'elle voilait le trône où le Seigneur faisait sa demeure.

(1) Isa., VI, 3 et 4. — (2) Tob., XII, 7.

1026. Quand l'heure arriva pour les deux saintes femmes de sortir de leur retraite, sainte Élisabeth s'offrit elle-même comme esclave à la Reine du ciel; elle mit toute sa famille à son service et toute sa maison à sa disposition; elle la pria d'accepter pour son oratoire une chambre où elle même avait l'habitude de vaquer à l'oraison, comme le lieu le plus tranquille et le plus propre aux pieux exercices. La divine Princesse l'accepta avec d'humbles remerciements, et se proposa de s'en servir pour s'y recueillir et pour y prendre son repos; et dès lors personne n'y entra que les deux saintes cousines. Notre aimable Reine s'offrit à son tour de servir et d'assister sainte Élisabeth comme sa servante, lui disant que c'était un des principaux motifs de la visite qu'elle lui faisait. Oh! quelle amitié si douce, si sincère et si inséparable, resserrée par le plus fort lien de l'amour divin! Je vois que le Seigneur est admirable, de découvrir le grand mystère de son incarnation à trois femmes plutôt qu'à aucun autre du genre humain; la première fut sainte Anne, comme nous avons dit en son lieu; la seconde fut Fille et la Mère du Verbe, la très pure Marie; la troisième fut sainte Élisabeth et son fils avec elle; mais comme il était alors dans le sein de sa mère, on ne le prend pas pour une autre personne; d'où l'on peut inférer que ce qui semble folie en Dieu surpasse toute la sagesse des hommes, comme dit saint Paul (1).

(1) I Cor., I, 25.

1027. Notre divine Reine et sa cousine Élisabeth sortirent de leur retraite à l'entrée de la nuit; après y avoir demeuré un assez long temps, la très sainte Vierge vit Zacharie qui était devenu muet; elle lui demanda sa bénédiction comme au prêtre du Seigneur, et le saint la lui donna. Mais quoiqu'elle ne pût le voir dans cet état sans ressentir une affectueuse pitié, comme elle savait le mystère que cette affliction renfermait, elle ne s'empressa pas de lui procurer le remède; néanmoins elle pria pour lui. Sainte Élisabeth, qui connaissait le bonheur du très chaste époux Joseph (que lui-même ignorait), le traita avec beaucoup d'estime et de vénération, et le combla des plus tendres prévenances. Après que le saint eut demeuré trois jours dans la maison de Zacharie, il demanda permission à sa divine épouse de s'en retourner à Nazareth, la laissant en la compagnie de sainte Élisabeth, afin qu'elle l'assistât dans ses couches. Il prit congé avec promesse de revenir chercher notre aimable Princesse quand elle le ferait avertir. Sainte Élisabeth lui offrit quelques présents, le priant de les accepter et de les porter à sa maison; mais il n'en voulut recevoir que fort peu de chose, et cela à cause de ses vives instances, parce que l'homme de Dieu n'était pas seulement amateur de la pauvreté, mais il était aussi d'un cœur magnanime et généreux. Ensuite il prit le chemin de Nazareth avec la petite monture qu'il avait empruntée. Étant arrivé à sa maison, il y fut servi, dans l'absence de son épouse, par une de ses parentes et voisines qui avait le soin de leur porter les choses nécessaires du dehors; lorsque notre très sainte Dame s'y trouvait.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Instruction que la divine Reine me donna.

1028. Ma fille, afin que votre cœur soit toujours plus embrasé de la flamme du désir que vous avez continuellement d'acquérir la grâce et l'amitié de Dieu, je souhaite fort que vous connaissiez la grande dignité, l'excellence et la félicité de l'âme qui parvient à en être embellie; mais cette beauté est si ravissante et d'un si haut prix, que toutes mes explications ne suffiront point pour vous en donner une juste idée, et il vous sera encore moins possible de l'exprimer par vos paroles. Contemplez le Seigneur, et regardez-le à la divine lumière dont il vous éclaire; elle vous fera voir qu'il lui est bien plus glorieux de justifier une seule âme que d'avoir créé tous les globes du ciel et de la terre avec cette suprême perfection naturelle qu'ils présentent. Que si les créatures connaissent la grandeur et la puissance de Dieu par ces merveilles (1), dont elles n'aperçoivent la plupart que par leurs sens corporels, que diraient-elles, que penseraient-elles, si elles voyaient des yeux de l'âme les charmes ineffables que la grâce répand sur tant de créatures capables de la recevoir?

(1) Rom., I, 20.

1029. Ce ne sont point des mots, ce ne sont point des phrases qui peuvent faire comprendre ce que sont ces communications du Seigneur, cette participation aux perfections divines, dont fait jouir la grâce sanctifiante; on en dit fort peu de chose en l'appelant plus pure et plus blanche que la neige, plus brillante que le soleil, plus précieuse que l'or et les pierreries, plus douce, plus aimable, plus agréable, que les dons les plus riches, que les caresses les plus délicieuses; plus belle enfin que tout ce que les créatures peuvent rêver dans leurs désirs. Considérez aussi, ma fille, la laideur du péché, afin que vous puissiez arriver à une plus grande connaissance de la grâce par son contraire; car les ténèbres, la corruption, les choses les plus horribles et les plus monstrueuses n'en sauraient figurer la difformité et la puanteur. Les martyrs et les saints l'ont bien compris, puisque, pour acquérir et conserver cette beauté, et pour ne pas tomber dans cet abîme de malheur, ils n'ont appréhendé ni les prisons, ni les ignominies, ni le feu, ni les bêtes féroces, ni les rasoirs, ni les tourments, ni la longueur des peines et des douleurs, ni la mort même (1). Tout cela ne vaut et ne pèse que bien peu de chose; tout cela doit se compter pour rien, s'il s'agit de s'élever d'un seul degré sur l'échelle de la grâce. Et ce degré, et successivement beaucoup d'autres degrés peuvent être franchis par une âme, fût-elle la plus rabaissée par le monde. Voilà ce qu'ignorent les hommes qui n'estiment et ne convoitent que la beauté passagère et trompeuse des créatures, et à qui les objets qui en sont dépourvus paraissent vils et méprisables.

(1) Hebr., XI, 36 et 37.

1030. Par tout ce que je viens de dire, vous jugerez jusqu'à un certain point du bienfait que le Verbe incarné fit à son précurseur dans le sein de sa mère. Lui-même l'apprécia, et c'est pourquoi il y tressaillit de la joie la plus vive. Vous saurez aussi ce que vous devez faire, et ce que vous devez souffrir pour acquérir et conserver ce bonheur, et pour ne point ternir une si grande beauté par le moindre péché, pour ne point en retarder le développement par la plus légère imperfection. Je veux qu'en imitant ce que je fis dans la visite que je rendis à ma cousine Élisabeth, vous n'acceptiez ni ne recherchiez aucune amitié humaine, et que, parmi les créatures, vous ne fréquentiez que celles avec qui vous pouvez et devez parler des œuvres et des mystères du Très Haut, et qui peuvent vous enseigner le véritable chemin de son bon plaisir. Et quels que grands que soient vos embarras et vos occupations, qu'ils ne vous fassent jamais oublier les exercices spirituels et les règlements de la vie parfaite, parce qu'on doit les observer et les suivre, non

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

seulement dans la tranquillité, mais encore dans les contradictions, dans les difficultés et dans les occupations les plus pénibles, d'autant plus que la nature imparfaite se relâche à la moindre occasion.

CHAPITRE XVIII.

La très pure Marie règle ses exercices dans la maison de Zacharie, et quelques particularités qui arrivèrent entre les deux saintes cousines.

1031. Le précurseur du Seigneur ayant été sanctifié, et sa mère sainte Élisabeth renouvelée par de plus grands dons et par des faveurs spéciales dont la communication était le but principal de la visite de la très sainte Vierge, cette grande Reine voulut régler les occupations auxquelles elle devait se livrer dans la maison de Zacharie, parce qu'elles ne pouvaient pas être en tout conformes à celles qu'elle avait dans la sienne. Et afin de conduire son désir par la direction de l'Esprit divin, elle se retira dans son oratoire, où elle se prosterna en la présence du Très Haut, et lui demanda, selon sa coutume, de la gouverner et de lui prescrire ce qu'elle devait faire pendant le temps qu'elle demeurerait dans la maison de ses serviteurs Élisabeth et Zacharie, afin qu'elle lui fût agréable en toutes choses, et qu'elle accomplît entièrement ce qui plairait le plus à sa divine Majesté. Le Seigneur exauça sa prière, et lui répondit : « Mon Épouse et ma Colombe, je réglerai toutes vos actions, et je conduirai vos pas à ce qui me sera le plus agréable; je vous marquerai le jour que je veux que vous retourniez à votre maison. Pendant que vous serez dans celle de ma servante Élisabeth, vous converserez avec elle. Au surplus, vous continuerez vos exercices et vos prières, surtout pour le salut des hommes; vous demanderez toujours que je n'use point de ma justice envers eux à cause des offenses continuelles qu'ils commettent et qu'ils multiplient contre ma bonté. Et en intercédant ainsi pour eux vous offrirez l'Agneau sans tache, que vous portez dans votre sein, et qui ôte les péchés du monde (1). Voilà quelles seront vos occupations pour le présent. »

(1) I Pierre., I, 19 ; Jean., I, 29.

1032. C'est d'après cette leçon et ce nouveau commandement du Très Haut que la Princesse du ciel régla toutes les occupations qu'elle devait avoir dans la maison de sa cousine Élisabeth. Elle se levait à minuit, sans manquer jamais à cette pieuse pratique, pour vaquer incessamment à la contemplation des mystères divins, donnant à la veille et au sommeil ce qui était précisément nécessaire à l'état naturel du corps. Elle recevait du Très Haut, en chacun de ces temps, des faveurs, des lumières, des élévations et des caresses toujours plus particulières. Pendant les trois mois qu'elle demeura avec sa cousine, elle eut plusieurs visions de la Divinité, de cette manière abstractive qui lui était la plus familière; elle jouissait encore plus souvent de la vision de la très sainte humanité du Verbe dans l'union hypostatique; parce que son sein virginal où elle le portait, lui servait d'un autel et d'un oratoire perpétuel. Elle le regardait avec les accroissements que ce sacré corps recevait chaque jour; et à la vue de ce développement, à la vue du mystère qu'elle découvrait chaque jour dans le champ immense de la Divinité et de la puissance divine, l'intelligence de cette illustre Dame grandissait aussi. Maintes fois elle aurait succombé à l'excès de son amour, consumée du feu de ses ardentes affections, si la vertu du Seigneur ne l'eût fortifiée. Elle ne laissait pas de s'employer parmi ces occupations secrètes à tout ce qui regardait le service et la consolation de sa cousine Élisabeth, sans y



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

consacrer néanmoins un moment de plus que ce que la charité demandait. Elle s'en retournait incontinent dans sa petite solitude, où elle répandait son esprit en la présence du Seigneur avec plus de liberté.

1033. Ses applications intérieures ne l'empêchaient pas non plus de s'occuper bien souvent à des ouvrages manuels. Et le divin précurseur fut si heureux en tout, que cette grande Reine lui fit elle-même les bandes et les langes dans lesquels il fut enveloppé; parce que la dévotion et la prévoyance de sa mère sainte Élisabeth lui procurèrent cette faveur, qu'elle sollicita de notre divine Maîtresse avec beaucoup d'humilité et de respect. La très pure Marie s'empressa de faire la layette avec une incroyable charité et obéissance; elle voulait, pour s'exercer à cette dernière vertu, obéir à celle qu'elle était disposée à servir comme la moindre de ses servantes, surpassant toujours toutes les créatures en humilité et en obéissance. Quoique sainte Élisabeth tâchât de la prévenir en plusieurs choses qui regardaient son service, elle la devançait néanmoins par sa rare prudence et par sa sagesse incomparable, et sa constante prévoyance lui faisait toujours remporter la palme de la vertu.

1034. Les deux saintes cousines avaient ainsi de grandes et douces disputes qui étaient fort agréables au Très Haut, et faisaient l'admiration des anges; car sainte Élisabeth prenait un grand soin de servir notre aimable Princesse, et de porter tous ceux de sa famille à en faire de même; mais celle qui était la Maîtresse des vertus, toujours plus officieuse, prévenait et évitait avec une adresse admirable les soins de sa cousine, et lui disait : « Ma cousine, je trouve ma consolation à être commandée, et mon plaisir est de toujours obéir; il n'est pas juste qu'étant la plus jeune, votre amitié me prive des douceurs que cette habitude me procure; la même raison demande que non seulement je vous serve comme ma Mère, mais que je serve aussi tous ceux de votre maison. Traitez-moi donc comme votre servante tant que je jouirai de votre compagnie. Sainte Élisabeth lui répondit Madame et ma bien-aimée, au contraire je dois vous obéir, et vous devez me commander et me gouverner en toutes choses; et je vous demande cette grâce avec bien plus de justice, parce que si vous voulez, Madame, exercer l'humilité, moi je dois le culte et la révérence à mon Dieu et à mon Seigneur, que vous portez dans votre sein virginal; et je connais votre dignité, qui mérite toute sorte d'honneur et de respect. » Mais la très prudente Vierge lui répartit : « Mon Fils et mon Seigneur ne m'a pas élue pour Mère afin que l'on me regardât pendant cette vie comme Maîtresse; car son royaume n'est pas de ce monde (1), et il n'y vient pas pour être servi, mais pour y servir (2), y souffrir et y enseigner aux mortels la pratique de l'obéissance et de l'humilité (3), et en condamnant leur luxe et leur orgueil. Or, si la Majesté souveraine me donne cette leçon et s'appelle l'opprobre des hommes (4), comment permettrai-je, moi qui suis sa servante et qui ne mérite point la compagnie des créatures, que celles qui sont formées à son image et à sa ressemblance (5) me servent ? »

(1) Jean., XVIII, 36. — (2) Matth., XX, 28. — (3) Matth., XI, 29. — (4) Ps., XXI, 7. — (5) Gen., I, 27.

1035. Sainte Élisabeth persistait dans ses sentiments, et disait à sa très sainte cousine : « Madame, ce que vous dites pourrait servir à ceux qui ignorent le mystère que vous renfermez; mais moi, qui en ai reçu du Seigneur la connaissance sans l'avoir mérité, je serais fort blâmable devant lui si je ne lui rendais en votre personne l'honneur que je lui dois comme à mon Dieu, et à vous comme à sa Mère; car il est juste que je vous serve tous deux, comme une esclave sert ses maîtres. » La divine Marie, répondant à cela, lui disait : « Ma très chère sœur, cette vénération que vous désirez justement témoigner est due au Seigneur, que je porte dans mon sein, qui est notre souverain bien et notre Sauveur; mais moi, qui ne suis qu'une simple créature, et parmi les créatures qu'un petit ver de terre, ne me considérez donc qu'en ce que je suis par moi-même, tout en adorant le Créateur, qui

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

m'a choisie, pour sa pauvre demeure; ainsi, par la même lumière de la vérité, vous donnerez à Dieu ce qui lui est dû, et à moi ce qui m'appartient; c'est-à-dire que vous me laisserez servir et me mettre au-dessous de tout le monde, et c'est ce que je vous demande pour ma consolation et pour l'amour du même Seigneur que je porte dans mon sein. »

1036. Les deux saintes cousines passaient d'heureux et assez longs moments dans ces édifiants débats. Mais la sagesse divine rendait notre Reine si ingénieuse en matière d'humilité et d'obéissance, qu'elle en sortait toujours victorieuse, imaginant mille moyens de se faire commander pour pouvoir obéir, C'est ainsi qu'elle agit avec sainte Élisabeth tout le temps qu'elles demeurèrent ensemble; mais la chose se passait de telle sorte, que toutes deux traitaient respectivement avec magnificence le mystère du Seigneur qui était caché et mis en dépôt dans le sein de la très pure Marie, comme Mère et Maîtresse des vertus et de la grâce; et dans le cœur de sa cousine Élisabeth, comme matrone très prudente et remplie de la lumière du Saint-Esprit. Ce fut par cette même lumière qu'elle régla la manière de se comporter envers la Mère de Dieu, en lui obéissant autant que possible, et en combinant la déférence qu'elle montrait à ses désirs avec le respect qu'elle devait à sa dignité, et en elle, à son Créateur. Elle se dit donc en elle-même, que si elle ordonnait quelque chose à la Mère de Dieu, ce ne serait que pour lui obéir et pour la satisfaire; lorsqu'elle le faisait, elle en demandait la permission et pardon au Seigneur; loin, d'ailleurs de lui donner jamais aucun ordre en termes impératifs, elle employait la prière, et elle n'usait d'une certaine autorité que lorsqu'il s'agissait de procurer quelque soulagement à notre aimable Reine, comme de la faire manger ou dormir. Elle la pria aussi de faire quelques petits ouvrages pour elle, ce que notre Princesse fit avec bien du plaisir; mais sainte Élisabeth ne s'en servit jamais, parce qu'elle les garda avec beaucoup de vénération.

1037. La très sainte Vierge acquérait par ces moyens la pratique de la doctrine que le Verbe incarné venait enseigner, s'humiliant, lui qui était la forme du Père éternel, la figure de sa substance (1), et, Dieu véritable de Dieu véritable, jusqu'à prendre la forme et le ministère d'esclave (2). Cette auguste Dame était Mère de Dieu, Reine de tout ce qui est créé, supérieure en dignité et en excellence à toutes les pures créatures, et cependant elle se soumit toujours aux moindres; elle n'en reçut jamais aucun service comme une chose qui lui fût due, elle ne s'enorgueillit point et ne sortit jamais des très bas sentiments qu'elle avait d'elle-même. Quelles excuses pourront alléguer ici notre présomption et notre vanité insupportable, puisque étant rempli de péchés abominables, nous sommes si insensés que de croire, par la plus horrible des folies, que tout nous soit dû, et que le monde entier doive fort s'empresser de nous honorer et de nous rendre, service? Et si on nous le refuse, nous perdons aussitôt le peu de bon sens que nos passions nous peuvent avoir laissé. Toute cette histoire divine est un tableau d'humilité qui condamne notre orgueil. Et attendu qu'il ne m'appartient pas d'enseigner ni de corriger, mais plutôt d'être enseignée et dirigée, je prie tous les fidèles enfants de lumière de se mettre comme moi cet exemplaire devant les yeux, afin que nous nous humiliions à son imitation.

(1) Hebr., I, 3. — (2) Philip., p, 6 et 7.

1038. Il n'aurait, pas été difficile au Seigneur d'exempter sa très sainte Mère de toutes ses actions d'une humilité si extrême par lesquelles il l'exerçait; il aurait bien pu aussi lui donner quelque marque de distinction parmi les créatures, ordonnant qu'elle eût été louée et honorée de toutes, avec les démonstrations que le monde fait pratiquer envers ceux qu'il veut honorer et élever, comme Assuérus le fit à l'endroit de Mardochee (1). Et si tout cela avait été soumis au jugement des hommes, peut-être eussent-ils ordonné que la femme qui était plus sainte que toutes les hiérarchies célestes, et qui portait dans son sein le

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Créateur des anges et des cieus eux-mêmes, eût toujours vécu à l'écart, entourée des égards et de l'adoration de toutes les créatures; il leur eût paru indigne qu'elle se fût adonnée à des occupations vulgaires et serviles, qu'elle n'eût pas usé en tout de son empire, et qu'elle n'eût pas reçu toute sorte de vénération et d'autorité. C'est tout ce que la sagesse humaine, si l'on peut l'appeler sagesse, aurait pu faire, parce qu'elle ne pénètre pas plus loin. Mais ces illusions sont étrangères à la véritable science des saints, émanée de la sagesse infinie du Créateur, qui donne le nom et le juste prix aux honneurs, et qui ne renverse point les conditions des créatures. Le Très Haut aurait ôté beaucoup à sa très chère Mère, et lui aurait donné fort peu en cette vie s'il l'eût privée et retirée des œuvres d'une très profonde humilité, et élevée en même temps par les applaudissements et les honneurs extérieurs des hommes; et le monde aurait fait une fort grande perte, s'il n'eût pas eu cette doctrine pour le désabuser, et cet exemple pour humilier et confondre son orgueil.

(1) Esth., VI, 10.

1039. Sainte Élisabeth fut fort favorisée du Seigneur dès le jour qu'elle eut le bonheur de l'avoir pour hôte dans le sein de sa Mère, vierge. Par les entretiens familiers de cette divine Reine et par la connaissance qu'elle avait des mystères de l'incarnation, elle croissait en toute sorte de sainteté, comme celle qui la puisait à sa propre source. Elle méritait de voir quelquefois la très sainte Vierge dans ses extases, élevée de terre, et remplie d'une splendeur si divine et d'une beauté si éblouissante, qu'il ne lui était pas possible de la regarder au visage, et elle n'aurait pas même pu, soutenir l'éclat de sa présence si la vertu divine ne l'eût fortifiée. Quand elle la pouvait voir à son insu dans ces occasions, comme aussi dans plusieurs autres, elle se prosternait à ses pieds, et elle adorait le Verbe incarné dans le sein virginal de sa très heureuse Mère, comme dans son temple sacré. Cette sage matrone garda dans son cœur tous les mystères qu'elle connut par la lumière divine et par la fréquentation qu'elle eut avec notre grande Reine, comme une très fidèle et très prudente dépositaire du secret qui lui avait été confié. Que si après la naissance du petit Baptiste, elle s'entretint avec lui et avec Zacharie de quelques mystères, ce ne fut que de ceux qui leur étaient communs, et nous pouvons dire qu'elle fut en toutes choses une femme forte, sage et sainte.

Instruction que la Reine du ciel me donna.

1040. Ma fille, les bienfaits du Très Haut, et la connaissance de ses divins mystères font naître dans les âmes bien disposées un goût et une estime de l'humilité qui les portent aussi doucement qu'efficacement à se mettre à leur place légitime et naturelle, comme le feu tend à s'élever par sa légèreté, comme la pierre tend à descendre par son propre poids. Voilà ce que fait la véritable lumière : elle procure et donne à la créature la claire connaissance d'elle-même, et elle renvoie les œuvres de la grâce à leur origine, d'où vient tout don parfait. Elle établit ainsi chaque chose dans son centre; et c'est l'ordre parfait qu'indique la droite raison, mais qui trouble et violente pour ainsi dire la vaine présomption des mortels. C'est pourquoi l'orgueil et l'orgueilleux ne sauraient désirer le mépris, ni le supporter avec patience, ni souffrir un supérieur, ni même s'accorder avec des égaux ; ils font tous leurs efforts pour dominer seuls sur tous les autres. Mais c'est au milieu des plus grands bienfaits que le cœur humble s'abaisse davantage; ils ne font que produire en lui, malgré le calme dont il jouit, une sainte et ardente cupidité des humiliations; il cherche toujours la dernière place, et il est comme à la torture lorsqu'il ne la trouve pas derrière tous les autres, lorsque les occasions de pratiquer l'humilité lui échappent.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1041. Vous connaîtrez en moi, ma très chère fille, la véritable pratique de cette doctrine, puisque parmi tant de bienfaits que je reçus de la droite du Tout Puissant, il n'y en eut aucun de petit; cependant mon cœur ne s'éleva et ne s'enfla jamais de présomption (1), et il ne sut désirer que les abaissements qui pouvaient me mettre au-dessous de toutes les créatures. Je tiens singulièrement à ce que vous m'imitiez en cela, à ce que tout votre soin soit d'être la dernière de toutes, d'obéir toujours, d'être soumise à tous, d'être réputée la plus inutile; enfin vous devez vous estimer moins que la poussière devant le Seigneur et devant les hommes. Vous ne pouvez pas nier que vous n'ayez été plus favorisée que mille générations, et que vous ne soyez celle qui l'a le moins mérité; or comment vous acquitterez-vous de cette grande obligation, si vous ne vous humiliez envers tous et plus que tous les enfants d'Adam, si vous ne concevez une très haute estime pour l'humilité, et si vous n'aimez tendrement cette vertu? Il est juste que vous obéissiez à vos supérieurs, et c'est ce que vous devez toujours faire. Mais j'exige de vous que vous alliez plus loin, et qu'en tout ce qui ne sera point péché, vous obéissiez au plus petit comme vous obéiriez au plus grand; et c'est ma volonté que vous soyez fort exacte en cette pratique comme je l'étais.

(1) Ps. CXXX, 4.

1042. Vous prendrez seulement garde à exercer cette soumission envers vos inférieurs avec plus de retenue, de peur que, ne connaissant point le désir que vous avez d'obéir, elles ne veuillent que vous le fassiez quelquefois en ce qui n'est pas convenable. Mais vous pouvez acquérir de grands mérites sans qu'elles perdent rien de leur obéissance, en ne leur montrant l'exemple qu'avec ce juste tempérament qui sauvegarde les droits de la supérieure. Si l'on vous fait quelque tort, si l'on vous donne quelque sujet de déplaisir, souffrez-le, acceptez-le (pourvu qu'il vous soit personnel) avec une grande estime, sans ouvrir la bouche pour vous défendre ni pour vous en plaindre; et reprenez les fautes qu'on commettra contre Dieu sans y mêler vos intérêts avec ceux de sa divine Majesté; car vous ne devez jamais croire utile de défendre votre propre cause, et vous devez toujours croire important de défendre l'honneur de Dieu; mais gardez-vous bien de vous laisser aller, soit pour l'un, soit pour l'autre, à la colère ou à une agitation désordonnée. Je veux aussi que vous cachiez avec une grande prudence les faveurs du Seigneur, parce que l'on ne doit pas découvrir légèrement le secret du grand Roi (1); d'autant plus que les hommes charnels ne sont ni capables ni dignes des mystères du Saint-Esprit (2). Imitiez-moi, suivez-moi en toutes choses, puisque vous souhaitez d'être ma très chère fille; et sachez qu'en m'obéissant vous la deviendrez, et vous porterez le Tout Puissant à vous fortifier et à diriger vos pas de manière à vous faire atteindre le but auquel il veut vous conduire. Ne lui résistez pas, mais au contraire soyez prompte à obéir à sa lumière et à sa grâce. Faites en sorte de la faire fructifier (3), d'y correspondre avec fidélité et avec diligence, et de rendre par son secours toutes vos actions parfaites.

(1) Tob., XII, 7. — (2) I Cor., II, 14. — (3) II Cor., VI, 1.

CHAPITRE XIX.

Quelques conférences que la très sainte Vierge eut dans la maison de sainte Élisabeth avec ses anges, et celles qu'elle y eut avec la même sainte.

1043. La plénitude de la sagesse et de la grâce de la très pure Marie ne lui permettait



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pas, avec son immense capacité, de laisser aucun moment, aucun lieu, aucune occasion qu'elle ne remplit de la plus grande perfection, opérant en tout temps et en toutes circonstances ce qu'elle exigeait, et ne négligeant jamais, autant que possible, ce que la vertu avait de plus saint et de plus excellent. Et, comme habitante du ciel, elle n'était partout qu'une étrangère sur la terre, comme elle était elle-même le ciel intellectuel le plus glorieux, le temple vivant où Dieu faisait sa résidence; elle portait toujours avec elle l'oratoire et le sanctuaire, qu'elle trouvait aussi bien chez sa cousine Élisabeth que dans sa propre maison, sans qu'il y eût aucun lieu, aucun temps, aucun emploi qui l'empêchassent de s'y retirer. Elle était au-dessus de tout cela, et, sans en être embarrassée, elle agissait continuellement à la vue et sous l'impression toute-puissante de l'amour. Cependant notre très prudente Dame ne laissait pas de converser avec les créatures quand l'occasion s'en présentait, et de donner à toutes choses ce qui leur était convenable. Et comme ses entretiens les plus fréquents, pendant les trois mois qu'elle fut dans la maison de Zacharie, étaient avec sainte Élisabeth et avec les anges de sa garde, je dirai dans ce chapitre quelque chose des conférences qu'elle eut avec eux, et de ce qui lui arriva avec sa cousine.

1044. Notre divine Princesse, se trouvant libre et seule, passait une grande partie de ce temps ravie dans les contemplations et dans les visions divines. Elle avait coutume de s'entretenir, quelquefois pendant, quelquefois après ces visions, avec ses saints anges des mystères et des trésors sacrés que renfermait son cœur amoureux. Un des premiers jours qu'elle passa dans la maison de Zacharie, elle leur tint ce discours : « Esprits célestes, mes gardes et mes compagnons, ambassadeurs du Très Haut, acolytes de sa divinité, venez et soulagez mon cœur épris et blessé de son divin amour; affligé de sa propre étroitesse, ce cœur gémit de ne pouvoir satisfaire par des œuvres aux obligations qu'il reconnaît, ne fût-ce que dans la limite de ses désirs. Venez, princes célestes, et louez avec moi le nom admirable du Seigneur; glorifions ensemble la sainteté de ses desseins et de ses œuvres. Aidez ce pauvre vermisseau à bénir son Créateur, qui a daigné regarder sa petitesse avec miséricorde. Parlons des merveilles de mon Époux; traitons de la beauté de mon Seigneur et de mon très aimable Fils; permettez à ce cœur de se soulager en exhalant ses profonds soupirs auprès de vous, mes compagnons et mes amis, qui connaissez mon secret et mon trésor, que le Tout Puissant a déposé dans les étroites parois d'un vase si fragile. « Ces secrets divins sont grands, et ces mystères sont admirables; je les contemple enivrée des plus doux sentiments; mais leur suprême hauteur m'anéantit, leur profondeur m'abîme, et la force même de mon amour me consume et change tout mon être. Mon cœur embrasé ne peut jamais être satisfait; il ne saurait jouir d'un entier repos, parce que mes désirs surpassent mes œuvres, et que mes obligations sont au-dessus de mes désirs; je me plains de moi-même, parce que je n'effectue point ce que je désire, que je ne désire pas tout ce que je dois, et que je me trouve toujours dans l'impuissance de rendre le juste retour. Sublimes séraphins, écoutez mes amoureuses plaintes; je languis d'amour (1); ouvrez-moi vos cœurs enflammés, où la beauté de mon divin Maître rejaillit, afin que les splendeurs de sa lumière et les traits de ses infinies perfections conservent et entretiennent ma vie, qui se consume de son amour. »

(1) Cant., II, 5.

1045. « Mère de notre Créateur et notre Reine, lui répondirent les saints anges, vous êtes en la véritable possession du Tout Puissant et du souverain bien; et puisque vous le tenez par un lien si étroit et que vous êtes sa véritable Épouse et sa propre Mère, jouissez éternellement de cette possession. Vous êtes l'Épouse et la Mère du Dieu d'amour, et si l'unique principe et la source de la vie se trouve en vous, personne ne vivra de cette vie comme vous, ô Reine et Maîtresse de l'univers ! Mais ne prétendez point trouver le repos dans un amour si ardent, puisque la condition et l'état de voyageuse où vous êtes ne



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

permettent pas que vos affections arrivent maintenant à ce terme, où vous ne pourriez plus acquérir de nouveaux surcroîts de plus grands mérites, et obtenir une plus brillante couronne. Vos obligations surpassent sans comparaison celles de toutes les nations; mais elles doivent croître et se multiplier encore; quelque ardent, quelque expansif que devienne votre amour, il ne pourra jamais embrasser son objet, parce qu'il est éternel, incommensurable, infini en perfections; vous serez toujours heureusement vaincue par sa gloire, puisqu'il ne peut être compris ni aimé autant qu'il le doit être que par lui seul. Vous trouverez en lui, auguste princesse, de quoi désirer et aimer toujours de plus en plus, et cela convient à sa grandeur et à notre gloire. »

1046. Ces entretiens ne faisaient qu'attirer dans le cœur de la très pure Marie le feu du divin amour, parce qu'en elle devait justement s'accomplir ce commandement du Seigneur, qui ordonnait que le feu de l'holocauste fût continuellement allumé dans son tabernacle et sur ses autels, et que l'ancien prêtre l'alimentât de manière qu'il fût perpétuel (1). La chose fut exécutée en notre grande Dame avec bien plus de perfection, où se trouvaient tout ensemble le tabernacle, l'autel, le souverain et le nouveau prêtre, notre Seigneur Jésus-Christ, qui conservait ce divin brasier et l'augmentait chaque jour, en lui fournissant, comme une nouvelle matière, mille faveurs, mille bienfaits, mille influences de sa divinité; et notre souveraine Maîtresse apportait de son côté ses nouvelles œuvres, dont les nouveaux dons du Seigneur rehaussaient l'incomparable valeur, en augmentant et sa sainteté et sa grâce. Sitôt que cette sublime femme fut entrée dans le monde, l'incendie du divin amour s'alluma sur l'autel de son âme pour ne s'éteindre jamais pendant toute l'éternité de Dieu lui-même. Tant il est vrai que le feu de ce sanctuaire vivant fut et sera perpétuel et sans fin.

(1) Levit., VI, 19.

1047. D'autres fois elle conversait avec les anges dans des moments où ils lui apparaissaient sous une forme humaine, comme je l'ai dit en divers endroits, et ses plus fréquents entretiens roulaient sur les mystères du Verbe incarné; elle était si profonde en cela et dans la science des Écritures et des prophètes, qu'elle causait de l'admiration aux esprits angéliques. Parlant avec eux de ces sacrés mystères dans une certaine occasion, elle leur dit : « Mes seigneurs, qui êtes serviteurs et amis du Très Haut, mon cœur est blessé et pénétré des flèches de douleur, en considérant ce que les saintes Écritures disent de mon très saint Fils, et ce qu'Isaïe et Jérémie ont écrit des cruels tourments qui l'attendent; Salomon dit qu'on le condamnera à un très ignominieux genre de mort, et les prophètes parlent toujours de sa passion, de sa mort et de tout ce qui lui doit arriver en des termes singulièrement énergiques (1). Oh! si c'était la volonté de sa divine Majesté que je vécusse alors pour me livrer à la mort pour l'auteur de ma vie! Que mon esprit s'afflige en réfléchissant sur ces vérités infaillibles, sachant que mon Seigneur ne doit sortir de mon sein que pour souffrir! Oh! qui pourrait le préserver de ses ennemis? Dites-moi, princes célestes, par quelles œuvres ou par quels moyens pourrai-je obliger le Père éternel de tourner contre moi la rigueur de sa justice, et d'en délivrer l'innocent qui ne peut avoir aucun péché? Je sais bien qu'il ne faut pas moins que les œuvres d'un Dieu incarné pour satisfaire un Dieu infini, offensé par les péchés des hommes; mais mon très saint Fils a plus mérité par la première de ces œuvres que le genre humain n'a pu perdre et n'a pu l'offenser par ses ingratitude. Or, si cela suffit, dites-moi, ne sera-t-il pas possible que je meure pour empêcher sa mort et ses tourments? Je ne crois pas qu'il rejette mes humbles désirs et que mes angoisses lui déplaisent. Mais que dis-je, où est-ce que ma peine et mon affection me transportent? puisque je veux que la volonté divine soit accomplie en tout, et lui être entièrement soumise. »

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Gen., XXII, 2; Num., XXI, 8; Ps. XXI; Dan., IX, 26; Isa., LIII, 2; Jerem., XI, 18.

1048. La très sainte Vierge tenait ce discours et plusieurs autres semblables avec ses anges, principalement dans le temps de sa grossesse. Et ces divins esprits lui répondaient avec le plus grand respect sur tous les sujets de ses peines; ils la fortifiaient et la consolait en lui rafraîchissant la mémoire des mystères qu'elle connaissait, et en lui alléguant les raisons et les convenances qu'il y avait, que notre Seigneur Jésus-Christ mourût pour la rédemption du genre humain, pour vaincre le démon et le dépouiller de sa tyrannie, pour la gloire du Père éternel et l'exaltation de son très saint Fils (1). Les mystères qui se passèrent entre cette grande Reine et ses anges furent si relevés et en si grand nombre, qu'il n'est pas possible qu'une langue humaine les raconte, et que notre entendement les comprenne en cette vie. Quand nous jouirons du Seigneur, nous verrons en lui ce que nos organes ne peuvent pas atteindre maintenant. Et par le peu que j'en ai dit, notre piété pourra arriver à la considération des autres choses plus grandes.

(1) Tit., II, 14; Jean., XII, 31; Jean., XIV, 13; Luc., XXIV, 26; Jean., XII, 32.

1049. Sainte Élisabeth était aussi fort éclairée et fort versée dans les divines Écritures, et elle le fut beaucoup plus après la visitation; ainsi notre Reine s'entretenait avec elle des mystères divins que la sainte matrone connaissait, et ses connaissances augmentèrent par les enseignements de la très pure Marie, par l'intercession de laquelle elle reçut de grands bienfaits et des dons singuliers du ciel. Elle se trouvait souvent dans l'admiration de voir et d'ouïr la profonde sagesse de la Mère de Dieu, et la bénissant de nouveau, elle lui disait : « Soyez bénie, ma Maîtresse et Mère de mon Seigneur, entre toutes les femmes (1) et que toutes les nations exaltent et connaissent notre dignité. Vous êtes très heureuse par le très riche trésor que vous portez dans votre sein virginal; je vous félicite par avance avec de très humbles affections de la joie que vous éprouverez quand vous aurez le Soleil de justice entre vos bras, et que vous le nourrirez du propre lait de vos mamelles virginales. Souvenez-vous alors, ma Maîtresse, de votre servante, et offrez-moi à votre très saint Fils et mon Dieu véritable en la chair humaine, afin qu'il reçoive mon cœur en sacrifice. Oh! qui pourrait mériter de vous servir et de vous assister? Mais si je ne suis pas digne d'obtenir ce bonheur, accordez-moi au moins celui de recevoir mon cœur dans votre sein, puisque ce n'est pas sans sujet que je crains qu'il ne se déchire quand il faudra me séparer de vous. » Sainte Élisabeth exprimait en présence de l'auguste Marie d'autres délicieux sentiments de l'affection la plus tendre; et notre très prudente Dame la consolait, la ranimait et la vivifiait par ses divines et efficaces réponses. Notre Reine mêlait parmi des actions si excellentes et si sublimes, plusieurs autres actions d'humilité et d'abnégation, servant non seulement sa cousine Élisabeth, mais même les servantes de sa maison. Elle balayait toujours sa petite chambre, et bien souvent la maison de sa parente; elle l'avait la vaisselle avec les servantes, et s'occupait à beaucoup d'autres choses d'une profonde humilité. Qu'on ne soit pas surpris que je particularise des actions si petites et si basses en apparence, car la grandeur de notre Reine les ennoblit et les rehausse pour notre instruction, afin que son exemple dissipe notre orgueil et rabatte notre sottise fierté. Quand sainte Élisabeth apprenait quels humbles offices remplissait la Mère de piété, elle en souffrait et tâchait de l'empêcher; c'est pourquoi dans ces sortes d'occasions, la divine Dame faisait tout son possible pour se dérober aux yeux de sa cousine.

(1) Luc., I, 42.

1050. O Reine du Ciel et de la terre ! notre refuge et notre avocate, quoique vous soyez la Maîtresse de toute sainteté et de toute perfection, j'ose bien vous demander, ma bonne Mère, dans l'admiration où je suis de votre humilité, comment est-ce que vous pouviez concilier la majesté de votre dignité, qui vous donnait l'empire sur toutes choses, et



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'adorable présence du Verbe incarné que vous portiez dans votre sein virginal, avec des occupations si viles, comme de balayer le sol et de faire d'autres choses semblables, puisqu'il nous semble que vous pouviez vous en dispenser, pour la révérence qui était due à votre très saint Fils, sans que vous eussiez pour cela manqué à votre humble désir? Le mien est, mon auguste Dame, que vous me fassiez la grâce de m'éclaircir cette difficulté.

Réponse et Instruction que la très sainte Vierge.

1051. Ma fille, pour répondre à votre doute, vous devez savoir (outre ce que vous avez écrit dans le chapitre précédent) qu'en matière de vertu il n'est point d'occupation ou d'acte extérieur, pour humble et vil qu'il soit, qui puisse empêcher, si l'on s'en acquitte comme il faut, de rendre au Créateur de toutes choses l'hommage de son culte, de ses adorations et de ses louanges; car ces vertus ne sont point incompatibles; elles peuvent au contraire se rencontrer toutes dans une même créature, et elles se concilient surtout en moi, qui eus toujours présent le souverain bien, sans que je le perdisse de vue pour quoi que ce fût. Ainsi je l'adorais et je l'honorais dans toutes mes actions, les rapportant toujours à sa plus grande gloire; le Seigneur, qui a fait et ordonné toutes choses, n'en méprise aucune, et les choses les plus basses ne sauraient non plus ni le rabaisser ni l'offenser. Il n'en est donc point de viles que dédaigne l'âme qui l'aime véritablement, fût-elle en sa divine présence, parce qu'elles tendent, qu'elles aboutissent toutes à lui comme au principe et à la fin de toutes les créatures. Et, parce que celle qui est terrestre ne peut pas vivre sans ces actions basses et sans plusieurs autres qui sont inséparables de la condition fragile et de la conservation de la nature, il est nécessaire de bien entendre cette doctrine pour les faire avec fruit; car si en accomplissant ces actes, en s'acquittant de ces occupations, on négligeait de les rapporter au Créateur, on ferait souvent de longues haltes dans le chemin du bien et du mérite, on se retarderait dans la pratique des vertus intérieures; et c'est là un défaut aussi funeste que répréhensible, auquel les créatures terrestres attachent trop peu d'importance.

1052. C'est d'après cette doctrine que vous devez régler vos actions ordinaires, pour petites qu'elles soient, afin que vous ne perdiez point le temps, qu'on ne peut jamais recouvrer; et soit que vous mangiez, ou que vous travailliez, ou que vous reposiez, soit que vous dormiez, ou que vous vieilliez, en quelque temps, en quelque lieu et en quelque occupation que ce soit, adorez, honorez et regardez en tout et partout votre grand et Tout Puissant Seigneur (1), qui remplit et conserve toutes choses. Je veux aussi que vous sachiez que ce qui m'excitait le plus à pratiquer tous les actes d'humilité, c'était de considérer que mon très saint Fils venait tout humble (2) pour enseigner par sa doctrine et par son exemple cette vertu dans le monde, pour bannir la vanité et l'orgueil des hommes, et pour arracher cette mauvaise semence que Lucifer a semée parmi les mortels par le premier péché. Et sa divine Majesté me donna une si haute connaissance de la manière incroyable dont il se complaît dans cette vertu, que j'eusse souffert les plus rudes tourments du monde pour pouvoir faire un seul de ces actes que vous avez racontés, comme de balayer le sol ou de baiser les pieds à un pauvre. Vous ne trouverez point de termes pour exprimer cette affection que j'eus, non plus que pour faire comprendre l'excellence et la noblesse de l'humilité. Vous connaîtrez en Dieu ce que vous ne pouvez rendre par vos faibles paroles.

(1) I Cor., X, 31. — (2) Matth., XI, 29.

1053. Gravez cette doctrine dans votre cœur, conservez-la comme la règle de votre vie, et en vous exerçant toujours à tout ce que la vanité humaine méprise, faites en sorte de mépriser vous-même cette vanité comme exécration et odieuse aux yeux du Très Haut. Que, dans cette humble conduite, vos pensées soient toujours très nobles, et votre



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

conversation dans le ciel (1), avec les esprits angéliques; conversez habituellement avec eux; ils vous donneront une nouvelle lumière de la Divinité et des mystères de Jésus-Christ mon très saint Fils. Que vos entretiens avec les créatures soient tels, que vous en sortiez toujours plus fervente, et que vous leur inspiriez l'humilité et l'amour divin. Accoutumez-vous de prendre en vous-même la dernière place parmi toutes les créatures; et quand l'occasion se présentera d'exercer les actes d'humilité, vous serez prompte à les mettre en pratique; et vous serez maîtresse de vos passions, si vous commencez par vous juger vous-même comme la moindre, la plus faible et la plus inutile de toutes.

(1) Philip., III, 20.

CHAPITRE XX.

Quelques bienfaits singuliers de la très sainte Vierge dans la maison de Zacharie, à l'égard de personnes particulières.

1054. C'est une qualité de l'amour assez connue que celle d'être véhément; actif comme le feu, s'il trouve une matière sur laquelle il puisse agir; et ce feu spirituel a cela de particulier, que s'il n'a pas cette matière, il la cherche. Ce maître ingénieux a enseigné tant d'inventions et tant de nouvelles manières de pratiquer les vertus aux amants de Jésus-Christ, qu'il ne leur laisse point un instant de loisir. Et comme il n'est ni aveugle ni insensé, il connaît fort bien la qualité de son très noble objet, et il sait craindre uniquement une chose : c'est que tous ne l'aiment pas; aussi tâche-t-il de communiquer cet aimable feu sans recherche personnelle et sans envie. Que si dans le grand amour que tant de saints personnages ont eu pour Dieu, et que nous pouvons appeler faible (pour fervent qu'il ait été) en comparaison de celui de l'auguste Marie, le zèle qu'ils eurent pour le salut des âmes fut si admirable et si puissant, comme nous le pouvons conjecturer par tout ce qu'ils ont fait pour le leur procurer, quel devait être celui qui animait cette grande Reine en faveur du prochain, puisqu'elle était la Mère de l'amour divin (1), et qu'elle portait dans ses entrailles le feu vivant, et véritable qui venait embraser le monde (2)! Les mortels connaîtront dans toute cette divine histoire combien ils sont redevables à cette charitable Dame. Et quoiqu'il me soit impossible de détailler les bienfaits particuliers dont elle combla beaucoup d'âmes, je ne laisserai pas de dire dans ce chapitre quelques unes des choses de ce genre qui arrivèrent durant le temps que notre Reine passa dans la maison de sa cousine Élisabeth, pour que ces quelques traits fassent deviner les autres.

(1) Eccl., XXIV, 24. — (2) Luc., XII, 49.

1055. Il y avait dans cette maison une servante d'un très mauvais naturel, chagrine, colère, toujours prête aux jurements et aux imprécations. Elle fatiguait ses maîtres par son humeur hautaine, et elle était si fort assujettie au démon par tous ces vices et par plusieurs autres désordres, que ce tyran l'entraînait sans peine dans toute sorte de dérèglements funestes. Il y avait environ quatorze ans qu'une bande de démons l'accompagnait sans la quitter un moment, pour s'assurer la proie qu'ils prétendaient faire de son âme. Les ennemis de notre salut ne s'en éloignaient que quand elle était en la présence de la Maîtresse de l'univers; parce que, comme j'ai dit ailleurs, la vertu de notre Reine les tourmentait, surtout depuis qu'elle portait dans son sein virginal le Seigneur Tout Puissant et le Dieu des armées (1). Et comme cette servante ne ressentait plus les mauvais effets de cette méchante compagnie lorsque ces cruels persécuteurs de nos âmes étaient forcés de



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

la quitter par la présence de la très sainte Vierge, qui lui procurait des faveurs toutes nouvelles, elle commença à s'attacher par une vive affection à sa restauratrice. Elle cherchait à l'assister avec un tendre empressement, à lui rendre mille petits services, et à se ménager le plus de temps possible pour se trouver auprès de notre divine Princesse, qu'elle regardait avec respect ; car parmi ses inclinations dépravées, elle en avait une bonne : c'était une certaine compassion naturelle pour les pauvres et pour les personnes humbles, à qui elle souhaitait même de faire du bien.

(1) Ps. XXIII, 10.

1056. La divine Princesse, pénétrant les inclinations de cette femme, l'état de sa conscience, le péril de son âme, et les mauvais desseins des démons à son égard, tourna les yeux de sa miséricorde, et la regarda avec une affection de mère. Et quoique cette charitable Reine sût que cette obsession des démons était le juste châtiment des péchés de cette femme, elle fit néanmoins des prières pour elle, et lui obtint le pardon, la guérison et le salut. Elle commanda incontinent à ces esprits rebelles, par la puissance qu'elle avait, d'abandonner cette créature et de ne plus la troubler ni la molester. Et comme ils ne pouvaient résister à l'autorité de notre invincible Princesse, ils cédèrent et s'enfuirent pleins de terreur, ignorant la cause du pouvoir de l'auguste Marie ; mais ils conféraient ensemble, partagés entre l'admiration et l'indignation, et ils disaient : Quelle est cette femme qui a sur nous un empire si extraordinaire? D'où lui vient ce pouvoir exorbitant qui lui permet de faire tout ce qu'elle veut? Les ennemis conçurent à cette occasion une nouvelle rage contre celle qui leur écrasait la tête (1). Mais cette heureuse pécheresse fut délivrée de leurs mains; et notre aimable Maîtresse l'avertit, la corrigea, lui enseigna le chemin du salut, adoucit son cœur revêché, et changea son mauvais naturel. Et elle persévéra toute sa vie dans cet heureux changement, reconnaissant qu'elle en était redevable aux charitables soins de notre seule Reine, bien qu'elle ne pénétrât point le mystère de sa dignité; ainsi elle fut humble, reconnaissante, et elle finit sa vie saintement.

(1) Gen., III, 15.

1057. Il y avait près de la maison de Zacharie une autre femme qui n'était pas mieux morigénée que cette servante, et à cause du voisinage, elle avait coutume d'y entrer pour s'entretenir avec les domestiques de sainte Élisabeth. Elle vivait dans le libertinage, sans se soucier de conserver l'honnêteté, et comme elle apprit l'arrivée de notre grande Reine dans cette ville, sa modestie et sa retenue, elle dit par une espèce de légèreté et de curiosité : « Qui est cette étrangère que nous venons de recevoir pour voisine, et dont la sainteté et la vie solitaire font tant de bruit? » Poussée par ce vain et impatient désir de connaître les nouvelles et les nouveautés, qui n'est que trop ordinaire à ces sortes de personnes, elle tâcha de voir notre divine Dame, pour observer sa mise et son air. Cette curiosité était impertinente et oisive dans son but, mais les effets n'en furent point inutiles; car cette femme, ayant satisfait son désir, se trouva si fort touchée de la présence et de la vue de l'auguste Marie, qu'elle fut à l'instant toute changée, et transformée en un être nouveau. Elle n'eut plus les mêmes inclinations, et sans connaître la puissance de l'agent, elle subit son efficace influence; ses yeux versèrent des torrents de larme, et son cœur fut percé d'une intime douleur de ses péchés. Cette heureuse femme, pour n'avoir que regardé avec une attention curieuse la Mère de la pureté virginale, reçut en échange la vertu de chasteté, elle fut délivrée de ses mauvaises habitudes et de ses inclinations sensuelles. Alors elle se retira abîmée dans cette douleur, pour pleurer les désordres de sa vie. Elle sollicita dans la suite le bonheur de voir et d'entretenir la Mère de la grâce ; cette charitable Reine voulut bien l'accueillir, pour l'affermir dans sa conversion, elle qui savait parfaitement ce qui venait d'arriver, et qui portait dans son sein la source même de la grâce, de la sainteté et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

de la justification, en vertu de laquelle l'avocate des pécheurs opérait. Elle la reçut avec une affection maternelle, elle lui donna de sages avis, et l'instruisit à la pratique de la vertu, de sorte qu'elle la laissa saintement renouvelée, et fortifiée pour persévérer dans le bien.

1058. Notre grande Reine fit un très grand nombre de bonnes œuvres et de conversions aussi admirables que celles-là, mais toujours en les cachant des ombres du silence et du secret. Elle sanctifia toute la famille de sainte Élisabeth et de Zacharie par sa conversation; elle augmenta la perfection de ceux qui étaient justes, et leur acquit de nouveaux dons et de nouvelles faveurs; elle justifia et éclaira par son intercession ceux qui ne l'étaient pas, et l'amour respectueux que tous avaient pour elle, les lui soumit avec tant de force, que chacun à l'envi s'empressait de lui obéir, et de la reconnaître pour sa Mère, pour son asile et pour sa consolatrice dans toutes ses nécessités. Sa seule vue produisait tous ces effets, qui lui coûtaient fort peu de paroles, bien qu'elle ne refusât jamais celles qui étaient nécessaires dans de telles occasions. Comme elle pénétrait le secret des cœurs et l'état des consciences, elle appliquait à chacun le remède le plus convenable. Le Seigneur lui manifestait quelquefois si ceux qu'elle voyait étaient du nombre des élus ou des réprouvés. Mais cette connaissance produisait dans son cœur des effets admirables d'une très parfaite vertu; car elle donnait mille bénédictions aux justes et aux prédestinés (ce qu'elle fait encore maintenant du haut du ciel), et le Seigneur la félicitait de la joie qu'elle en recevait, et de son côté, elle le priait avec des instances incroyables de les conserver dans sa grâce et dans son amitié. Quand elle voyait quelqu'un dans le péché, elle intercédait du plus profond de son cœur pour sa justification, et ordinairement elle l'obtenait; que s'il était réprouvé, elle pleurait avec beaucoup de douleur, et elle s'inclinait en la présence du Très Haut pour la perte de cette image et de cet ouvrage de la Divinité, et elle faisait de très ardentes oraisons, des offrandes particulières et des actes d'une humilité sublime, afin qu'aucun autre ne tombât dans ce malheur déplorable; de sorte que nous pouvons dire qu'elle était une pure flamme de l'amour divin, qui se trouvait dans un mouvement perpétuel, et qui ne cessait jamais d'opérer de grandes choses.

Instruction que la très sainte Vierge me donna.

1059. Ma très chère fille, il y a deux pôles autour desquels doivent se mouvoir toutes vos puissances et toute votre activité; il y a deux points qui doivent constituer toute l'harmonie de votre âme : l'un, c'est de vous tenir vous-même dans l'amitié et dans la grâce du Très Haut; l'autre, c'est de travailler à y établir les autres; que ce soit donc là le but de toute votre vie et de toutes vos occupations. Je veux que vous n'épargniez, s'il est nécessaire, ni travail ni fatigue pour arriver à de si hautes fins, et que vous suppliez le Seigneur de vous y faire parvenir, en vous offrant de souffrir jusqu'à la mort, et en souffrant en effet tout ce qui se présentera et tout ce que vous pourrez endurer. Et, quoique pour travailler au bien spirituel des âmes vous ne deviez pas recourir à des moyens extraordinaires, qui ne conviendraient pas à votre sexe, vous devez pourtant tâcher d'y employer avec prudence toutes les secrètes industries que vous jugerez pouvoir être les plus efficaces. Si vous êtes ma fille et l'épouse de mon très saint Fils, considérez que les créatures raisonnables sont les richesses de notre maison; qu'il les a rachetées, comme le plus cher héritage, au prix de sa vie, de sa mort et de son propre sang (1), parce qu'il les avait perdues par leur désobéissance, après les avoir créées et destinées pour sa possession (2).

(1) I Cor., VI, 20 ; I Pierre., I, 19. — (2) Gen., III, 6.

1060. Or, quand le Seigneur vous adressera quelque âme nécessiteuse dont il vous fera connaître l'état travaillez avec beaucoup de fidélité à lui procurer le remède; pleurez et priez avec une intime et fervente affection pour obtenir de Dieu qu'il la délivre d'un si



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

grand mal et d'un péril si formidable; tentez toutes les voies divines et humaines, autant que votre condition le pourra permettre, pour apporter le salut et la vie à cette âme qui aura été remise à vos soins. Avec la prudence et la discrétion que je vous ai recommandées, ne vous laissez ni dans les représentations ni dans les prières qui vous paraîtront utiles, et tâchez, sans bruit ni éclat, de la mettre dans le bon chemin. Je veux même, si l'occasion se présente, que vous commandiez aux démons avec un empire absolu, au nom du Tout Puissant et au mien, de s'éloigner des âmes que vous connaîtrez être sous leur tyrannie; et comme la chose doit se passer en secret, vous pouvez bien l'exécuter sans crainte et avec une pleine liberté. Sachez que le Seigneur vous a mise et qu'il vous mettra dans des occasions où vous pourrez pratiquer ce que je vous dis : gardez-vous bien de l'oublier ou de le négliger, car sa divine Majesté vous oblige, en qualité de sa fille, d'avoir soin du bien et de la maison de votre père; et souvenez-vous que vous ne devez point être en repos que vous ne vous soyez acquittée de cette obligation avec la dernière exactitude. Ne craignez point, ma fille, vous viendrez à bout de tout par la grâce de Celui qui vous fortifie (1); et son pouvoir infini armera votre bras pour de grandes entreprises (2).

(1) Philip., IV, 13. — (2) Prov., XXXI, 17.

CHAPITRE XXI.

Sainte Élisabeth prie la Reine du ciel de ne point l'abandonner au moment de ses couches. — Elle est avertie de la prochaine naissance de Jean.

1061. Il y avait déjà plus de deux mois que la Princesse du ciel était arrivée à la maison de sainte Élisabeth, qui commençait à se disposer à la douleur que le départ et l'absence de la Maîtresse de l'univers lui devaient causer. Elle aurait voulu ne pas perdre la possession d'un pareil bonheur, tout en comprenant qu'on ne le pouvait humainement mériter. L'humble sainte pesait sans cesse dans son cœur ses propres fautes, craignant qu'elles ne déterminassent l'éclipse de cette belle Lune, c'est-à-dire le départ de Celle qui renfermait le Soleil de justice dans son sein virginal. Elle pleurait bien souvent lorsqu'elle était seule, et elle jetait de profonds soupirs de ce qu'elle ne pouvait trouver les moyens d'arrêter ce divin Soleil, qui l'avait éclairée, comme d'un jour nouveau, de la lumière de la grâce. Elle suppliait le Seigneur avec beaucoup de larmes d'inspirer à sa cousine et à sa maîtresse, l'auguste Marie, de ne la laisser pas seule, ou du moins de ne la pas priver sitôt de son aimable compagnie. L'entourant sans cesse du plus grand respect et des soins les plus assidus, elle méditait sur ce qu'elle ferait pour l'obliger à prolonger son séjour. Et il ne faut point s'étonner si cette illustre femme, si pieuse, si sage, si prudente, sollicitait une faveur qu'auraient pu envier les anges eux-mêmes; car, outre cette grande lumière qu'elle avait reçue du Saint-Esprit pour connaître la sainteté et la dignité suprême de la Vierge Mère, cette Reine incomparable lui avait ravi le cœur par les charmes de sa divine conversation, et par les effets merveilleux qu'elle lui faisait éprouver par sa présence, de sorte que sainte Élisabeth n'aurait plus pu vivre loin d'elle, après des rapports si intimes et si doux, sans un secours spécial du Ciel.

1062. Sainte Élisabeth résolut, pour se consoler dans sa peine, de découvrir ce qui se passait dans son cœur à notre divine Dame, qui n'en ignorait pas le secret; ainsi elle lui dit avec beaucoup de soumission et de respect : « Ma cousine et ma bonne Maîtresse, je n'ai pas osé jusqu'à présent vous déclarer le désir et la peine qui m'occupent et qui m'affligent, par l'appréhension que j'avais de manquer au respect que je vous dois; permettez-moi



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

donc, s'il vous plaît, de chercher quelque soulagement en vous faisant le récit de mes inquiétudes, puisque je ne vis que dans l'espérance que mes souhaits seront accomplis. Le Seigneur m'a fait dans sa bonté une grâce singulière en vous amenant ici, afin que j'eusse le bonheur, que je ne puis mériter, de converser avec vous, et de connaître les mystères que la divine Providence a renfermés dans votre auguste personne. Je lui rends, malgré mon indignité, d'éternelles actions de grâces, et je ne cesserai jamais de le louer pour une si grande faveur. Vous êtes le temple vivant de la gloire du Très Haut, l'arche du Testament, qui gardez la manne dont les anges mêmes se nourrissent; vous êtes les tables de la véritable Loi, écrite par l'Être même de Dieu (1). Considérez ma bassesse, et combien sa divine Majesté m'a enrichie dans un instant, en envoyant dans ma maison le trésor des cieux, et celle qu'il a choisie, entre toutes les femmes pour sa propre Mère; je crains avec sujet que, vous ayant déplu et qu'ayant offensé le fruit de votre ventre par mes péchés, vous n'abandonniez cette pauvre servante, et ne la priviez du bien inestimable dont elle jouit maintenant. Le Seigneur peut, si c'est votre volonté, m'accorder ce bonheur de vous servir toute ma vie, et de ne point me séparer de vous le reste de mes jours; que s'il y avait trop d'inconvénients à ce que je vous suive dans votre maison, il vous serait très facile de demeurer dans la mienne et d'y appeler votre saint époux Joseph, afin que vous y soyez tous deux comme nos maîtres et nos seigneurs, et que je vous y serve comme votre servante avec la même affection qui cause mon désir. Et, bien que je ne mérite point la grâce que je vous demande, je vous supplie de ne pas rejeter mon humble prière, puisque le Très Haut a déjà surpassé par ses faveurs et mes mérites et mes souhaits. »

(1) Dan., III, 53; Hebr., IX, 4; Ps. LXXVII, 55, Exod., XXXI, 18.

1063. La très sainte Vierge écouta avec de très douces complaisances la proposition et la supplique de sa cousine Élisabeth, et elle lui répondit : « Très chère amie de mon âme, le Seigneur agréera vos saints et pieux sentiments, et vos désirs sont agréables à ses yeux. J'en suis touchée jusqu'au fond du cœur; mais nous devons entièrement soumettre nos projets et notre volonté au bon plaisir divin. Et quoique cette obligation soit commune à tous les mortels, vous savez bien, ma chère amie, que je lui suis plus redevable que toutes les créatures ensemble, puisque le pouvoir de son bras m'a élevée de la poussière, et qu'il a regardé ma bassesse avec une bonté infinie (1). Toutes mes paroles et tous mes mouvements doivent être gouvernés par la volonté de mon Seigneur et de mon Fils; en dehors et au delà de ses divines dispositions, je n'ai ni à vouloir ni à ne vouloir pas. Nous présenterons vos désirs à la Majesté souveraine, et ce qu'elle décidera comme lui plaisant davantage, nous le ferons. Je dois aussi obéir à mon époux Joseph, et je ne puis, ma très chère cousine, sans son ordre, régler mes occupations, ni choisir soit le lieu de ma résidence, soit ma demeure; il est juste que nous soyons soumises à ceux qui sont nos chefs et nos supérieurs (2).

(1) Luc., I, 48 et 51. — (2) Ephes., V, 22.

1064. Sainte Élisabeth se rendit aux raisons si efficaces de la Princesse du ciel, et lui dit avec une humble soumission : « Je veux, chère Maîtresse, suivre votre volonté, et j'ai une respectueuse déférence pour tous vos sentiments. Je vous représente seulement de nouveau l'intime amour de mon cœur, que je consacre à votre service. Que si je ne puis obtenir l'accomplissement de mes désirs, et s'ils ne sont pas conformes, en ce que je vous ai proposé, à la volonté divine, au moins je souhaite, ma bonne Reine, si cela est possible, que vous ne me quittiez point avant la naissance de l'enfant que je porte, afin que, comme, il a connu et adoré son Rédempteur dans mon sein, il jouisse dans le vôtre de sa présence et de sa lumière divine, avant que de jouir d'aucune autre chose, et qu'il reçoive votre bénédiction qui accompagnera les premiers pas de sa vie, à la vue de Celui qui les doit tous

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

conduire par les voies de la justice (1); et que vous, qui êtes la Mère de la grâce, le présentiez à son Créateur, et lui obteniez de sa bonté infinie la persévérance de cette grâce première qu'il reçut par l'organe de votre très douce voix, quand j'eus le bonheur de l'ouïr sans l'avoir mérité. Permettez- moi donc, mon asile assuré, que je voie mon fils entre vos bras, où le même Dieu qui a créé le ciel et la terre qui subsistent par son commandement (2), doit reposer et prendre ses délices. Que la grandeur de votre pitié maternelle ne se rebute point par mes défauts; ne me refusez point cette consolation, et accordez à mon fils un si grand bonheur; je ne mérite point d'être exaucée, mais c'est comme mère que je sollicite et que je désire si vivement cette faveur. »

(1) Prov., XVI, 9. — (2) Isa., XLII, 5.

1065. La très sainte Vierge ne voulut pas refuser cette dernière demande à sa cousine, elle s'offrit de demander au Seigneur la réalisation de ses vœux, et lui conseilla d'en faire de même pour apprendre sa très sainte volonté. Après cela, les deux mères des deux plus saints fils qui aient jamais été au monde, se retirèrent dans l'oratoire de la divine Princesse, et s'y étant mises en oraison, elles présentèrent leurs demandes au Très Haut. Pendant ce temps-là notre auguste Reine fut ravie en extase, où elle connut par une nouvelle lumière, le mystère, la vie et les mérites du précurseur saint Jean, et la mission qu'il devait remplir en préparant par sa prédication les voies du cœur des hommes (1) à recevoir leur Rédempteur et leur Maître; mais de tous ces grands mystères elle ne découvrit à sainte Élisabeth que ce qu'il était convenable qu'elle sût. Elle connut aussi la grande sainteté de sa cousine, qu'elle mourrait dans peu de temps, et que sa mort arriverait après celle de Zacharie. Notre miséricordieuse Mère présenta sa parente au Seigneur avec le tendre amour qu'elle lui portait; elle le pria de l'assister à sa mort, et elle lui représenta les désirs qu'elle avait qu'elle se trouvât à la naissance de son fils. Pour ce qui est de demeurer dans la maison de Zacharie, la très prudente Vierge n'en fit aucune demande, parce qu'elle comprit aussitôt par la divine science dont elle était éclairée qu'il n'était ni convenable ni conforme à la volonté du Très Haut qu'elle demeurât toujours dans la maison de sa cousine, comme celle-ci le souhaitait.

(1) Matth., III, 3; Marc., I, 3; Luc., III, 4; Jean., I, 13.

1066. Sa divine Majesté lui répondit : « Mon Épouse et ma Colombe, c'est mon bon plaisir que vous assistiez et que vous consoliez de votre présence ma servante Élisabeth dans ses couches, qui ne sont pas fort éloignées, puisqu'elles arriveront dans huit jours; et après que le fils qu'elle enfantera aura été circoncis, vous retournerez à votre maison avec votre époux Joseph. Vous me présenterez mon serviteur Jean sitôt qu'il sera né, car il me doit être un sacrifice fort agréable ; persévérez toujours, ma chère, à me demander le salut éternel pour les âmes. » En même temps sainte Élisabeth joignait ses prières à celles de la Reine de l'univers, et suppliait le Seigneur d'ordonner à sa très sainte Mère et Épouse de ne la point abandonner dans ses couches; alors il lui fut révélé qu'elles étaient fort proches, et plusieurs autres particularités qui lui furent d'une grande consolation dans ses peines.

1067. La très pure Marie revint de son extase, et les deux mères ayant achevé leur oraison, conférèrent ensemble sur ce que les couches de sainte Élisabeth commençaient déjà de s'approcher, selon l'avis qu'elles en avaient reçu du Seigneur; dans cet entretien la sainte dit à notre Reine avec cet ardent désir qu'elle avait de son bonheur : « Dites-moi, je vous prie, chère Maîtresse, si j'obtiendrai la faveur que je vous ai demandée, de vous avoir près de moi au moment de mes couches, qui sont si proches? » L'auguste Dame lui répondit : « Ma très chère cousine, le Très Haut a exaucé nos demandes, et il a daigné me commander d'accomplir votre souhait et de vous servir dans cette occasion; c'est ce que je

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ferai avec plaisir, attendant non seulement que vous accouchiez, mais aussi que votre fils soit circoncis selon la loi, car le tout s'exécutera dans quinze jours. » Cette résolution de la très sainte Vierge renouvela la joie de sa cousine Élisabeth, qui, en reconnaissance d'un si grand bienfait, rendit d'humbles actions de grâces au Seigneur et à son auguste Mère. Et après s'être réjouie et consolée de ces bonnes nouvelles et de ces douces promesses, elle songea à se préparer à ses couches, et à se résoudre au départ de notre souveraine Princesse.

Instruction que la très sainte Vierge me donna.

1068. Ma fille, lorsque le désir de la créature naît d'une affection pieuse, et qu'il est conduit par une intention droite à de saintes fins, il ne déplaît pas au Très Haut qu'on le lui expose, pourvu que ce soit avec soumission et avec résignation, pour exécuter ce qui lui sera le plus agréable, selon que sa divine providence en voudra disposer. Car lorsque les âmes se mettent en présence du Seigneur avec cette conformité à sa volonté, avec cette indifférence, il les regarde comme un Père plein de tendresse, et il leur accorde toujours ce qui est juste (1), ne leur refusant que ce qui ne l'est pas, ou ce qui n'est point convenable à leur véritable salut. Le désir que ma cousine Élisabeth avait de m'accompagner et de ne s'éloigner point de moi le reste de ses jours, provenait d'un saint zèle, excellent dans ses motifs; mais cela n'était pas convenable, ni conforme à ce que le Très Haut avait déterminé relativement aux opérations, aux voyages et aux événements auxquels je m'attendais. Et bien qu'il lui refusât cette demande, elle ne déplut pas au Seigneur, puisque sa divine Majesté lui accorda ce qui ne s'opposait point aux décrets de sa sainte volonté et de sa sagesse infinie, et ce qui était pour son bien et pour celui de son fils. Le Tout Puissant les enrichit tous deux, et leur départit de très grands dons par mon intercession et en considération de l'amour que le fils et la mère me portèrent. C'est toujours un moyen très efficace auprès de Dieu que de lui demander ce qu'on désire obtenir avec une bonne volonté, par ma médiation et en s'appuyant sur la dévotion que l'on a pour moi.

(1) Ps., XXXIII, 16.

1069. Toutes vos demandes et toutes vos prières, je veux que vous les offriez au nom de mon très saint Fils et au mien; et soyez sûre, sans jamais craindre le contraire, qu'elles seront exaucées si vous les adressez avec la droite intention de ne chercher que le bon plaisir de Dieu. Regardez-moi avec une tendre affection comme votre Mère et votre asile, consacrez-vous à ma dévotion et à mon amour, et sachez, ma fille, que le désir que j'ai de votre plus grand bien m'oblige de vous enseigner le moyen le plus puissant et le plus efficace par lequel vous puissiez, avec la science de la grâce divine, obtenir de la main libérale du Seigneur de grands trésors et des faveurs considérables. Prenez garde à ne point vous en rendre indigne et à ne point les retarder par votre lâcheté et par vos méfiances. Si vous voulez que je vous aime comme ma plus chère fille, faites en sorte de m'imiter dans tout ce que j'ai pratiqué et que je vous enseigne; tâchez d'y appliquer toutes vos forces et tous vos soins, et croyez que tout ce que vous ferez pour acquérir le fruit de mes instructions sera très bien employé.

CHAPITRE XXII.

La naissance du précurseur de Jésus-Christ, et ce que notre souveraine Maîtresse y fit.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1070. L'heure arriva où devait paraître l'étoile avant-courrière du Soleil de justice et du jour si désiré de la loi de grâce. Il était déjà temps que le grand prophète du Très Haut, qui surpassait tous les autres prophètes, vint au monde pour préparer nos cœurs et nous montrer du doigt l'Agneau (1) qui devait le réparer et le sanctifier. Avant que cet heureux enfant sortit du sein maternel, le Seigneur lui manifesta que l'heure de sa naissance s'approchait, et qu'il allait voir le jour commun et entrer dans la carrière ouverte à tous les mortels. Le saint enfant avait le parfait usage de la raison, il était éclairé de la lumière divine et de la science infuse, que lui avait communiquées la présence du Verbe incarné; à leur clarté il vit et reconnut qu'il venait prendre port sur une terre maudite et toute couverte d'épines dangereuses (2), et mettre les pieds dans un monde rempli de pièges et parsemé d'écueils, où beaucoup faisaient naufrage et périssaient malheureusement.

(1) Jean., V, 35; Luc., I, 76 ; VII, 26 ; I, 17; Jean., I, 29. — (2) Gen., III, 17.

1071. Le sublime enfant hésitait pour ainsi dire à naître, en suspens entre cette connaissance et l'accomplissement de la loi naturelle et divine. Car d'un côté les causes naturelles avaient épuisé leur action et donné à la formation successive du corps le plus parfait développement, de sorte qu'il était naturellement forcé de naître, et il comprenait, il sentait que le sein maternel allait bientôt le congédier. D'ailleurs l'efficace de la nature était ici secondée par la volonté expresse du Seigneur qui l'appelait à la vie. D'un autre côté, il considérait les périls redoutables de la carrière dans laquelle il devait s'engager, et, partagé entre la crainte et l'obéissance, il semblait tantôt s'arrêter de frayeur, tantôt s'avancer avec zèle. Il eût voulu résister, il eût voulu obéir, et il se disait : « Où vais-je m'exposer au hasard de perdre Dieu ? Comment entrerais-je dans la conversation des mortels, dont tant s'égarent et perdent, avec la raison, le chemin de la vie. Il est vrai que je suis dans les ténèbres, étant encore dans le sein de ma mère; mais je m'en vais passer dans d'autres bien plus dangereuses. Je me suis trouvé comme emprisonné dès que j'ai reçu la lumière de la raison; mais l'élargissement et la liberté des mortels m'affligent davantage. Allons pourtant dans le monde, puisque vous le voulez, Seigneur; car le mieux est toujours de faire votre volonté. Que si ma vie et mes facultés peuvent, ô puissant Roi, être employées à votre service, cela seul suffit pour me faciliter ma sortie et pour me faire commencer avec joie la course de mes jours. Donnez-moi, Seigneur, votre bénédiction, afin que je passe dans le monde. »

1072. Le précurseur de Jésus-Christ mérita par cette demande que sa divine Majesté lui renouvelât dans le moment qu'il naquit, et sa bénédiction et sa grâce. Le saint enfant en sentit l'effet; car, plein de la présence de Dieu, il comprit qu'il était envoyé pour opérer de grandes choses pour son service, et que les grâces nécessaires pour les exécuter lui étaient promises. Avant de raconter le très heureux accouchement de sainte Élisabeth, et afin d'accorder le temps dans lequel il arriva avec le texte des sacrés évangélistes, je suis bien aise que l'on sache que la grossesse de cette admirable conception dura neuf mois moins neuf jours (1); car en vertu du miracle qui rendit féconde la mère stérile, le corps qu'elle avait conçu fut perfectionné dans cet espace de temps, et il se trouva au terme de sa naissance; et quand l'archange Gabriel dit à la sainte Vierge que sa cousine Élisabeth était dans le sixième mois de sa grossesse, il faut entendre qu'il n'était pas encore accompli, parce qu'il y manquait environ huit à neuf jours. J'ai dit aussi dans le chapitre XVI que notre divine Dame partit le quatrième jour après l'incarnation du Verbe pour aller voir sainte Élisabeth ; et c'est parce que la chose n'arriva pas immédiatement après, que saint Luc dit que la très pure Marie partit en ces jours pour s'en aller promptement dans les montagnes (2); et ils employèrent quatre autres jours dans leur voyage, comme nous l'avons dit au même endroit.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Luc., I, 39.

1073. On doit aussi remarquer que quand le même évangéliste dit que la très pure Marie demeura près de trois mois dans la maison d'Élisabeth (1), il ne leur manqua que deux à trois jours pour être accomplis; parce que le texte de l'Évangile a été en tout fort ponctuel. Et selon cette supputation, il faut nécessairement inférer que notre auguste Maîtresse ne se trouva pas seulement à la naissance de saint Jean, mais aussi à la circoncision, et à la détermination de son nom mystérieux, comme je m'en vais le dire. Car en comptant huit jours après l'incarnation du Verbe, on trouve que notre Dame et saint Joseph arrivèrent à la maison de Zacharie le 2 avril, d'après notre manière de supputer les mois solaires, et ils arrivèrent sur le soir. Ajoutant maintenant trois autres mois moins deux jours, qui commencent à courir du 3 avril, on atteint, comme terme de cette période, le 1^{er} juillet, qui est le huitième jour de la naissance de saint Jean, et celui de la circoncision; et la très sainte Vierge partit le lendemain matin, pour s'en retourner à Nazareth. Et bien que l'évangéliste saint Luc raconte le retour de notre Reine dans sa maison, avant l'accouchement de sainte Élisabeth (1), il n'eut pas lieu avant, mais après, le texte sacré anticipant le récit du retour de la divine Marie pour achever tout ce qui la regardait, et pour poursuivre ensuite l'histoire de la naissance du précurseur sans interrompre le récit de son discours, et c'est ce qui m'a été déclaré, afin que je l'écrive.

(1) Luc., I, 56. — (2) *Ibid* 56, 57.

1074. Or, le moment si désiré de la délivrance s'approchant, sainte Élisabeth sentit que l'enfant se remuait dans son sein comme s'il se fût dressé sur ses pieds, et c'était un effet de la nature et de l'obéissance de l'enfant. Lorsque des premières douleurs peu intenses survinrent à la mère, elle fit avertir sa cousine Marie, sans oser pourtant la prier de se trouver présente à son accouchement ; parce que le grand respect qu'elle avait pour sa dignité et pour l'adorable fruit qu'elle portait, lui fit croire qu'il n'était pas décent de demander cette faveur. Aussi notre auguste Reine n'alla point alors dans l'appartement de sa cousine, mais elle lui envoya les langes qu'elle avait préparés pour emmailloter le très heureux enfant. Il naquit quelques moments après, et on le vit dans toute la perfection qu'on pouvait désirer, découvrant dans la pureté de son corps celle qui embellissait son âme car sa naissance fut en quelque façon plus pure que celle des autres enfants. On l'emmaillota dans les langes, qui étaient déjà dignes d'une vénération singulière, étant l'ouvrage des mains de la très sainte Vierge. Lorsque tous les arrangements eurent été pris autour de sainte Élisabeth, qui commençait à pouvoir se reposer, alors la très sainte Vierge sortit de son oratoire par le commandement du Seigneur, et alla voir le fils et la mère, qu'elle félicita de ses heureuses couches.

1075. À la prière de sa mère, la Reine du ciel prit dans ses bras le nouveau-né, et le présenta comme une nouvelle oblation au Père éternel. Sa divine Majesté la reçut avec complaisance, comme les prémices des œuvres du Verbe incarné, et comme l'exécution de ses divins décrets. Le très heureux enfant, rempli du Saint-Esprit, reconnut sa Reine légitime, il lui fit la révérence, qui ne fut pas seulement intérieure, mais aussi extérieure, par une petite inclination de tête, et il adora derechef le Verbe fait homme dans le sein de sa très pure Mère, où il le découvrit alors par une lumière très particulière. Et appréciant aussi le bienfait qu'il avait reçu entre les mortels, il fit des actes sublimes de reconnaissance, d'amour, d'humilité et de vénération à Jésus-Christ et à sa Mère vierge. La très sainte Dame, en l'offrant au Père éternel, fit pour lui cette prière : « Seigneur d'une majesté suprême, Père saint et puissant, recevez à votre service les prémices de votre très saint Fils, mon Seigneur. C'est celui qu'il a sanctifié, et racheté du pouvoir et des effets du péché et de vos anciens ennemis. Recevez ce sacrifice du matin, donnez-lui, avec votre

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

sainte bénédiction, votre divin Esprit, afin qu'il soit fidèle dispensateur du ministère auquel vous le destinez pour votre honneur et pour celui de votre Fils unique. » La prière de notre Reine fut en tout efficace, et elle connut que sa divine Majesté enrichissait l'enfant qu'elle avait choisi pour son précurseur, et cet heureux enfant ressentit dans son âme l'effet de tant de faveurs ineffables.

1076. Pendant que la Maîtresse de l'univers tint le petit Baptiste entre ses bras, elle demeura secrètement dans une très douce extase l'espace de quelque peu de temps; et c'est dans cet état qu'elle l'offrit, qu'elle pria pour lui, le tenant appuyé sur son sein, où le Fils unique du Père éternel et le sien devait bientôt reposer. Ce fut un privilège singulièrement étonnant du grand précurseur, qui ne fut accordé à aucun autre saint. Et l'on ne doit pas être surpris que l'ange le proclamât grand en la présence du Seigneur, puisque sa divine Majesté le visita et le sanctifia avant qu'il naquît, et qu'en naissant il fut mis sur le trône de la grâce (1). Ce saint enfant eut le bonheur de se voir le premier entre les bras qui devaient porter le Dieu fait homme lui-même, et de donner un motif à sa très douce mère de désirer plus vivement y serrer son propre Fils et Seigneur, ce souvenir redoublant en même temps dans le cœur de notre auguste Dame de saintes affections pour son petit précurseur. Sainte Élisabeth connut ces divins mystères, parce que le Seigneur les lui manifestait, en regardant son fils miraculeux entre les bras de Celle qui lui était beaucoup plus mère qu'elle-même, puisqu'il ne devait à sainte Élisabeth que l'être naturel, et qu'il était redevable à la très pure Marie de celui d'une grâce si excellente. Toutes ces merveilles faisaient une très douce harmonie dans le cœur des deux très heureuses mères, et du petit Baptiste, qui pénétrait aussi des mystères si profonds et si vénérables, qui exprimait la joie de son âme par toute sorte de démonstrations enfantines et par les mouvements de ses faibles membres, et qui se pressait contre notre divine Dame, dont il sollicitait les caresses et témoignait ne point vouloir se séparer. Elle le caressait, mais c'était avec tant de majesté et de retenue, qu'elle ne le baisa jamais, comme une Vierge peut d'ordinaire se le permettre envers des enfants de cet âge; car elle réservait sa très chaste bouche pour son très saint Fils. Elle n'arrêta pas même sa vue sur le visage du saint enfant, parce qu'elle ne regarda que la sainteté de son âme, et à peine l'aurait-elle connu par le rapport de ses yeux, si grande était la prudence et la modestie de l'incomparable Reine du ciel.

(1) Luc., I, 15.

1077. La naissance de Baptiste fut incontinent divulguée, comme dit saint Luc (1); tous les parents et les voisins en vinrent féliciter Zacharie et sainte Élisabeth, parce que c'était une maison riche, noble, estimée de toute la contrée, et qu'ils s'étaient acquis par leur sainteté les cœurs de tous ceux qui les connaissaient. D'ailleurs, comme on les avait vus un si long temps sans héritier par la stérilité de sainte Élisabeth, et qu'elle se trouvait dans un âge fort avancé, l'admiration et la joie que fit éprouver à tout le monde un fait si inattendu, furent d'autant plus grandes; on comprenait que cet enfant tenait plus du miracle que de la nature. Le saint prêtre Zacharie, toujours muet, ne pouvait exprimer ses sentiments par des paroles; car l'heure n'était pas encore arrivée où sa langue devait être déliée avec tant de mystère. Mais il manifestait la joie intérieure dont il était inondé par d'autres démonstrations, et au fond de son âme il ne cessait d'offrir des cantiques de louanges et d'actions de grâces pour le bienfait inouï qu'il commençait d'expérimenter et de reconnaître après son incrédulité. Je dirai dans le chapitre qui suit comment la parole lui fut rendue.

(1) Luc., I, 58.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Instruction que la Reine de l'univers me donna.

1078. Ma très chère fille, ne soyez pas surprise que mon serviteur Jean appréhendât si fort d'entrer dans le monde; car les ignorants du siècle ne sauraient l'aimer autant que les sages savent l'avoir en horreur, et craindre ses dangers par la science divine et la lumière céleste qui les éclaire. Celui qui naissait pour être le précurseur de mon très saint Fils avait l'une et l'autre dans un sublime degré, et connaissant par là le dommage que le monde fait essuyer à l'âme, il était naturel que la crainte suivît cette connaissance. Ainsi cette crainte lui servit pour entrer heureusement dans le monde; car plus on le connaît et on l'abhorre, plus sûrement on traverse ses flots agités et ses abîmes profonds. L'enfant béni commença sa course avec un tel dégoût, une telle aversion, une telle horreur pour tout ce qui est terrestre, qu'il ne donna jamais aucune trêve à cette inimitié. Il ne fit point de paix avec la chair, il ne voulut souffrir aucune de ses trompeuses flatteries, il n'abandonna point ses sens à la vanité, il ne daigna pas même la regarder, et dans cette haine qu'il avait vouée au monde et à toutes ses maximes, il donna sa vie pour la justice (1). Le citoyen de la véritable Jérusalem ne saurait s'accorder ni s'allier avec Babylone, il n'est même pas possible de s'attirer la grâce du Très Haut, de résider dans cette sainte cité, et de nouer en même temps des rapports avec ses ennemis déclarés (2), parce que personne n'a jamais pu, personne ne peut servir deux maîtres opposés (3), ni faire que la lumière et les ténèbres se trouvent ensemble (4), et que Jésus-Christ soit d'accord avec Bélial.

(1) Marc., VI, 17. — (2) Jacob., IV, 4. — (3) Matth., VI, 24. — (4) II Cor., VI, 14.

1079. Gardez-vous plus que du feu, ma très chère, de ceux qui sont possédés des ténèbres et amateurs du monde (1) ; car la sagesse des enfants du siècle est charnelle et diabolique, et leurs voies ténébreuses mènent à la mort. Si, devant conduire quelqu'un à la véritable vie, il vous fallait pour cela sacrifier celle qui vous est naturelle, vous n'en devriez pas moins conserver toujours la paix de votre intérieur. Je vous destine trois lieux, afin que vous y demeuriez et que vous n'en sortiez jamais; et s'il arrive que le Seigneur vous commande de vous occuper des besoins des créatures, je veux que vous le fassiez sans perdre cet asile, comme celui qui, étant dans un château entouré d'ennemis, se trouverait obligé de paraître à la porte pour quelque affaire importante; il négocierait de ce poste ce qui serait précisément nécessaire avec tant de circonspection, qu'il songerait beaucoup plus au chemin par où il devrait s'en retourner et se mettre à couvert, qu'aux affaires, du dehors, et sa prudence le mettrait toujours en garde contre l'imminence du péril. Voilà ce que vous devez faire, vous aussi, si vous voulez vivre en sûreté; car vous, ne doutez pas que vous ne soyez environnée d'ennemis, bien plus cruels et plus venimeux, que les aspics et les basilics.

(1) Rom., VIII, 7.

1080. Les lieux de votre demeure doivent être la divinité du Très-Haut, l'humanité de mon très saint Fils, et le secret de votre intérieur. Vous devez être dans la Divinité comme la perle dans sa nacre et le poisson dans la mer; pouvant étendre vos affections et vos désirs dans ses espaces infinis. La très sainte humanité de mon Fils, sera le mur, qui vous défendra, et son cœur ouvert, la couche royale où vous reposerez sous l'ombre de sa protection (1). Votre intérieur vous donnera une joie pacifique par le témoignage de la bonne conscience, et si vous la conservez pure, elle vous facilitera le doux commerce de votre Époux (2). Afin que la retraite matérielle et corporelle vous aide en tout cela, je veux, et c'est mon bon plaisir, que vous vous la procuriez en restant dans votre tribune ou dans votre chambre, et que vous n'en sortiez que quand la vertu de l'obéissance ou l'exercice de la charité vous y obligera. Le secret que je vous découvre, c'est qu'il y a des démons choisis

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

par Lucifer et spécialement chargés d'attendre les religieux et les religieuses quand ils sortent de leur retraite, et de les attaquer alors par toutes sortes de tentations pour tâcher de les abattre. Ceux-là n'entrent pas facilement dans les chambres, parce qu'il n'y a pas tant d'occasions de parler, de voir, et d'user mal des sens, ce en quoi ils trouvent d'ordinaire leur proie, à laquelle ils s'attachent comme des loups carnassiers. Et c'est pour ce sujet qu'ils sont enragés de voir les religieux dans la retraite et le recueillement, parce qu'ils désespèrent de les vaincre, tant qu'ils ne les surprennent point parmi les dangers de la conversation humaine.

(1) Ps., XVI, 8. — (2) II Cor., I, 12.

1081. En général, il est certain que les démons n'ont aucun pouvoir sur les âmes, lorsqu'elles ne s'assujettissent point à eux par le péché mortel, ou bien qu'elles ne leur donnent point entrée par le péché véniel; car le péché mortel leur donne sur celles qui le commettent comme un droit propre, dont ils usent pour les entraîner à d'autres. Quant au péché véniel, comme il diminue les forces de l'âme, de même il augmente celles que l'ennemi peut déployer dans la tentation. Autant, en effet, les imperfections atténuent le mérite et retardent les progrès de la vertu sur le chemin de la perfection, autant elles animent l'adversaire. Car quand il s'aperçoit que l'âme tolère sa propre tiédeur ou s'engage légèrement dans le péril par une oisiveté imprudente et par l'oubli du tort qu'elle se fait, alors, semblable à un serpent rusé, il l'épie et la suit pour lui communiquer son mortel venin; il la pousse devant lui comme un jeune oiseau sans expérience, jusqu'à ce qu'elle tombe dans un des pièges nombreux qu'il lui a tendus.

1082. Or, considérez, ma fille, avec admiration ce que vous savez là-dessus par la lumière divine, et pleurez avec une intime douleur la perte de tant d'âmes ensevelies dans ce sommeil dangereux. Elles vivent dans les ténèbres de leurs passions et de leurs inclinations dépravées, sans faire nulle réflexion sur le péril qui les menace, insensibles à leur propre mal, inconsidérées dans les occasions; bien loin de les éviter et de les craindre, elles les cherchent avec tout l'aveuglement de l'ignorance; elles suivent avec une impétuosité furieuse leurs mauvaises inclinations, qui les précipitent dans de faux plaisirs; elles ne mettent un frein ni à leurs passions ni à leurs désirs; et sans prendre garde où elles mettent les pieds, elles s'engagent dans toutes sortes de dangers et de précipices. Les ennemis sont innombrables, leur ruse diabolique et infatigable, leur vigilance continuelle, leur haine implacable, leur activité incessante; après tout cela doit-on s'étonner si de semblables extrémités, ou, pour mieux dire, si de tant de dangers divers résultent pour les vivants tant de maux irréparables; que le nombre des insensés étant infini (1), celui des réprouvés soit sans nombre, et que le démon s'enorgueillisse de tant de triomphes que les mortels lui ménagent par leur propre et effroyable perte? Dieu vous, préserve, ma fille, d'un si grand malheur! Pleurez et lamentez celui de vos frères, et demandez-en le remède avec autant de ferveur qu'il vous sera possible.

(1) Eccles., I, 15.

CHAPITRE XXIII.

Les avis que la très sainte Vierge donne à sainte Élisabeth. — A sa demande on circoncit l'enfant, et on lui donne son nom — Zacharie prophétise.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1083. Le précurseur de Jésus-Christ étant né, le retour de l'auguste Marie à Nazareth était inévitable; et, bien que sainte Élisabeth fût trop sage et trop prudente pour ne pas se conformer à cet égard à la divine volonté, et ne pas modérer jusqu'à un certain point sa douleur par cette soumission, elle souhaitait néanmoins d'adoucir en quelque façon sa solitude par les avis de la Mère de la Sagesse. Elle lui dit dans cette espérance : « Madame et Mère de mon Créateur, je vois bien que vous vous préparez à votre départ, et que par là je serai privée de la consolation de votre aimable compagnie. Je vous supplie, ma très chère cousine, de me faire la grâce de me laisser quelques instructions qui puissent me servir en votre absence à diriger toutes mes actions selon le bon plaisir du Très Haut. Vous portez dans votre sein virginal le Maître qui corrige les sages, et la source de la lumière (1), et vous venez par lui la communiquer à tous; faites part, mon aimable Maîtresse, à votre servante de quelques-uns de ces rayons qui éclatent dans votre très pur esprit, afin que le mien soit éclairé et conduit par les droits sentiers de la justice jusqu'à ce que j'aie le bonheur de voir le Dieu des dieux dans Sion (2). »

(1) Sag., VII, 15; Eccles., I, 5. — (2) Ps. XXII, 3; LXXXIII, 8.

1084. Ce discours de sainte Élisabeth causa en la très pure Marie de la tendresse et de la compassion, et dans ces sentiments elle répondit à sa cousine en lui donnant des instructions célestes pour se conduire le reste de sa vie, qui devait se terminer dans fort peu de temps; elle l'assura aussi que le Très Haut prendrait soin du petit Baptiste, et qu'elle-même le recommanderait à sa divine Majesté. Et quoiqu'il ne soit pas possible de raconter tout ce que notre auguste Reine conseilla à sainte Élisabeth dans les très doux entretiens qu'elle eut avec elle lorsqu'elle en prit congé, je dirai pourtant quelque chose de ce que j'en connais en la manière que je l'ai appris, ou selon que la faiblesse de mes termes me le permettra. Or, la très pure Marie lui dit : « Ma cousine et ma très chère amie, le Seigneur vous a choisie pour ses œuvres et pour ses très hauts mystères, dont il a daigné vous communiquer une si grande lumière, voulant bien aussi que je vous ouvre mon cœur. Je vous y tiens gravée pour vous présenter à sa divine Majesté; je n'oublierai jamais les humbles bontés que vous avez eues pour la plus inutile des créatures, et j'espère que vous en recevrez une grande récompense de mon très saint Fils, mon Seigneur.

1085. « Élevez toujours votre esprit aux choses célestes, et, vous aidant de la lumière de la grâce que vous avez, ne perdez jamais de vue l'Être immuable de Dieu éternel, ni la munificence de sa bonté infinie, qui l'a porté à tirer les hommes du néant pour les élever à sa gloire et les enrichir de ses dons (1). Cette obligation commune à toutes les créatures, la miséricorde du Très Haut nous l'a rendue beaucoup plus étroite, quand elle nous a poussée dans cette voie lumineuse, afin que nous avancions toujours et que nous allions jusqu'à suppléer par notre reconnaissance à la noire ingratitude des mortels, qui les empêche toujours davantage de connaître et de glorifier leur Créateur. Et c'est ce que nous devons faire, en débarrassant notre cœur des engagements du monde, afin qu'il marche en pleine liberté à son heureuse fin. C'est pour cela, ma bonne amie, que je vous recommande beaucoup de le détourner et de l'éloigner de tout ce qui est terrestre, même des choses qui vous appartiennent, afin que, délivrée des empêchements de la terre, vous éleviez votre esprit aux vocations divines, que vous espériez la venue du Seigneur, et que, quand il vous appellera, vous lui répondiez avec joie (2) et sans la violence douloureuse que l'âme ressent lorsqu'il faut qu'elle se sépare du corps, et de tout le reste qu'elle aime à l'excès. Maintenant que c'est le moment de souffrir et d'acquérir la couronne, tâchons de la mériter et de marcher avec diligence, pour arriver à l'union intime de notre véritable et souverain bien.

(1) Eccles., XXXII, 17. — (2) Luc., XII, 36



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1086. « Soyez fort soigneuse d'obéir à Zacharie, votre mari et votre chef, de l'aimer et de le servir tant qu'il vivra, avec une très grande soumission. Offrez continuellement votre fils miraculeux à son Créateur; et en lui et pour lui vous le pouvez aimer comme mère, car il sera un grand prophète, il défendra la loi et l'honneur du Très Haut avec le zèle d'Élie, que sa divine Majesté lui donnera, et il travaillera pour l'exaltation de son saint nom (1). « Mon très saint Fils, qui l'a choisi pour son précurseur et pour l'ambassadeur de sa venue et de sa doctrine, le protégera comme son favori, le comblera des dons de sa droite, le rendra grand et admirable parmi les nations, et fera éclater sa grandeur et sa sainteté dans le monde (2).

(1) Malac., IV, 5; Luc., I, 17. — (2) Jean., I, 7; III, 29; Luc., I, 15; Matth., XI, 9.

1087. Travaillez avec un zèle ardent à faire craindre, honorer et révéler dans toute votre maison, dans toute votre famille, le saint nom de notre Dieu et Seigneur, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ayez un très grand soin de soulager les pauvres dans leurs nécessités, autant qu'il vous sera possible (1); enrichissez-les des biens temporels que le Très Haut vous a départis de sa main avec abondance, afin que vous les leur dispensiez avec la même libéralité, car ils leur appartiennent plus qu'à vous (2), puisque nous sommes tous enfants du Père qui est aux cieux, auquel tout ce qui est créé appartient; et il n'est pas juste que le Père étant riche, un enfant veuille avoir et conserver le superflu, pendant que ses frères vivent dans la pauvreté et le dénuement; par cette pratique de la charité vous vous rendrez fort agréable au Dieu immortel des miséricordes. Continuez ce que vous faites, et exécutez ce que vous avez projeté, puisque Zacharie laisse la chose à votre disposition. Avec cette permission vous pouvez être libérale. Vous confirmerez votre espérance par toutes les épreuves que le Seigneur vous enverra, et dans vos rapports avec les créatures vous serez pleine de bénignité et de mansuétude, humble, pacifique, toujours patiente, bien que plusieurs doivent vous exercer sans cesse et vous fournir comme la matière de votre couronne; cette conduite répandra au fond de votre âme une sainte allégresse. Bénissez éternellement le Seigneur pour les très hauts mystères qu'il vous a manifestés, demandez-lui le salut des âmes avec un amour et un zèle continu, et priez sa divine Majesté qu'elle me gouverne et me conduise, afin que je dispense dignement le sacrement que sa bonté immense a confié à la plus humble et à la plus pauvre de ses servantes. Envoyez quérir mon époux, qui me remmènera. Et préparez cependant toutes choses pour la circoncision de votre fils, qui doit être appelé Jean, parce que c'est le nom que le Très Haut lui a donné, et c'est le décret de sa volonté immuable (3). »

(1) Tob., IV, 7 et 8. — (2) II Cor., VIII, 14. — (3) Luc., I, 18.

1088. Ce discours, accompagné de plusieurs autres paroles de vie éternelle que la très sainte Vierge dit à sainte Élisabeth, produisit dans son cœur des effets si divins, qu'elle resta quelques instants muette et subjuguée par la force de l'esprit qui l'enseignait, l'illuminait et ravissait toutes ses pensées et tous ses sentiments sur les hauteurs d'une doctrine si céleste; car le Très Haut se servait des paroles de sa très pure Mère, comme d'un instrument animé, pour vivifier et renouveler le cœur de sa servante. Et, après qu'elle fut revenue à elle-même et qu'elle eut modéré ses larmes, elle dit à la Vierge sacrée : « Madame et Reine de tout ce qui est créé, la douleur et la consolation que j'éprouve me réduisent également au silence. Entendez les paroles qui se forment au plus intime de mon cœur, et que je ne saurais en dégager. Mes sentiments vous diront ce que ma langue est impuissante à exprimer. Je m'en rapporte au Tout Puissant pour le retour qu'exigent toutes vos faveurs; car c'est lui qui récompense de ce qui est donné à des pauvres tels que nous. Je vous en mande seulement que, comme vous êtes en toutes choses ma protectrice et la cause de mon bien, vous m'obteniez la grâce et les forces nécessaires pour pratiquer

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

vos leçons, et pour supporter la privation de votre douce compagnie; car ma douleur est excessive. »

1089. Ensuite l'on se disposa pour la circoncision du petit Baptiste, parce que le temps déterminé par la loi s'approchait (1). Beaucoup de parents et amis de cette sainte famille s'assemblèrent donc dans la maison de Zacharie, conformément à l'usage des juifs (surtout parmi les nobles); ils se mirent à conférer sur le nom qu'on donnerait à l'enfant. Car, en règle générale, ils attachaient une grande importance au choix du nom qu'il convenait de donner aux enfants, et prenaient à cet égard des précautions vraiment minutieuses; et le cas qui se présentait était tout à fait extraordinaire, tant à cause de la qualité de Zacharie et de sainte Élisabeth que parce que chacun admirait la merveille de la grossesse et de l'enfantement d'une mère vieille et stérile; on y pressentait quelque grand mystère. Zacharie était muet, ainsi il fallut que sa femme sainte Élisabeth présidât dans cette assemblée et, outre qu'on avait pour elle un très grand respect et une estime toute particulière, elle était si renouvelée et si rehaussée en sainteté depuis la visite de la Reine du ciel, sa fréquente conversation et la connaissance de ses mystères, que tous ceux qui la virent s'aperçurent de ce changement; parce qu'on remarquait même jusque sur son visage une espèce de splendeur qui la rendait en même temps et vénérable et admirable; c'était la réverbération des rayons de la sainteté près de laquelle il lui était donné de vivre.

(1) Luc., 1, 59.

1090. La divine Marie se trouva présente à cette assemblée, parce que sainte Élisabeth la pria instamment de s'y rendre, et surmonta toutes ses résistances en se servant d'une espèce de commandement fort respectueux et fort humble. La grande Reine obéit; mais ce fut après avoir obtenu du Très Haut qu'il ne la ferait point connaître, et qu'il ne manifesterait aucune chose de ses bienfaits cachés par où elle pût être honorée. Le désir de la très humble entre les humbles fut accompli. Et comme les gens du monde laissent dans l'humilité ceux qui ne se distinguent pas du commun par un extérieur éclatant, il n'y eut personne qui fit à elle aucune attention particulière, excepté sainte Élisabeth; elle fut la seule qui la traita avec une vénération intérieure et extérieure, reconnaissant que c'était sous sa direction que se déciderait la grande affaire dont on s'occupait. Il arriva ensuite ce qui est raconté dans l'Évangile de saint Luc (1); que quelques-uns voulaient nommer l'enfant Zacharie, du nom de son père. Mais la prudente mère, assistée de la très sainte Maîtresse, dit: " Mon fils sera appelé Jean. » Les parents lui répondirent qu'il n'y avait aucun de sa famille qui portât ce nom; en quoi l'on peut remarquer qu'on a toujours fait une grande estime des noms des plus illustres prédécesseurs, afin qu'en les portant on les imitât en quelque chose. Sainte Élisabeth persista à dire que son fils devait être nommé *Jean*.

(1) Luc., I, 59, 60, 61.

1091. Quoique Zacharie fût muet, les parents souhaitèrent qu'il leur fit connaître dans cette occasion son sentiment par quelque signe ; et, s'étant fait donner une plume, il écrivit ces mots : *Son nom est Jean* (1). A l'instant où il les écrivait, la très pure Marie, usant du pouvoir de Reine que Dieu lui avait donné sur les choses naturelles et créées, commanda à la langue de Zacharie de se délier et de bénir le Seigneur, parce que le moment était venu. A cet ordre divin le saint se trouva libre, et il commença de parler, jetant, comme dit l'Évangile, dans l'admiration et dans la crainte tous ceux qui étaient présents (2). Et quoiqu'il soit vrai que l'archange Gabriel dît à Zacharie, comme on le voit dans le même Évangile, qu'à cause de son incrédulité il demeurerait muet, jusqu'à ce que ce qu'il lui annonçait fût accompli (3), cela n'est pas néanmoins contraire à ce que je dis ici; car

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

lorsque le Seigneur révèle quelque décret de sa divine volonté, bien qu'il soit efficace et absolu, il ne déclare pourtant pas toujours les moyens par lesquels il le doit exécuter, comme il les prévoit dans sa science infinie; ainsi l'ange déclara à Zacharie qu'il deviendrait muet en punition de son incrédulité; mais il ne lui dit point qu'il serait guéri par l'intercession de la sainte Vierge, quoique le Seigneur l'eût prévu et déterminé de la sorte.

(1) *Ibid.*, 62, 63. — (2) *Ibid.*, 64, 65. — (3) Luc., I, 20.

1092. Or, comme la voix de l'auguste Marie servit d'instrument pour sanctifier le petit Baptiste et sa mère Élisabeth, de même son ordre secret et sa prière furent le puissant ressort qui rendit le mouvement à la langue de Zacharie, lorsque, plein du Saint-Esprit, il s'écria d'une voix prophétique :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il est venu visiter et racheter son peuple,
« Et qu'il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de son serviteur David;
« Ainsi qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes qui ont vécu dans les siècles passés,
« Pour nous délivrer de la puissance de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent,
« Afin d'exercer sa miséricorde envers nos pères, et de se souvenir de sa sainte alliance :
« Selon le serment qu'il avait fait à notre père Abraham de se donner à nous,
« Pour que, délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte,
« Marchant devant lui dans la sainteté et dans la justice tous les jours de notre vie.
« Et vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très haut, car vous irez devant la face du Seigneur afin de préparer ses voies,
« En donnant la connaissance du salut à son peuple, afin qu'il reçoive la rémission de ses péchés;
« Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui ont porté le Soleil levant à nous visiter d'en haut,
« Pour éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix (1). »

(1) Luc., I, 68-79.

1093. Zacharie fit dans ce divin cantique un abrégé des très hauts mystères de la divinité, de l'humanité et de la rédemption du Christ, dont les anciens prophètes avaient parlé avec plus d'étendue; il renferma en peu de mots plusieurs sublimes et divins secrets, et il les pénétra par l'abondance de la grâce, qui éclaira son esprit et transporta son âme de ferveur en présence de tous ceux qui assistaient à la circoncision de son fils; car tous furent témoins du miracle qui lui fit recouvrer l'usage de la parole et prophétiser en même temps des mystères si divins, qu'il ne m'est pas possible d'en donner toute l'intelligence que le saint prêtre en eut.

1094. Il dit : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël (1), dans la connaissance qu'il avait que le Très Haut, pouvant par un seul acte de sa volonté, ou par une seule parole, racheter son peuple et lui donner le salut éternel, ne se servit pourtant pas de sa seule puissance, mais aussi de sa bonté et de sa miséricorde infinie, le Fils du Père éternel descendant pour visiter ce peuple et pour faire l'office de frère en la nature humaine, de maître par sa doctrine et par ses exemples, et de rédempteur par sa vie, par sa passion, et par la mort de la croix. Zacharie connut alors l'union des deux natures en la personne du Verbe, et il vit par une lumière surnaturelle ce grand mystère réalisé dans le sein virginal de la très pure Marie (2). Il découvrit aussi l'exaltation de l'humanité du Verbe et la gloire du triomphe



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

que Jésus-Christ, Dieu et homme, devait remporter en donnant le salut éternel au genre humain, selon les divines promesses que son père David en avait reçues (3) ; et que ces mêmes promesses avaient été faites au monde par les oracles des prophètes depuis son commencement et le principe de son existence; car dès la création, dès la formation primitive du monde, Dieu fit avancer, pour ainsi dire, la nature et la grâce pour y préparer sa venue, dirigeant toutes ses œuvres vers cette heureuse fin, à partir de la formation d'Adam.

(1) Luc, I, 68. — (2) *Ibid.*, 69. — (3) Il Rois., VII, 12; Ps. CXXXI, 11, 70

1095. Il comprit comment le Très Haut voulut que nous obtinssions par ces moyens la grâce et la vie éternelle, que nos ennemis ont perdues par leur orgueil et leur désobéissance obstinée, lorsqu'ils furent précipités dans les profonds abîmes, et que les sièges qui leur étaient destinés s'ils eussent été obéissants, fussent réservés pour ceux qui le seraient parmi les mortels (1). Que dès lors l'ancien serpent tourna contre ceux-ci la haine qu'il avait conçue contre Dieu lui-même (2), dans l'entendement duquel nous étions déjà renfermés et prédestinés à l'être par sa sainte et éternelle volonté; et que nos premiers parents Adam et Ève étant déchus de son amitié et de sa grâce, il leur tendit la main, les mit dans un état d'espérance, et ne les abandonna point comme les anges rebelles (3); mais, pour assurer leurs descendants de la miséricorde dont il voulait user envers eux, il fit entendre les oracles prophétiques et appropria les figures que l'Ancien Testament renferme, et que sa divine Majesté devait confirmer et accomplir dans le Nouveau par la venue du Rédempteur. Et afin que cette espérance reposât sur un fondement inébranlable (4), le Seigneur confirma par le serment la promesse qu'il fit à Abraham de le constituer le père de son peuple et de la foi (5), pour qu'assurés d'un bienfait si admirable et si inouï, comme l'était celui de nous promettre et de nous donner son propre Fils fait homme, et la liberté des enfants d'adoption (6) en laquelle nous étions régénérés par lui-même, nous servissions sa divine Majesté sans crainte de nos ennemis, qui étaient déjà abattus et vaincus par notre Rédempteur.

(1) Luc., I, 71. — (2) Apoc., III, 17. — (3) Luc., I, 71; Sag, X, 2 — (4) Luc., I, 72. — (5) Gen., XXII, 16 et 18. — (6) Luc., X, 73; Gal., IV, 5.

1096. Et pour nous apprendre comment le Verbe éternel nous a mis à même, par sa venue, de servir le Très Haut avec liberté (1), il dit aussi que ce fut par la justice et par la sainteté qu'il renouvela le monde, et qu'il fonda sa nouvelle loi de grâce pour tous les jours du siècle présent et pour tous ceux de chacun des enfants de l'Église, où ils doivent vivre dans la sainteté et dans la justice (2) ; et c'est ainsi que tous vivraient, si tous faisaient les efforts dont ils sont capables. Puis Zacharie discerna en son fils Jean le principe de l'exécution de tant de mystères que la divine lumière lui découvrait; c'est pourquoi, se tournant vers lui, il l'en félicita, et lui prédit sa dignité, sa sainteté et son ministère, disant : Et vous, mon fils, vous serez appelé le prophète du Très Haut; car vous irez devant la face du Seigneur (qui est sa divinité), préparant ses voies (3) par la lumière que vous donnerez à son peuple sur la venue de son Rédempteur, afin que par votre prédication les Juifs aient connaissance de leur salut éternel (4), qui est notre Seigneur Jésus-Christ, le Messie promis; qu'ils le reçoivent en s'y disposant par le baptême de la pénitence et la rémission des péchés (5), et qu'ils sachent qu'il vient pardonner les leurs et ceux de tout le monde (6); car les entrailles de sa miséricorde l'ont porté à tout cela (7), et c'est par elle, et non par nos mérites, qu'il a daigné nous visiter (8), en descendant du sein de son Père éternel et en naissant parmi nous pour éclairer ceux qui, ignorant la vérité depuis tant de siècles, ont été et sont comme ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort éternelle, et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pour conduire leurs pas et les nôtres dans le chemin de la véritable paix que nous attendons (9).

(1) Luc., I, 74. — (2) *Ibid.* 75. — (3) *Ibid.*, 76. — (4) Luc., I, 77. — (5) Marc., I, 4. — (6) Jean., I, 29. — (7) Luc., I, 78. — (8) Tit., III, 5. — (9) Luc., I, 79.

1097. Zacharie connut tous ces mystères par la divine révélation d'une manière plus complète et plus approfondie, et il les comprit dans sa prophétie. Quelques-uns même de ceux qui l'entendirent furent aussi éclairés par les rayons de la lumière du Très Haut, pour pressentir que le temps du Messie et de l'accomplissement des anciens oracles était déjà venu. Et tout émerveillés à la vue de tant de nouveaux prodiges, ils disaient ; « Quel sera donc cet enfant envers qui la main du Seigneur se montre si puissante et si admirable (1)? » Le petit Baptiste fut circoncis, et on l'appela Jean; son père et sa mère concoururent miraculeusement à son nom; ils se conformèrent à toutes les prescriptions de la loi, et le bruit de toutes ces merveilles se répandit dans les montagnes de Judée (2).

(1) *Ibid.* 66. — (2) Luc., I, 65.

1098. Reine et Maîtresse de l'univers, ravie de ces œuvres merveilleuses que le bras du Tout Puissant opéra par votre entremise en vos serviteurs Élisabeth, Jean et Zacharie, je considère les différentes conduites que la divine Providence et votre rare discrétion y eurent. Car votre très douce voix fut l'instrument dont le Saint-Esprit se servit pour sanctifier pleinement, par une opération secrète, le fils et la mère; et pour faire parler et illuminer Zacharie, vous n'employâtes qu'une prière et un commandement intérieur, et toute l'assemblée fut témoin de ce bienfait éclatant, et de la grâce que le Seigneur faisait au saint prêtre. J'ignore la raison de ces prodiges, et je représente mon ignorance à votre bonté maternelle, afin que vous m'enseigniez comme ma Maîtresse.

Réponse et instruction que la très sainte Vierge me donna.

1099. Ma fille, c'est pour deux raisons que les divins effets que mon très saint Fils opéra par mon organe en saint Jean et en sa mère Élisabeth, ne furent pas manifestes comme ceux qu'éprouva Zacharie. L'une est que ma servante Élisabeth s'étant déjà exprimée en termes si clairs lorsqu'elle me glorifia avec le Verbe incarné dans mon sein, il ne fallait pas que ni le mystère ni ma dignité fussent alors découverts avec plus d'éclat, parce que la venue du Messie devait être manifestée par d'autres moyens plus convenables. L'autre raison fut que tous les cœurs n'étaient pas disposés, comme celui d'Élisabeth, à recevoir une semence si précieuse et si nouvelle; ils n'eussent pas même aperçu des mystères si relevés avec la vénération qui leur était due. Il était d'ailleurs plus à propos que le prêtre Zacharie fût, à cause de sa dignité, chargé de manifester ce qu'il était opportun; on devait naturellement recevoir de lui les premières communications de la lumière avec plus de respect qu'on n'eût fait de sainte Élisabeth se trouvant en la présence de son mari; et ce qu'elle dit fut réservé pour être divulgué en son temps. Et quoique les paroles du Seigneur portent avec elles la force et l'efficace nécessaire pour s'insinuer, néanmoins dans cette occasion, l'organe du prêtre était un moyen plus doux et plus convenable, tant pour les ignorants que pour ceux qui étaient peu versés dans les mystères divins.

1100. Il fallait aussi honorer et mettre en crédit la dignité du sacerdoce, dont le Très Haut fait une si grande estime, que, s'il trouve chez ceux qui en sont revêtus les dispositions convenables, il ne manque jamais de les élever et de leur communiquer son esprit, afin que le monde les vénère comme ses élus et ses oints; outre que les merveilles du Seigneur ne courent pas chez eux le même risque d'être compromises, avec quelque

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

éclat qu'elles se produisent au dehors. Que s'ils répondaient à leur dignité, ils agiraient parmi les autres créatures comme des séraphins et apparaîtraient comme des anges. On découvrirait une rayonnante majesté sur leur visage, comme sur celui de Moïse quand il sortit de la présence du Seigneur (1). Au moins ils doivent converser avec les autres hommes d'une telle façon, qu'ils s'attirent leur respect après qu'ils les auront portés à honorer leur Créateur. Je veux, ma chère fille, que vous sachiez que le Très Haut est maintenant fort indigné contre le monde, parmi tant de péchés qui s'y commettent en particulier, à cause de ceux dont se rendent coupables en cette matière les prêtres aussi bien que les laïques : les prêtres, parce que, oubliant l'éminence de leur dignité, ils l'outragent eux-mêmes en se rendant méprisables par leurs mauvais exemples et leurs scandales, et en négligeant tout à fait leur sanctification ; les laïques, parce que leur conduite est téméraire et irrévérencieuse à l'égard des oints, qui malgré leurs imperfections et leurs habitudes répréhensibles, doivent toujours être honorés et respectés comme tenant sur la terre la place de Jésus-Christ mon très saint Fils.

(1) Exod., XXXIV, 29.

1101. Je n'agis point à l'égard de Zacharie comme j'avais fait à l'égard de sainte Élisabeth, à cause de cette vénération qui était due à sa dignité. Car bien que le Très Haut voulut que je fusse le canal ou l'instrument par lequel leur serait communiqué son divin esprit; néanmoins je montrai dans le salut que je fis à Élisabeth une espèce de supériorité, afin de commander au péché originel que son fils avait ; et dès lors il lui devait être pardonné par le moyen de mes paroles, qui devaient remplir le fils et la mère du Saint-Esprit. Et comme je n'avais point contracté le péché originel, attendu que j'en fus exempte, je pus en cette occasion exercer sur lui un plein empire, en le dominant du haut du triomphe que le Très Haut, en m'en préservant, m'avait fait remporter sur lui, et non comme une esclave semblable à tous les enfants d'Adam qui ont péché en lui (1). Or, pour délivrer Jean de cette servitude et de ces chaînes du péché, le Seigneur voulut que je commandasse comme celle qui ne lui avait jamais été soumise. Je ne saluai point Zacharie avec ces marques d'autorité, mais je priai pour lui, témoignant à sa personne les égards et la vénération qu'exigeaient sa dignité et ma modestie. Et quoique le commandement que je fis à sa langue de se délier ne fût que mental, je ne l'aurais pas fait à cause du respect que je portais au prêtre, si le Très Haut ne me l'eût ordonné, en me faisant aussi connaître que l'imperfection et l'infirmité qui le rendaient muet, amoindrissaient ses bonnes dispositions; car un prêtre doit avoir la libre jouissance de toutes ses facultés pour servir et louer le Seigneur. Dans une autre occasion je m'étendrai davantage sur le respect que l'on doit porter aux prêtres; ainsi ce que je viens de vous dire suffit pour répondre à votre doute.

(1) Gen., III, 5; Rom., V, 12.

1102. L'instruction que je vous donne maintenant est que vous tâchiez d'être enseignée dans le chemin de la vertu et de la vie éternelle par toutes les personnes que vous fréquenterez, soit qu'elles vous soient supérieures, soit qu'elles vous soient inférieures. Et demandant à toutes, avec la prudence qui vous doit toujours accompagner, qu'elles vous redressent et vous conduisent, vous imiterez ce que ma servante Élisabeth fit principalement envers moi, car le Seigneur fait bien souvent consister la bonne direction des âmes en cette humilité, et par elle il les conduit au véritable but, et il leur envoie sa divine lumière; il en sera de même à votre égard si vous agissez avec une discrétion sincère et avec un zèle ardent de la vertu. Tâchez aussi de rejeter bien loin toutes les flatteries des créatures, et de vous éloigner des conversations où vous les pouvez entendre, parce que l'enchantement qu'elles produisent obscurcit la lumière et pervertit le sens de

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

l'intelligence crédule (1). Et le Seigneur est si jaloux des âmes qu'il aime tendrement, qu'à l'instant il se retire si elles reçoivent les louanges humaines et se plaisent à leurs douceurs, parce qu'elles se rendent indignes de ses faveurs par cette légèreté. Il n'est pas possible qu'une âme jouisse à la fois des adulations du monde et des caresses du Très Haut, qui sont véritables, saintes, pures, sérieuses, qui humilient, purifient, apaisent et illuminent le cœur, tandis qu'au contraire les caresses et les flatteries des créatures sont vaines, inconstantes, trompeuses, impures et mensongères, comme sortant de la bouche de ceux qui sont accoutumés à mentir, et tout ce qui est mensonge est œuvre de l'ennemi (2).

(1) Sag., IV, 12. — (2) Jean., VIII, 44.

1103. Votre Époux, ma très chère fille, ne veut pas que vos oreilles s'appliquent à ouïr des discours faux et terrestres, ni que les flatteries du monde les infectent et les souillent; ainsi je veux que vous les teniez fermées à toutes ces tromperies empoisonnées, par une forte résolution de ne leur donner aucun accès. Que si votre Seigneur et Maître se plaît à faire entendre à votre cœur des paroles de vie éternelle, il est juste que pour être prête à ses divins épanchements et attentive à son amour, vous vous rendiez insensible, sourde et muette à tout ce qui est terrestre, et que toutes les douceurs passagères et vaines vous soient un tourment et une mort. Sachez que vous lui avez de très grandes obligations, et que tout l'enfer ensemble, se prévalant de la facilité de votre naturel, veut le pervertir, afin que vous l'ayez doux envers les créatures, et ingrat envers Dieu. Faites tous vos efforts pour résister en la foi de votre divin Maître et de votre Époux bien-aimé (1).

(1) 1 Pierre., V, 9.

CHAPITRE XXIV.

La très sainte Vierge prend congé de la famille de Zacharie pour retourner à Nazareth.

1104. Saint Joseph ayant été averti par ordre de sainte Élisabeth, partit de Nazareth pour aller prendre l'auguste Marie, son épouse, et la ramener dans sa maison. — Et étant arrivé en celle de Zacharie, où on l'attendait, il y fut accueilli par la pieuse famille avec un respect extraordinaire, car le saint prêtre savait alors que le grand patriarche était le dépositaire des mystères et des trésors du ciel qu'il n'avait pas encore découverts. La très sainte Vierge le reçut avec les humbles démonstrations d'une joie contenue, et, s'agenouillant à ses pieds, elle lui demanda sa bénédiction, selon sa coutume, et le pria de lui pardonner si elle avait manqué de le servir durant les trois mois ou environ qu'elle avait consacrés à sa cousine Élisabeth. Et, quoiqu'en cela notre Reine n'eut commis aucune faute ni imperfection, mais qu'elle eût au contraire accompli la volonté divine, tout à fait au gré et suivant le bon plaisir du Seigneur lui-même et avec le consentement de son époux, néanmoins elle voulut par cette humble et tendre déférence le dédommager des consolations dont elle l'avait privé par son absence. Le saint lui répondit que sa présence lui faisait oublier toutes les peines que son éloignement lui avait causées. Et après qu'ils eurent pris quelques jours de repos, ils fixèrent celui de leur départ.

1105. Ensuite notre Princesse prit congé de Zacharie, qui, déjà éclairé de la lumière du Seigneur, dont il reconnaissait en Marie la Mère Vierge, lui parla avec la plus profonde vénération, comme au sanctuaire vivant de la divinité et de l'humanité du Verbe éternel.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

« Illustre Dame, lui dit-il, louez et bénissez éternellement votre Créateur, qui a daigné, par sa miséricorde infinie, vous choisir entre toutes les créatures pour être sa Mère et l'unique dépositaire de ses plus grands biens et de ses plus sublimes mystères; souvenez-vous de votre serviteur, et priez notre Dieu de me retirer de ce lieu d'exil pour me conduire à la tranquille possession du véritable bien que nous espérons; faites que je puisse, par votre intercession, mériter de voir sa divine face, qui est la gloire des saints. Souvenez-vous aussi, Madame, de ma famille, singulièrement de mon fils, et priez le Très Haut pour votre peuple. »

1106. L'auguste Dame se mit à genoux devant le prêtre, et lui demanda avec une profonde humilité sa bénédiction. Zacharie s'excusait de la donner, et suppliait Marie de lui accorder plutôt elle-même la sienne. Mais personne ne pouvait vaincre en humilité celle qui était Maîtresse et Mère de cette vertu aussi bien que de toute la sainteté; ainsi elle obligea le prêtre à la bénir, et il le fit, poussé par l'inspiration divine. Et, se servant des paroles de la sacrée Écriture, il lui dit ; « Que la droite du Tout Puissant et du véritable Dieu vous assiste toujours et vous garde de tout mal (1); qu'il vous accorde la grâce de sa protection efficace; qu'il vous donne en abondance le pain et le vin, la rosée du ciel et la graisse de la terre; que les peuples vous servent et que les tribus vous adorent (2), parce que vous êtes le tabernacle de Dieu (3); vous serez Maîtresse de vos frères, et les enfants de votre mère se prosterneront en votre présence (4). Celui qui vous exaltera et vous bénira sera exalté et comblé de bénédictions; et celui qui ne vous bénira et ne vous louera pas sera maudit : « Que toutes les nations connaissent en vous le Très Haut, et que le nom du grand Dieu de Jacob soit glorifié par vous (5). »

(1) Ps. CXX, 5, 7. — (2) Gen., XXVII, 28, 89. — (3) Eccles., XXIV, 12. — (4) Gen., XXVII, 29. — (5) Judith., XIII, 31.

1107. En reconnaissance de cette bénédiction prophétique, l'auguste Marie baisa la main de Zacharie, et le pria de lui pardonner les embarras qu'elle pouvait avoir causés dans sa maison. Le saint vieillard fut fort attendri de cet adieu, et des discours de la plus pure et de la plus aimable des créatures; il garda toujours dans son cœur le secret des mystères qui lui avaient été révélés en la présence de la très sainte Vierge. Une fois seulement, comme il se trouvait au milieu des prêtres, qui se réunissaient ordinairement dans le temple, et qui le félicitaient de la naissance de son fils et du recouvrement de la parole, mû par la force de son esprit et répondant au sujet que l'on traitait, il dit ; « Je crois d'une foi infaillible que le Très Haut nous a visités, nous envoyant au monde le Messie promis qui doit racheter son peuple. » Mais il n'en dit pas davantage sur ce qu'il savait du mystère. Néanmoins le saint prêtre Siméon, qui était présent, ayant ouï ces paroles, fut saisi d'un vif enthousiasme, et s'écria dans ses transports ; « Ne permettez pas, Seigneur d'Israël, que votre serviteur sorte de cette vallée de misères sans voir le Sauveur et le Restaurateur de votre peuple. » C'est à ce vœu qu'il fit plus tard allusion par les paroles qu'il proféra dans le Temple (1), lorsque, comme nous le dirons plus loin, il prit dans ses bras l'Enfant-Dieu quand il y fut présenté. Et dès ce jour-là, le désir ardent qu'il avait de voir le Verbe incarné s'enflamma de plus en plus.

(1) Luc., II, 28-33.

1108. Notre Princesse ayant laissé Zacharie baigné de larmes et tout ému de tendresse, alla prendre congé de sa cousine Élisabeth; douée, comme femme, d'un cœur plus sensible, parente, amie ayant joui tant de jours de la douce conversation de la Mère de la grâce, et ayant obtenu par son intercession tant de faveurs de la main du Seigneur, elle était sur le point de s'évanouir de douleur, en pensant qu'elle allait être séparée de la cause de tant de biens reçus, privée de sa présence, dépouillée de l'espérance d'en recevoir



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

beaucoup d'autres. Le cœur de la sainte se brisait au moment de ce dernier adieu de la Maîtresse de l'univers, qu'elle aimait plus que sa propre vie, et elle lui découvrait le fond de son âme beaucoup plus par ses larmes et ses sanglots que par ses paroles; car elle était incapable de s'exprimer. La sérénissime Reine, toujours maîtresse d'elle-même, inaccessible à tous les mouvements des passions naturelles, s'adressant à sainte Élisabeth, lui dit avec une douce sévérité; « Ma très chère cousine, ne vous affligez pas si fort de mon départ, puisque la charité du Très Haut, en laquelle je vous aime véritablement, ne connaît ni séparation ni distance de temps et de lieu. Je vous regarde et je vous aurai présente en sa divine Majesté, et vous me trouverez toujours en elle. Le temps pendant lequel nos corps peuvent être éloignés est fort court (1), puisque si courts sont les jours de la vie humaine; et, en remportant par le secours de la divine grâce la victoire sur nos ennemis, nous nous verrons bientôt, et nous jouirons éternellement l'une de l'autre dans la Jérusalem céleste, où il n'y a ni douleurs, ni larmes, ni séparation (2). En attendant cet heureux temps, ma très chère, vous trouverez en Dieu toute sorte de bien, et vous me trouverez et me verrez en lui; je souhaite qu'il fasse sa demeure dans votre cœur et qu'il vous console. » Pour arrêter les pleurs d'Élisabeth, notre très prudente Reine ne prolongea pas davantage cet entretien, et, se mettant à genoux, elle lui demanda sa bénédiction et pardon des peines qu'elle pouvait lui avoir occasionnées par son séjour. Elle insista jusqu'à ce que sainte Élisabeth eût cédé à ses désirs; celle-ci, à son tour, sollicita la bénédiction de notre divine Dame, qui la lui donna, pour ne point lui refuser cette consolation.

(1) Job., XIV, 5. — (2) Apoc., XXI, 4.

1109. Notre auguste, Maîtresse alla voir aussi le petit Baptiste, et, le recevant entre ses bras, elle le couvrit de bénédictions efficaces et mystérieuses. L'enfant miraculeux; par un privilège divin, parla à la Vierge, quoiqu'à voix basse et d'une manière en rapport avec son âge. « Vous êtes Mère de Dieu, lui dit-il, et Reine de tout ce qui est créé; vous êtes la dépositaire du trésor inestimable du ciel, l'asile et la protectrice de votre petit serviteur; donnez-moi votre bénédiction, et favorisez-moi toujours de votre intercession et de votre grâce. » Il baisa trois fois la main de notre Reine; il adora dans son sein virginal le Verbe humanisé, lui demanda sa bénédiction et sa grâce, et s'offrit à son service avec une très profonde vénération. L'Enfant-Dieu regarda favorablement et avec bienveillance son précurseur. La bienheureuse Vierge-Mère voyait et contemplait ce doux spectacle. Elle procédait et agissait en toute chose avec plénitude de science divine, donnant à chacun de ces grands mystères toute la vénération, et toute l'estime, qu'il demandait; car elle avait de très hautes idées de la sagesse de Dieu et de ses œuvres (1).

(1) II Machab., II, 9.

1110. Toute la maison de Zacharie resta sanctifiée de la présence de la très chaste Marie et du Verbe incarné dans son sein, édifiée par son exemple, instruite par ses leçons et ses entretiens, ravie de sa modestie et de l'incomparable douceur de ses manières. Et ayant captivé les cœurs de tous les membres de cette heureuse famille, elle les laissa remplis des dons célestes, qu'elle leur mérita, et obtint de son très saint Fils. Son saint époux Joseph s'attira toute la vénération de Zacharie, d'Élisabeth et du petit Baptiste, qui connurent sa dignité avant qu'elle fût révélée à lui-même. Et après que l'heureux patriarche eut pris congé de tous, joyeux d'avoir son trésor (quoiqu'il n'en pénétrât pas entièrement la valeur), il partit pour Nazareth. Je dirai dans le chapitre suivant ce qui arriva dans le voyage. Mais avant de l'entreprendre, la très sainte Vierge demanda à genoux la bénédiction à son époux, selon qu'elle avait coutume de faire dans de semblables rencontres, et après qu'elle l'eut reçue ils se mirent en chemin.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

Instruction que notre auguste Reine me donna.

1111. Ma fille, l'âme bienheureuse que Dieu choisit pour lui faire part de ses caresses et pour l'élever à une haute perfection doit toujours avoir le cœur préparé et tranquille (1), pour y laisser opérer sa divine Majesté sans résistance, selon qu'elle juge à propos, et de son côté elle doit concourir avec promptitude à l'exécution de ses desseins. C'est ce que je fis quand le Très Haut m'ordonna de sortir de ma maison et de m'arracher à mon aimable retraite pour aller rendre visite à ma servante Élisabeth; c'est ce que je fis encore quand il me prescrivit de la quitter. J'exécutai l'un et l'autre avec une joyeuse promptitude, et, quoique j'eusse reçu d'Élisabeth et de toute sa famille tous les bienfaits et toutes les marques d'amour et de bienveillance que vous avez appris, néanmoins, au milieu de toutes les obligations que je leur avais, du moment où je connus la volonté du Seigneur, je mis de côté toutes mes affections personnelles, ne donnant, plus à la charité et à la compassion que ce qui était compatible avec l'obéissance empressée que je devais au divin commandement, à toutes mes propres affections, et je n'en témoignai que ce qui pouvait s'accorder avec la charité et avec la compassion.

(1) Eccles., II, 20.

1112. Ma très chère fille, avec quelle ardeur ne tâcheriez-vous pas d'acquérir cette véritable et parfaite résignation, si vous en appréciez entièrement la valeur, si vous saviez combien elle est agréable aux yeux du Seigneur, et utile et profitable à l'âme! Appliquez-vous donc à la pratiquer à mon imitation, ainsi que je vous y pousse et vous y convie si souvent. Ce qui empêche le plus de parvenir à ce degré de perfection, ce sont les inclinations ou les attachements particuliers aux choses de la terre; car ils infectent l'âme d'une indignité qui ne permet pas au Seigneur de la choisir pour ses délices et de lui manifester sa volonté. Et s'il arrive qu'elle la connaisse, l'amour qu'elle porte aux créatures la retient; et, par cette attache, elle n'est pas capable de cette promptitude et de cette joie avec laquelle elle doit obéir au bon plaisir de son Seigneur. Parez à ce danger, ma fille, et ne donnez entrée dans votre cœur à aucune affection particulière; car je souhaite que vous soyez fort parfaite et fort savante en l'art de l'amour divin, et que votre obéissance soit angélique et votre amour séraphique. Je veux que vous soyez telle dans toutes vos actions, puisque mon amour vous y oblige, puisque la science et la lumière que vous recevez vous enseignent à le devenir.

1113. Je ne prétends pas vous dire par là d'être insensible, car cela est naturellement impossible à la créature; mais je veux vous engager, quand il vous arrivera quelque chose de fâcheux ou qu'il vous manquera ce qui pourrait vous paraître utile, ou nécessaire, ou désirable, à vous abandonner alors entièrement au Seigneur avec une indifférence joyeuse, et à lui offrir un sacrifice de louange en reconnaissance de ce que sa sainte volonté s'accomplit à votre égard. Et si vous ne considérez que son bon plaisir, convaincue que tout le reste est passager, il vous deviendra facile de vous vaincre promptement vous-même, et vous profiterez de toutes les occasions qui se présenteront de vous humilier sous le pouvoir de la main du Seigneur (1). Je vous recommande aussi de m'imiter dans le respect et dans la vénération dus aux prêtres, et de leur demander toujours la bénédiction avant de leur parler ou de prendre congé d'eux; vous pratiquerez la même chose envers le Très Haut, avant que de commencer le moindre travail. Présentez-vous toujours avec une humble soumission devant vos supérieurs. Si les femmes qui viennent vous demander conseil sont mariées, avertissez-les d'être obéissantes à leurs maris, dociles; pacifiques dans leurs familles, retirées dans leurs maisons, et soigneuses à s'acquitter de toutes leurs obligations (2). Mais qu'elles prennent garde aussi de trop se plonger dans les affaires, sous prétexte de nécessité, parce qu'elles y doivent beaucoup plus réussir par la bonté et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

par la libéralité du Très Haut que par leur trop grande industrie. Les divers événements parmi lesquels je me suis trouvée vous fourniront à cet égard une leçon; un véritable exemple : ma vie entière est un modèle dont les âmes doivent se servir pour arriver à la perfection qu'exigent tous les états; c'est pourquoi je ne vous donne point d'instruction pour chacun.

(1) 1 Pierre., V, 6. — (2) Tit., II, 5.

CHAPITRE XXV.

La très pure Marie retourne à Nazareth.

1114. Pour retourner de la ville de Juda à celle de Nazareth, notre grande Reine, ce tabernacle animé du Dieu vivant, traversa les montagnes de Judée; accompagnée de son très fidèle époux Joseph. Et quoique les évangélistes ne parlent point de la célérité avec laquelle elle exécuta ce voyage, comme saint Luc l'a fait du premier (1), à cause du mystère particulier que renfermait cette hâte, elle ne laissa pourtant pas que d'effectuer son retour à Nazareth avec la même diligence, à cause des événements qui l'attendaient dans sa maison. Et nous pouvons dire que tous les voyages de cette divine Dame furent une démonstration mystique de ses progrès spirituels et intérieurs; parce qu'elle était le véritable tabernacle du Seigneur, qui ne s'arrêtait et ne se reposait jamais dans la pérégrination de la vie mortelle (2); passant au contraire chaque jour d'un état fort relevé de sagesse et de grâce à un autre plus sublime, elle avançait toujours, voyageuse toujours sans égale sur ce chemin de la terre promise, et elle portait constamment avec elle le véritable propitiatoire (3), où elle nous procurait continuellement le salut éternel par les accroissements de ses dons et de ses faveurs.

(1) Luc., I, 89. — (2) I Chron., XVII, 5. — (3) Num., VII, 89

1115. Notre grande Reine et saint Joseph firent le trajet en quatre jours, comme lors du voyage que j'ai raconté au chapitre XVI. Quant à la manière de Voyager et aux divins entretiens auxquels ils se livrèrent durant leur route, les choses se passèrent de même; il n'est donc pas nécessaire d'en rapporter ici les détails. Dans les luttes d'humilité qui s'élevaient souvent entre eux, la sainte Vierge l'emportait toujours, excepté dans les cas où son saint époux interposait son autorité; car la plus grande humilité consistait à se soumettre à l'obéissance. Mais comme elle était déjà enceinte de trois mois, elle marchait avec plus de précaution. Ce n'est pas que son fardeau lui parût lourd et gênant; elle éprouvait au contraire, à le porter, un sentiment de bonheur délicieux. Mais l'attentive et, prudente mère prenait un grand soin de son trésor, parce qu'elle le regardait avec les accroissements naturels que le très saint corps de son Fils recevait chaque jour dans son sein virginal. Nonobstant cette facilité et cette légèreté de sa grossesse, les difficultés du chemin et la chaleur la fatiguaient parfois; parce que, pour avoir le moyen de souffrir, elle ne se servait point des privilèges de Reine et de Maîtresse des créatures, et que, loin d'éviter ce qui lui pouvait être pénible, elle donnait lieu aux incommodités et à la lassitude; afin d'être en toutes choses Maîtresse de la perfection et conforme à son très saint Fils.

1116. Comme sa divine grossesse était, en ce qui regarde la nature, si parfaite, et sa constitution à la fois si délicate et si excellente, qu'il n'y eût en sa personne rien de défectueux, son état se trahissait naturellement par des signes extérieurs, et la plus discrète des épouses s'apercevait bien qu'il serait impossible de les cacher longtemps à son

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

très chaste et très fidèle époux. Dans cette pensée, elle se mettait à le regarder avec plus de tendresse et de compassion, à cause des angoisses dont il devait être bientôt assailli, et dont elle aurait souhaité le délivrer, si elle avait su que tel eût été le bon plaisir divin. Mais le Seigneur ne dissipa point ses inquiétudes à cet égard, parce qu'il conduisait la chose par les moyens les plus convenables à sa gloire, et au mérite de saint Joseph et de sa Mère Vierge. Néanmoins notre auguste Dame priait intérieurement la Majesté divine de prévenir le cœur du saint époux par la patience et par la sagesse dont il avait besoin, et de l'assister de sa grâce, afin que dans les circonstances qu'elle prévoyait, il ne fit rien qui ne lui fût agréable; car elle jugeait toujours qu'il éprouverait une profonde douleur en la voyant enceinte.

1117. La Maîtresse de l'univers fit, en retournant à Nazareth, plusieurs œuvres admirables, mais toujours à l'ombre et d'une manière secrète. Ils arrivèrent en un lieu assez peu éloigné de Jérusalem, et la même nuit, des gens d'un autre petit village vinrent loger dans la maison où ils étaient; ces gens allaient à la sainte cité, et y menaient une jeune femme malade, pour lui chercher quelque remède, comme dans une localité plus populeuse et plus importante. Et quoiqu'ils sussent qu'elle était fort malade, ils ignoraient pourtant la nature et la cause de ses douleurs. Cette femme avait été fort vertueuse; mais l'ennemi commun, connaissant son caractère et ses progrès dans la vertu, s'acharna contre elle, comme il fait toujours contre ceux qui sont amis de Dieu, et il la persécuta si fort qu'il la fit tomber dans quelques péchés, et pour la précipiter d'un abîme dans un autre, il la tenta par de fausses illusions de désespoir et par une douleur excessive de son propre déshonneur; et lui ayant troublé l'esprit; ce dragon trouva le moyen d'entrer dans cette femme affligée et de la posséder avec plusieurs autres démons. J'ai déjà dit dans la première partie que le dragon infernal conçut une grande colère contre toutes les femmes vertueuses, depuis qu'il vit dans le ciel cette femme revêtue du soleil, de laquelle les autres qui la suivent forment la famille, comme on peut l'inférer du chapitre XII^e de l'Apocalypse; et par suite de cette haine, il s'enorgueillissait hautement de la possession du corps et de l'âme de cette pauvre femme, et il la traitait en tyran féroce.

1118. Aussitôt que notre Princesse la vit à l'hôtellerie, elle connut le mal que tous ignoraient, et mue de sa miséricorde maternelle, elle pria son très saint Fils de lui donner la santé de l'âme et du corps. Et sachant que la volonté divine penchait à la clémence, elle usa de son pouvoir de Reine, pour commander aux démons de sortir à l'instant de cette femme, de la laisser libre, sans la tourmenter jamais plus, et de rentrer dans les profonds abîmes, comme dans leur légitime et propre demeure. Notre grande Reine ne se servit point de paroles pour intimer cet ordre, mais elle le donna mentalement, de manière que les esprits immondes pussent le comprendre; et il fut si efficace et si puissant, qu'aussitôt Lucifer et ses compagnons sortirent de ce corps, et furent précipités dans les ténèbres infernales. L'heureuse femme se trouva délivrée et fort surprise d'un cas si extraordinaire; mais dans cet étonnement, elle tourna son cœur vers notre très pure et très sainte Dame. Elle la regarda avec une vénération et une tendresse singulière, et par cette vue, elle reçut deux autres bienfaits : l'un, que son âme fut pénétrée d'une intime douleur de ses péchés; l'autre, qu'elle fut affranchie des mauvais effets qu'avaient produits et débarrassée des vestiges qu'avaient laissés dans son corps ces injustes possesseurs, dans le temps qu'elle avait été soumise à leur empire. Elle reconnut que cette divine étrangère qu'elle avait eu le bonheur de rencontrer, avait beaucoup contribué au bienfait qu'elle sentait avoir reçu du Ciel. Elle lui parla, et notre Reine lui répondant au cœur, l'exhorta par de sages avis à la persévérance, et même elle la lui mérita pour l'avenir. Les parents qui l'accompagnaient connurent aussi le miracle, mais ils l'attribuèrent à la promesse qu'ils avaient faite de la mener au temple de Jérusalem, et qu'ils allaient accomplir en y portant quelques offrandes. C'est ce qu'ils firent en louant le Seigneur, mais en ignorant l'instrument dont

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

il s'était servi pour un tel bienfait.

1119. Grands furent le trouble et la colère dont Lucifer fut saisi en se voyant chassé de cette femme et précipité par le seul commandement de la très chaste Marie; tout stupéfait, il disait avec une furieuse indignation : « Quelle est cette femmelette qui nous commande et qui nous opprime avec tant de force? Quelle nouveauté est celle-ci, et comment est-ce que mon orgueil la souffre? Il faut que nous prenions tous garde à cela, et que nous travaillions à l'écraser. » Et comme je dois m'étendre davantage sur ce sujet dans le chapitre qui suit, je le quitte maintenant pour revenir à nos divins voyageurs, qui arrivèrent dans une autre hôtellerie dont le maître était d'un très mauvais naturel et d'une vie fort déréglée. Par une première grâce qui devait être le principe du bonheur de cet homme, Dieu voulut qu'il accueillît l'auguste Marie et son époux Joseph avec des sentiments de bienveillance et des marques d'intérêt. Il leur montra plus de courtoisie et leur rendit plus de services qu'il n'avait accoutumé de faire aux autres étrangers. Et afin que la récompense surpassât le bienfait, notre grande Reine, qui connut l'état dépravé de la conscience de son hôte, pria pour lui, et lui laissa le fruit de cette prière pour le paiement de son bon accueil; de sorte qu'elle lui procura la justification de son âme, l'amendement de sa vie, et l'augmentation de ses biens. En effet, Dieu fit prospérer son établissement dans la suite, pour les petits services qu'il avait rendus aux saints voyageurs. La Mère de la grâce opéra beaucoup d'autres merveilles dans ce voyage; car il sortait d'elle comme des effluves divins (1), au moyen desquels elle sanctifiait toutes les âmes. Enfin ils arrivèrent à Nazareth, où la Princesse du ciel nettoya sa maison, assistée de ses saints anges, qui, émulateurs de son humilité et jaloux de lui témoigner leur zèle et leur vénération, la secondaient toujours et l'aidaient dans les plus basses occupations. Saint Joseph s'occupait à son travail ordinaire pour la subsistance de notre Reine, et elle ne frustrait point l'espérance de son époux. Elle se ceignait d'une nouvelle force pour les mystères qu'elle attendait; elle portait la main à de grandes choses (2), et dans le secret de son âme elle jouissait de la vue continuelle du trésor renfermé dans son sein, et puisait dans cette vue des faveurs, des délices et des consolations ineffables. Elle acquérait d'incomparables mérites, et se rendait extraordinairement agréable au Seigneur.

(1) Cant., IV, 13. — (2) Prov., XXXI, 11, 17, 19.

Instruction que la Reine du ciel me donna.

1120. Ma fille, les âmes fidèles qui connaissent Dieu par la lumière de la foi et qui sont filles de l'Église, ne devraient point faire de différence de temps, ni de lieux, ni d'occupations pour pratiquer cette vertu comme celles qui leur sont infuses avec elle. En effet, Dieu est présent en toutes choses, il remplit toutes choses de son Être infini (1), et il n'y a point de lieu, il n'y a point d'occasion où la foi ne se trouve pour l'adorer et le reconnaître en esprit et en vérité (2). Et comme la création par où l'âme reçoit le premier être est suivie de la conservation, comme la vie suppose le jeu continu de la respiration, aussi bien que de la nutrition et de la croissance, jusqu'au complet développement des organes, de même la créature raisonnable, une fois régénérée par la foi et par la grâce, devrait, loin de jamais interrompre l'accroissement de sa vie spirituelle, constamment produire en tout temps et en tout lieu des œuvres de salut par la foi, l'espérance et l'amour. Mais, oublieux et négligents qu'ils sont, les hommes, et surtout les enfants de l'Église, rendent tout à fait stérile cette vie de la foi, car ils la laissent mourir en perdant la charité (3). Voilà ceux qui, suivant l'expression de David (4), ont reçu en vain une âme nouvelle, puisqu'ils ne s'en servent non plus que s'ils ne l'avaient point reçue.

(1) Jerem., XXIII, 24. — (2) Jean., IV, 22 et 21. — (3) Jacob., II, 26. — (4) Ps. XXIII, 4.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1121. Je veux, ma très chère fille; qu'il n'y ait pas dans votre vie spirituelle plus d'intermittence qu'il n'y en a dans votre vie naturelle. Vous devez, usant des dons du Très Haut, agir toujours par la vie de la grâce, dans la prière, dans la charité, dans la louange, dans la foi, dans l'espérance, dans l'adoration du Seigneur, en esprit et en vérité, sans différence de temps, ni d'occupations, ni de lieux (1); car il est présent en toutes choses, et il veut être aimé et servi de toutes les créatures raisonnables. C'est pourquoi je vous ordonne de prier pour les âmes avec une vive foi et une ferme espérance, quand elles s'adresseront à vous, coupables de cet oubli ou d'autres fautes, et affligées par le démon ; que si le Seigneur ne fait pas toujours avec éclat ce que vous souhaitez et ce qu'elles demandent, il le fera secrètement, et vous acquerrez le mérite de lui avoir plu, en travaillant comme une fille et une épouse fidèle. Et si vous agissez en tout comme il l'exige, je vous assure qu'il vous accordera, dans l'intérêt des âmes, beaucoup de privilèges d'épouse. Considérez ce que je faisais quand je voyais les âmes dans la disgrâce du Seigneur, remarquez le soin et le zèle avec lesquels je travaillais au bien de toutes, et surtout de quelques-unes. Si vous voulez m'imiter et me plaire, quand le Très Haut vous découvrira l'état de certaines âmes, ou qu'elles-mêmes vous le déclareront, ne manquez pas de travailler et de prier pour elles; reprenez-les avec prudence, humilité et douceur; car le Tout Puissant ne veut pas que vous fassiez du bruit, ni que votre activité produise, au dehors, des effets éclatants; il veut qu'ils soient cachés, et en cela il se conforme à votre timidité naturelle et à vos désirs, et en même temps il adopte pour vous le parti le plus sûr. Et quoique vous deviez prier pour toutes les âmes, vous prierez avec plus d'ardeur pour celles auxquelles vous saurez que Dieu veut surtout que vous vous intéressiez.

(1) Jean., IV, 23

CHAPITRE XXVI.

Les démons tiennent un conciliabule dans l'enfer contre la très pure Marie.

1122. J'ai dit au paragraphe 130 du chapitre XIe, qu'au moment où s'opéra le mystère ineffable de l'incarnation, Lucifer et tous les autres esprits rebelles sentirent la vertu du bras du Tout Puissant, qui les précipita dans le plus profond des abîmes. Ils y furent abattus quelques jours, jusqu'à ce que le même Seigneur, par sa providence admirable, leur permît de se relever de cet abattement dont ils ignoraient la cause. Or, après s'être redressé, le grand dragon s'avança vers le monde, pour reconnaître, en parcourant toute la terre, s'il était survenu quelque chose de nouveau à quoi il pût attribuer le coup imprévu qui l'avait frappé, lui et tous ses ministres. Le superbe prince des ténèbres ne voulut point confier cette recherche à ses seuls compagnons; mais il se mit lui-même en campagne avec eux, et explorant le monde entier avec autant de ruse que de méchanceté, il alla s'enquérant partout, guettant de toutes parts les faits pour tâcher de découvrir ce qu'il brûlait de savoir. Il employa trois mois à cette ardente recherche; au bout de ce temps il dut retourner dans l'enfer, aussi ignorant de la vérité qu'il en était sorti, parce que le moment n'était pas encore venu pour lui de pénétrer des mystères aussi divins, sa malignité étant si ténébreuse, qu'il ne devait pas jouir de leurs effets admirables, ni en glorifier et bénir son Créateur comme nous, qui devons participer aux fruits de la

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

rédemption.

1123. L'ennemi de Dieu se trouvait toujours plus confus et tourmenté, sans savoir à quoi attribuer son nouveau malheur; ce qui fut cause qu'il convoqua toutes les troupes infernales, sans excepter aucun démon, pour délibérer sur ce cas. Et ayant pris la première place dans ce conciliabule, il leur tint ce discours : vous savez bien, mes sujets, avec quelle ardeur j'ai travaillé à me venger de Dieu, en faisant tout pour détruire sa puissance, depuis qu'il nous a dépouillés de la nôtre et bannis de notre maison. Et quoique je ne puisse point l'atteindre lui-même, je n'ai point perdu un instant, je n'ai point négligé une occasion pour attaquer les hommes, qu'il aime, et pour les réduire sous mon empire (1); j'ai peuplé par mes forces et par mes soins mon royaume, et j'ai un grand nombre de nations qui me suivent et qui m'obéissent (2); je gagne tous les jours une quantité innombrable d'âmes que j'éloigne de la connaissance de Dieu et de l'obéissance qu'elles lui doivent, afin qu'elles ne parviennent point à jouir de ce que nous avons perdu; je prétends au contraire les entraîner dans les supplices éternels que nous endurons, puisqu'elles ont suivi ma doctrine et mes traces, et j'assouvirai sur elles la haine que j'ai conçue contre leur Créateur. Mais tout cela me paraît peu de chose, et je suis encore tout étourdi de la nouvelle secousse que nous avons ressentie; car depuis que nous avons été chassés du ciel, il ne nous était rien arrivé de semblable, et jamais nous n'avions été frappés, terrassés d'une manière aussi violente; je reconnais que ce coup a singulièrement ébranlé mes forces comme les vôtres. Un effet aussi insolite, aussi extraordinaire, ne peut s'expliquer que par une cause nouvelle, et le sentiment de notre faiblesse me fait vivement craindre la ruine de notre empire.

(1) Job., XLI, 25. — (2) Luc., IV, 6.

1124. « Cette affaire demande une nouvelle attention, ma fureur persiste, et l'ardeur de la vengeance me dévore toujours. J'ai quitté l'abîme, j'ai parcouru toute la terre, j'en ai examiné avec un très grand soin tous les habitants, et je n'ai trouvé aucune chose, notable. J'ai observé et persécuté toutes les femmes vertueuses et parfaites appartenant à la race de l'ennemie implacable que nous avons connue dans le ciel, pour tâcher de la rencontrer parmi elles; mais aucun indice ne me marque qu'elle soit née, car je n'en vois aucune avec les qualités que me paraît devoir réunir la femme appelée à être la Mère du Messie. Une fille que je craignais à cause de ses grandes vertus, et que je persécutai dans le Temple, est maintenant mariée; ainsi elle ne peut être celle que nous cherchons, car Isaïe a dit qu'elle doit être vierge. Néanmoins je la crains et je la déteste, car étant si vertueuse, il pourrait bien arriver que d'elle naquit la Mère du Messie ou quelque grand prophète; il ne m'a pas été possible de me l'assujettir jusqu'à présent en aucune chose, et, je pénètre moins dans la conduite de sa vie que dans celle des autres. Elle m'a toujours résisté avec une fermeté invincible; je la perds facilement de vue, et quand je pense à elle, je ne puis m'en approcher autant que de ses compagnes. Je ne parviens point à discerner si cette difficulté et cet oubli proviennent d'une cause mystérieuse, ou s'ils résultent du mépris même que je fais d'une simple femmelette. Mais j'y prendrai bien garde à l'avenir, car elle nous a commandé en deux occasions récentes où nous n'avons pu résister à son empire, ni à l'énergie souveraine avec laquelle elle nous a privés de la possession que nous avions des personnes dont elle nous a chassés. Cela est digne de toute notre attention, et cette créature mérite mon indignation par cela seul qu'elle a opéré dans ces occasions. C'est pourquoi je jure de la persécuter et de la dompter, et pour cette entreprise je demande le concours de toutes vos forces, de toute votre malice; car celui qui se signalera dans cette victoire que je me promets de remporter, recevra de ma grande puissance des récompenses considérables. »

1125. Toute la populace infernale, après avoir écouté attentivement Lucifer, loua et

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

approuva, ses intentions; elle lui dit de ne pas craindre que cette femme compromît ses succès ou ternit ses triomphes puisque son pouvoir était si grand, qu'il avait assujetti à son empire le monde presque entier (1). Les démons convinrent ensuite des moyens qu'ils prendraient pour persécuter la très chaste Marie, comme femme distinguée par ses vertus et par une sainteté singulière, et non point comme Mère du Verbe incarné; car, comme je l'ai dit, ils ignoraient alors le mystère caché. Après qu'ils eurent pris cette résolution, notre divine Princesse eut à soutenir un long combat contre Lucifer et ses ministres d'iniquité, afin qu'elle pût écraser d'autant plus souvent la tête à ce dragon infernal (2). Et quoique dans le cours de la vie de cette Vierge puissante, cela ait été là une grande et mémorable bataille, elle en livra une plus grande encore au prince des ténèbres, lorsqu'elle resta sur la terre après l'ascension de son très saint Fils. Je parlerai de celle-ci dans la troisième partie de cette divine histoire, à laquelle on me l'a fait rapporter, car elle fut fort mystérieuse, attendu qu'à cette époque Lucifer connaissait la Mère de Dieu; saint Jean en a fait mention au XIIe chapitre de l'Apocalypse, comme je le dirai en son lieu.

(1) Ephes., II, 2 ; Jean., XIV, 30. — (2) Gen., III, 15.

1126. La providence du Très Haut fut admirable dans la dispensation des mystères incompréhensibles de l'incarnation, et elle l'est maintenant dans le gouvernement de l'Église catholique. Et il est sûr qu'il fallait que cette forte et douce Providence cachât plusieurs choses aux démons qu'il n'était pas à propos qu'ils sussent, tant parce qu'ils sont indignes de connaître les mystères sacrés, que parce que, à l'égard de ces ennemis, la puissance divine doit se manifester avec plus d'éclat que les autres attributs, afin de les accabler de tout son poids. En outre, grâce à leur ignorance des œuvres que Dieu leur cache, l'économie de l'Église et l'exécution de tous les mystères que Dieu y opère, se déroulent sur un plan plus doux; c'est une barrière contre laquelle viennent se briser tous les efforts du démon furieux, pour les choses que la Majesté divine veut soustraire à ses attaques. Sans doute elle peut et pourrait toujours le dompter et le retenir; mais le Seigneur dispense toutes choses en la manière qui convient le mieux à sa bonté infinie. C'est pour cette raison que le Très Haut cacha à ces esprits rebelles la dignité de l'auguste Marie, le miracle de sa grossesse, son intégrité virginale avant et après l'enfantement, et en lui donnant un époux, il tenait cela dans un plus grand secret. Ils ne connurent non plus la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ avec certitude qu'à l'heure de sa mort; et dès lors ils découvrirent plusieurs mystères de la rédemption sur lesquels ils s'étaient mépris et aveuglés; car, s'ils eussent connu auparavant cet adorable Seigneur, ils eussent plutôt tâché d'empêcher sa mort, comme le dit l'Apôtre (1), qu'excité les Juifs à lui en infliger une aussi cruelle, ainsi que je le rapporterai en son lieu. Ils auraient prétendu détourner la rédemption, et, publier eux-mêmes devant le monde qu'il était le Christ vrai Dieu; et c'est pour cela que quand saint Pierre le reconnut et le confessa pour tel, il lui ordonna à lui et aux autres apôtres, de n'en rien dire à personne (2). Et bien que les démons se doutassent que le Sauveur fût le Messie, et qu'ils l'appelassent même Fils du Très Haut, à cause des miracles qu'il faisait et de ce qu'il les chassait des corps, comme le raconte saint Luc (3), sa divine Majesté, ne permettait pourtant pas qu'ils dissent, avec une ferme assurance ce qu'ils pensaient; car, en voyant notre Seigneur Jésus Christ pauvre, méprisé et outragé, les doutes qu'ils avaient se dissipèrent aussitôt; c'est qu'aveuglés par leur orgueil démesuré, ils ne purent jamais pénétrer le mystère de l'humilité du Sauveur.

(1) I Cor., II, 8. — (2) Matth., XVI, 20. — (3) Luc., VIII, 28; IV, 34.

1127. Or, comme Lucifer ne connaissait point en la très pure Marie la dignité de Mère de Dieu lorsqu'il lui prépara la terrible persécution que l'on verra bientôt, il lui en fit depuis

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

subir une beaucoup plus cruelle, sachant qui elle était. Car s'il eût su, dans la circonstance dont je vais parler, que c'était celle qu'il avait vue dans le ciel revêtue du Soleil (1), et celle qui lui devait écraser la tête (2), il eût été pris d'un tel accès de fureur et de rage, qu'il se fût transformé en un feu comparable à celui de la foudre. Que si en la regardant seulement comme une femme sainte et parfaite, les démons conçurent tous contre elle une si grande indignation, il est certain que s'ils eussent connu son excellence, ils eussent, dans la limite de leur pouvoir, bouleversé la nature entière pour mieux la persécuter et même pour l'exterminer. Mais comme le dragon et ses complices ignoraient d'un côté le mystère caché de notre divine Dame, et que d'un autre ils découvraient en elle une vertu si puissante et une sainteté si sublime; dans la confusion où toutes ces choses les mettaient, ils allaient tâtonnant et se perdant en conjectures; ils se demandaient les uns aux autres quelle pouvait être cette femme contre laquelle ils reconnaissaient que tous leurs efforts étaient si impuissants, et si ce n'était point par hasard celle qui devait occuper le rang le plus éminent entre les simples créatures?

(1) Apoc., XII, 1 — (2) Gen., III, 15.

1128. Certains répondaient qu'il n'était pas possible que cette femme fût la Mère du Messie que les fidèles attendaient, parce que, outre qu'elle était mariée, son mari et elle étaient fort pauvres, fort humbles et fort peu connus dans le monde; qu'ils ne se distinguaient point par des miracles, et qu'ils ne se faisaient ni estimer ni craindre des hommes. Et comme Lucifer et ses ministres étaient si superbes, ils ne pouvaient se persuader qu'un mépris aussi souverain de soi-même et une humilité aussi rare fussent comparables avec la grandeur et la dignité de Mère de Dieu, et leur chef s'imaginait que le Tout Puissant, étant d'une nature infiniment supérieure à la sienne, ne choisirait pas une condition qui lui avait tant déplu à lui-même. Enfin il fut trompé par sa présomption même et par son fol orgueil, c'est-à-dire par les vices les plus propres, par les ténèbres qu'ils répandent, à aveugler l'entendement et à précipiter la volonté. C'est pour cette raison que Salomon dit que leur propre malice les avait aveuglés (1) de telle sorte qu'ils ne comprissent point que le Verbe éternel devait choisir de pareils moyens afin d'abattre la hautaine arrogance du dragon, dont les pensées étaient beaucoup plus éloignées des jugements du Très Haut que le ciel n'est distant de la terre (2); car il croyait que Dieu descendrait sur la terre, pour la combattre, dans un grand appareil et une pompe éclatante, humiliant d'une main puissante les superbes, les princes et les monarques, dont le démon avait enflé le cœur, comme on le vit chez tant de rois qui régnèrent avant la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, hommes si pleins d'orgueil et de présomption, qu'ils paraissaient avoir perdu le sens commun et la connaissance de leur condition mortelle et de leur origine terrestre. Lucifer mesurait tout cela suivant ses idées, et il lui semblait que Dieu dût agir dans cette vue avec la même fureur et les mêmes procédés avec lesquels l'ennemi attaque les œuvres du Seigneur.

(1) Sag., II, 21 — (2) Isa., LV, 9.

1129. Mais sa divine Majesté, qui est la sagesse infinie, fit tout le contraire de ce que Lucifer croyait car pour le vaincre elle ne vint pas seulement avec sa toute-puissance, mais elle se servit aussi de l'humilité, de la douceur, de l'obéissance et de la pauvreté, qui sont les armes de sa milice, et non pas du faste et de l'ostentation de la vanité mondaine, qui s'appuie sur les richesses de la terre (1) Elle vint dans l'obscurité et sans aucun éclat sensible; elle choisit une Mère pauvre, et elle vint mépriser tout ce que le monde estime, et enseigner la science de la vie par la doctrine et par l'exemple; de sorte que le démon se trouva trompé et vaincu par les moyens qui l'humiliaient et le tourmentaient le plus.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) II Cor., I, 4.

1130. Dans l'ignorance de tous ces mystères, Lucifer employa quelques jours à étudier et à reconnaître le naturel de l'auguste Marie, son tempérament, ses démarches, ses inclinations, la juste mesure, la tranquillité et l'égalité d'âme qu'elle apportait dans toutes ses actions; car ces choses ne lui étaient point cachées. Et ayant trouvé que tout en elle était si parfait, que, malgré la douceur de son caractère, elle lui présentait comme un mur impénétrable, il consulta de nouveau les démons et leur exposa la difficulté qu'il voyait à pouvoir tenter cette femme, sans dissimuler que l'entreprise fût extrêmement ardue. Tous dressèrent leurs batteries, et se préparèrent à l'attaquer de concert par toutes sortes de tentations formidables. Je dirai dans les chapitres suivants comment ils s'y prirent, et j'y raconterai le glorieux triomphe que notre invincible Reine remporta sur tous ces ennemis, et toutes les malices dont ils se servirent contre elle.

Instruction que la très sainte Vierge me donna.

1131. Ma fille, je désire que vous preniez bien garde à ne vous laisser pas posséder de l'ignorance et des ténèbres qui aveuglent ordinairement les mortels, en leur faisant oublier leur salut éternel, et en les empêchant de considérer les périls où ils sont exposés parmi les tentations dont les démons les entourent de toutes parts pour les perdre. Les hommes dorment, s'amuse et s'oublie, comme s'ils n'avaient point d'ennemis forts et vigilants à combattre. Cette effroyable négligence tire son origine de deux causes : la première, c'est que les hommes sont tellement livrés aux choses terrestres, animales et sensibles, qu'ils ne savent plus sentir d'autres blessures que celles qui atteignent leurs sens physiques (1), comme s'il n'y avait rien de vulnérable au dedans d'eux-mêmes; la seconde, c'est que les princes des ténèbres sont invisibles et inaccessibles à nos organes; et comme les hommes charnels ne les touchent, ni ne les voient, ni ne les sentent, ils ne songent point à les craindre (2). Et pourtant c'est pour cela même qu'ils devraient se tenir beaucoup plus sur leurs gardes; car les ennemis invisibles sont plus perfides, plus habiles à porter leurs coups à l'improviste, et par conséquent le danger est d'autant plus certain qu'il est moins apparent, et les blessures d'autant plus mortelles, qu'elles sont moins sensibles, moins perceptibles et moins extérieures.

(1) I Cor., II, 14. — (2) Ephes., II, 12.

1132. Écoutez, ma fille, les vérités les plus importantes pour la vie véritable, pour la vie éternelle. Soyez attentive à mes conseils, recevez mes avis et conformez-vous à mes leçons; car si vous vous laissez aller à la négligence, je ne vous dirai plus rien. Or, considérez ce que vous n'avez pas assez remarqué jusqu'à présent dans le caractère de ces ennemis, et sachez que parmi les anges comme parmi les hommes, aucune intelligence ni aucune langue ne sauraient exprimer la haine forcenée que Lucifer et ses satellites ont conçue contre les mortels, parce qu'ils sont les images de Dieu lui-même et qu'ils sont capables d'en jouir éternellement. Il n'y a que le Seigneur qui puisse sonder les abîmes d'iniquité et de méchanceté creusés par l'orgueil dans cet être rebelle au saint nom qu'il a refusé d'adorer. Que si de son bras puissant il ne tenait pas ces ennemis terrassés, en un clin d'œil ils détruiraient le monde, ils mutileraient tous les hommes et déchireraient leurs chairs avec plus de férocité que des lions affamés, des dragons et des bêtes fauves. Mais le bon père des miséricordes arrête et réprime leur fureur, et garde ses pauvres petits enfants dans ses bras, afin qu'ils ne tombent point sous la dent de ces loups infernaux.

1133. Considérez donc maintenant, avec toute l'attention qu'il vous sera possible, si l'on peut concevoir quelque chose d'aussi douloureux, d'aussi lamentable que de voir tant



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

d'hommes plongés dans l'aveuglement et oublieux d'un tel péril, abandonner volontairement l'asile que leur ouvre le Très Haut, les uns par légèreté, par des motifs frivoles, en vue d'un plaisir qui passe en un moment; les autres par négligence, d'autres encore à cause de leurs appétits désordonnés, pour se livrer tous entre les mains cruelles de tant d'impies et furieux ennemis, qui se promettent d'exercer leur rage sur leurs victimes, non une heure, un jour, un mois ou un an, mais éternellement, par des tourments qu'on ne saurait ni comprendre ni exprimer. Tremblez, ma fille, et contemplez avec stupéfaction cette horrible, cette effroyable folie des mortels impénitents et des fidèles eux-mêmes, qui, connaissant tout cela par la foi, ont tellement perdu la raison, et se laissent, comme des insensés, au milieu de la lumière que leur fournit la foi catholique et véritable dont ils font profession, aveugler par le démon à tel point, qu'ils ne voient ni ne connaissent plus le péril, et qu'ils ne savent point l'éviter.

1134. Et afin que vous le craigniez davantage et que vous vous gardiez d'y tomber, vous devez faire réflexion que ce dragon vous épie depuis l'heure que vous fûtes créée et que vous naquîtes; qu'il rôde nuit et jour autour de vous, sans se reposer jamais, pour saisir l'occasion où vous lui donnerez prise, et qu'il observe vos inclinations naturelles et même les faveurs que vous avez reçues du Seigneur pour vous attaquer avec vos propres armes. Il complotte votre perte avec les autres démons, et il promet des récompenses à ceux qui y travailleront avec plus d'ardeur; et c'est pour ce sujet qu'ils pèsent vos actions avec une grande exactitude, qu'ils mesurent vos pas, et, que tous s'emploient à vous tendre des pièges dans tout ce que vous entreprenez. Je veux que vous considériez toutes ces vérités en Dieu, où vous en connaîtrez la portée; mesurez-les ensuite avec les données que vous fournit l'expérience, et vous verrez, en les examinant ainsi, s'il est raisonnable que vous vous endormiez au milieu de tant de dangers. Et quoique cette vigilance soit importante pour tous les vivants, elle vous est plus nécessaire qu'à qui que ce soit, pour des raisons particulières; et, bien que je ne vous les déclare pas toutes maintenant, vous ne devez pas pour cela douter qu'il ne vous convienne d'apporter à tout ce que vous faites l'attention la plus scrupuleuse; il suffit que vous connaissiez votre caractère doux et faible, dont vos ennemis cherchent à se prévaloir contre vous.

CHAPITRE XXVII.

Le Seigneur prépare la très pure Marie pour combattre contre Lucifer, et le dragon commence à la persécuter.

1135. Le Verbe éternel, qui, ayant pris chair humaine dans le sein de Marie, la reconnaissait déjà pour sa Mère, et pénétrait les desseins de Lucifer, non seulement par sa sagesse créée en tant que Dieu, mais encore par sa science créée en tant qu'homme, veillait à la défense de son tabernacle, plus précieux que toutes les autres créatures. Et, pour revêtir notre invincible Dame d'une nouvelle force contre la folle témérité de ce traître dragon et de ses troupes perfides, sa très sainte humanité se mut et se tint comme sur pied dans le tabernacle virginal, comme qui voudrait s'opposer et accourir au combat, et comme indignée contre les princes des ténèbres. Dans cette posture elle pria le Père éternel, et lui demanda de renouveler ses faveurs et ses grâces envers sa Mère, afin qu'étant fortifiée de nouveau, elle brisât la tête de l'ancien serpent; afin qu'humilié et abattu par une femme, il vit ses projets déjoués et sa puissance affaiblie, de sorte que la Reine du Ciel sortît victorieuse et triomphante de sa lutte contre l'enfer, à la plus grande gloire et louange de Dieu lui-même et de la Mère Vierge.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1136. La très sainte Trinité accorda et décréta tout ce que notre Seigneur Jésus-Christ venait de demander. Et incontinent il le déclara d'une manière ineffable à sa très pure Mère, qui le portait dans son sein. Dans cette vision, une très abondante plénitude de biens, de grâces et de dons inconcevables lui furent communiqués, et elle y connut par une nouvelle lumière de très sublimes et très profonds mystères que je ne puis exprimer. Elle apprit notamment que Lucifer couvait d'orgueilleux desseins contre la gloire du Seigneur lui-même, et fabriquait de grandes machines de guerre, et que dans sa présomption cet ennemi allait jusqu'à se promettre de dessécher les pures eaux du Jourdain (1). Le Très Haut lui dit, en lui révélant toutes ces choses ; « Mon Épouse et ma Colombe, l'ardente fureur du dragon infernal contre mon saint nom et contre ceux qui l'adorent est si insatiable, que dans l'excès de sa présomptueuse audace il prétend les terrasser tous, sans en excepter aucun, et effacer mon nom de la terre des vivants. Je veux, ma bien-aimée, que vous preniez ma cause en main, et que vous défendiez mon saint honneur en combattant en mon nom contre ce cruel ennemi ; je serai avec vous dans le combat, puisque j'habite votre sein virginal. Et avant que de naître, je veux que vous abattiez et confondiez les démons par ma vertu divine; car ils sont persuadés que la rédemption des hommes s'approche, et ils aspirent, avant qu'elle arrive, à les exterminer tous et à séduire les âmes qui sont dans le monde, sans en excepter aucune. Je confie cette victoire à votre fidélité et à votre amour. Vous combattrez en mon nom, et moi en vous contre ce dragon et cet ancien serpent (2). »

(1) Job., XL, 18. — (2) Apoc., XII, 9.

1137. Cet avis du Seigneur, et la connaissance de mystères si cachés, firent naître de tels sentiments dans le cœur de la divine Mère, que je ne trouve point de termes pour déclarer ce que j'en sais. Notre très zélée Reine, sachant que c'était la volonté de son très saint Fils qu'elle défendît l'honneur du Très Haut, s'enflamma si fort dans son divin amour, et se revêtit d'une force si invincible, que si chaque démon eût été un enfer tout entier rempli de la fureur et de la malice de tous les autres, ils n'eussent tous été ensemble que de faibles, que d'imperceptibles fourmis, pour s'opposer à la puissance incomparable de notre protectrice; elle les eût tous anéantis et vaincus par la moindre de ses vertus et par le zèle de la gloire et de l'honneur du Seigneur. Ce divin Défenseur et Rédempteur des hommes destina ce glorieux triomphe sur l'enfer à sa divine Mère; il voulut que ce fût elle qui réprimât l'arrogance superbe de ses ennemis, si impatients de perdre le monde avant que son salut lui vint; et que tous les mortels se reconnussent obligés, non seulement à l'amour si inestimable de son très saint Fils, mais aussi à leur divine Protectrice et Réparatrice, qui, allant au-devant de notre ennemi commun, l'arrêta, le vainquit et l'abattit, pour que le genre humain ne fût plus incapable et comme dans l'impossibilité de recevoir son Rédempteur.

1138. O enfants des hommes, d'un cœur tardif et pesant ! Comment n'apprécions-nous pas tant d'admirables bienfaits, Seigneur? Qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'estimiez et que vous le favorisiez de la sorte (1) ? Vous engagez votre propre Mère et notre Maîtresse au combat et au travail pour notre défense. Qui a jamais ouï un tel exemple? Qui a pu trouver le secret d'un amour aussi fort et aussi ingénieux? Où est notre jugement? Quelle dureté est la nôtre? Qui a introduit dans nous une si noire ingratitude? Comment les hommes, si éperdument épris de l'honneur, ne rougissent-ils pas de honte lorsqu'ils se rendent coupables d'une ingratitude aussi indigne, aussi infâme, que d'oublier un pareil bienfait ? Le reconnaître, le payer de leur propre vie, voilà en quoi les mortels enfants d'Adam devraient faire consister la véritable noblesse, le véritable honneur.

(1) Ps., I, 5.



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1139. La très obéissante Mère s'offrit de combattre contre Lucifer, pour la gloire de son très saint Fils, de son Dieu et le nôtre. Et, répondant à ce qu'il lui commandait, elle lui dit ; « Mon Seigneur et mon souverain bien, dont la bonté infinie m'a donné l'être, la grâce et la lumière, que je confesse d'avoir reçues, je suis, Seigneur, entièrement à vous, et vous êtes, par cette même bonté, mon Fils; faites de votre servante tout ce qui sera de votre plus grande gloire et de votre bon plaisir; que si vous êtes, Seigneur, en moi, et moi en vous, qui sera assez puissant pour résister à votre volonté? Je serai l'instrument de votre bras invincible; fortifiez-moi, venez avec moi, et allons combattre contre l'enfer, contre le dragon et contre tous ses alliés. » Pendant que notre divine Reine faisait cette prière, Lucifer sortit de ses conciliabules avec un tel orgueil et une telle haine contre elle, qu'il semblait ne plus faire cas des autres âmes, dont il ne respire que la perte. Et si nous pouvions nous faire une juste idée de cette fureur infernale, nous concevrions facilement ce que Dieu dit à Job de cet esprit rebelle, qu'il méprisait le fer comme la paille, et l'airain comme un bois pourri (1). Telle était la colère de ce dragon contre la très sainte Vierge. Et comparativement elle n'est pas moindre maintenant contre les âmes, si nous y mettons quelque espèce de modification; car si son orgueil fait autant de mépris de la plus sainte et de la plus forte que d'une feuille sèche (2), que fera-t-il des pécheurs qui ne lui résistent non plus que de faibles roseaux ? La foi animée des bonnes œuvres et l'humilité de cœur nous serviront de doubles armes pour le vaincre glorieusement (3).

(1) Job., XLI, 18. — (2) Job., XLI, 20. — (3) Ephes., VI, 16.

1140. Lucifer, voulant commencer de donner la bataille, rassembla près de lui, avec leurs principaux chefs, les sept légions (1) qu'il destina, lors de sa chute du ciel, à tenter les hommes sur les sept péchés capitaux. Et il recommanda à chacun de ces escadrons d'attaquer vigoureusement notre innocente Princesse et d'employer contre elle leur plus grande adresse. En ce moment l'invincible Reine vaquait à l'oraison, et, le Seigneur le permettant, la première légion s'avança pour la tenter d'orgueil; car c'était le principal ministère de ses ennemis. Pour exciter les passions ou les inclinations naturelles par l'altération des humeurs du corps (c'est leur manière ordinaire de tenter les âmes), ils tâchèrent de s'approcher de notre divine Maîtresse, supposant qu'elle ressemblait aux autres créatures, sujettes, à cause de la faute originelle, aux passions désordonnées; mais ils ne purent l'aborder comme ils auraient voulu, parce qu'ils étaient repoussés par une force irrésistible et une odeur de sainteté qui les tourmentaient beaucoup plus que le feu qu'ils enduraient. Et bien qu'il en fût ainsi, bien que le seul aspect de la très humble Marie les pénétrât d'une cuisante douleur, la rage qui les transportait contre elle était si violente, si excessive, qu'ils ne comptaient pour rien ce tourment, et ils s'acharnaient à l'envi à s'en approcher davantage, brûlant de la troubler et de l'offenser.

(1) Apoc., XII, 3.

1141. Le nombre des démons était considérable, et la très sainte Vierge n'était qu'une seule et simple femme; mais elle seule leur était aussi formidable et aussi terrible que plusieurs armées rangées en ordre de bataille (1). Ces ennemis l'attaquaient avec autant de violence que de malice Mais notre auguste Princesse, voulant nous enseigner à vaincre, ne se donna point la peine de bouger; elle n'éprouva aucune altération, aucun changement, ni dans ses traits, ni dans son teint. Elle n'en fit non plus de cas que s'ils eussent été de petites fourmis, et elle les méprisa avec un cœur magnanime et invincible; car comme cette guerre se fait avec les vertus, il faut en exclure tout bruit, toute agitation extérieure, tout excès quelconque; il faut n'y apporter que sérénité, calme, paix au dedans, modestie au dehors. Ils ne parvinrent pas non plus à exciter ses passions ou ses appétits, parce que le



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

pouvoir du démon ne s'étendait point jusque-là, en notre Reine, qui était entièrement soumise à la raison, et cette même raison à Dieu; le coup fatal du premier péché n'avait point dérangé l'harmonie de ses facultés, ni troublé leur accord, comme dans les autres enfants d'Adam. C'est pour cela que les flèches de ces ennemis étaient, ainsi que dit David, comme les flèches lancées par de petits enfants (3), et que leurs efforts ressemblaient au tir d'armes non chargées; toute leur force tournait contre eux-mêmes, parce qu'elle ne servait qu'à leur faire sentir plus vivement une infériorité qui les tourmentait. Et quoiqu'ils ignorassent l'innocence et la justice originelle de la très chaste Marie, et que par conséquent ils ne s'aperçussent point qu'elle était inaccessible aux tentations communes, ils ne laissaient pas de conclure du caractère de grandeur et de constance empreint sur sa physionomie, qu'elle les méprisait et qu'ils lui nuisaient fort peu, ou, pour mieux dire, point du tout; car, ainsi que le dit l'évangéliste dans l'Apocalypse, et que je l'ai marqué dans la première partie, la terre aida la femme revêtue du Soleil, lorsque le dragon lança contre elle les eaux impétueuses des tentations(4), parce que le corps terrestre de notre Dame n'était point vicié en ses facultés ni en ses sensations, comme les autres, qui ont été atteints par le péché.

(1) Cant., VI, 3. — (2) Ps. CXVIII, 85. — (3) Ps. LXIII, 8. — (4) Apoc., XII, 16.

1142. Ces démons prirent des figures corporelles, terribles et épouvantables, et y joignant des hurlements, des cris et des rugissements effroyables, ils faisaient entendre des bruits sinistres et menaçants, ils ébranlaient le sol ou la maison, comme si elle avait dû s'écrouler, et se livraient à d'autres extravagances semblables, pour troubler, épouvanter ou émouvoir la Princesse de l'univers; car ils se seraient crus victorieux s'ils eussent seulement remporté quelqu'un de ces avantages sur elle, ou s'ils l'eussent distraite de l'oraison. Mais aucun trouble, aucune altération, aucun changement ne se produisit dans le grand cœur de l'invincible Marie. Il faut remarquer ici que dans ce combat le Seigneur laissa sa très sainte Mère dans l'état commun de la foi et des vertus qu'elle avait, lui suspendant l'influence des autres faveurs qu'elle recevait continuellement hors de ces occasions. Le Très Haut le voulut ainsi, afin que le triomphe de sa Mère fût plus glorieux et plus excellent, outre plusieurs autres raisons que Dieu a dans cette manière de conduire les âmes; car dans cette conduite ses jugements sont impénétrables. Notre grande Reine disait quelquefois ; « Qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite les lieux les plus élevés, qui regarde les humbles dans le ciel et sur la terre (1)? Et par ces paroles elle abattait ces épées tranchantes des deux côtés qui la menaçaient.

(2) Rom., XI, 33; Ps. CXII, 5.

1143. Ces loups affamés changèrent leur peau et prirent celle de brebis, laissant les figures épouvantables, et se transformant en anges de lumière tout resplendissants de beauté. Étant en la présence de notre divine Dame, ils lui dirent : « Vous avez vaincu, vous avez vaincu, vous êtes forte, nous venons vous assister et récompenser votre invincible valeur » et après lui avoir débité ces flatteries trompeuses, ils l'envièrent et s'offrirent de la servir. Mais la très prudente Reine recueillit tous ses sens, et s'élevant au-dessus d'elle-même (1), elle adora par le moyen des vertus infuses le Seigneur en esprit et en vérité (1) ; et méprisant les pièges de ces langues iniques et éloquentes en mensonges (2), elle s'adressa en ces termes à son très saint Fils : « Mon Seigneur, mon Maître, ma force et véritable lumière de la lumière inaccessible, toute ma confiance n'est qu'en votre protection, et qu'en l'exaltation de votre saint Nom. J'anathématise et je déteste tous ceux qui en veulent ternir la gloire. » Ces artisans du mal s'obstinèrent à tenir des discours fabuleux à la Maîtresse de la science, et à élever par leurs fausses louanges au-dessus des étoiles Celle qui s'humiliait au-dessous des plus basses créatures; ils lui dirent qu'ils la

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

voulaient distinguer entre toutes les femmes, et qu'ils prétendaient lui faire une faveur singulière, qui était de la choisir au nom du Seigneur pour Mère du Messie, afin que sa sainteté surpassât celle des patriarches et des prophètes.

(1) Lam., III, 28. — (2) Jean., IV, 23. — (3) Eccles., LI, 3.

1144. Lucifer fut auteur d'une entreprise si extravagante, mais sa malice y est découverte, afin que les autres âmes la connaissent. C'était une chose bien ridicule que d'offrir à la Reine du ciel un titre qui lui appartenait déjà, et ils furent eux-mêmes trompés et abusés, non seulement en ce qu'ils offraient ce qu'il leur était impossible de donner, mais en ce qu'ils ignoraient les secrets du grand Roi, renfermés en cette bienheureuse femme qu'ils persécutaient. La méchanceté du dragon fut pourtant fort grande, car il savait qu'il ne pouvait pas effectuer ce qu'il promettait ; mais il voulut voir si dans le cas où notre divine Dame eût été destinée à devenir la mère du Messie, elle montrerait d'une manière quelconque qu'elle le sût. La prudence de la très sainte Vierge découvrit la fourberie de Lucifer ; et la méprisant, elle se tint dans une réserve sévère, et dans une constance admirable. Tout ce qu'elle fit parmi ces trompeuses flatteries, fut de continuer son oraison, et prosternée en terre d'adorer le Seigneur ; en le glorifiant, elle s'humiliait elle-même, et se croyait la plus méprisable de toutes les créatures, plus vile même que la poussière qu'elle foulait aux pieds. Pendant tout le temps que cette tentation dura, elle abattit l'orgueil de Lucifer par sa prière et par son humilité. Je n'ai pas cru devoir m'étendre davantage sur les autres cruautés et sur les autres mensonges que leur sagacité inspira aux démons dans cette rencontre, parce que ce que j'en ai dit suffit pour notre instruction, outre que l'on ne doit pas exposer toutes choses à l'ignorance ni à la faiblesse des créatures terrestres.

1145. Ces ennemis de la première légion ayant été dissipés et vaincus, ceux de la seconde se présentèrent pour tenter d'avarice celle qui était la plus pauvre du monde. Ils lui offrirent de grandes richesses, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Et afin que leurs promesses ne parussent en l'air, ils lui présentèrent plusieurs trésors, quoiqu'ils ne fussent qu'apparents, dans la pensée que les objets présents et délectables avaient une grande force pour émouvoir la volonté. Ils étayèrent leur imposture de beaucoup de raisonnements perfides, et lui dirent que Dieu lui envoyait tout cela afin qu'elle le distribuât aux pauvres. Et comme elle ne voulait rien recevoir, ils changèrent de tactique, et lui alléguèrent que c'était une chose injuste qu'elle fût si pauvre, puisqu'elle était si sainte, qu'il était bien plus raisonnable qu'elle fût maîtresse de ces richesses que tant de pécheurs et ennemis de Dieu, et que ce serait une injustice et un désordre de la providence du Seigneur, de tenir les justes dans la pauvreté, et les méchants dans l'abondance de toute sorte de bien.

1146. C'est en vain, dit le Sage, qu'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes (1). Cela était vrai dans toutes les tentations que les démons inventèrent contre notre auguste Princesse; mais en celle de l'avarice, la malice du serpent était beaucoup plus insensée, puisqu'il tendait ses filets en des choses si terrestres et si viles contre celle qui était le phénix de la pauvreté, et qui, si loin de la terre, avait élevé son vol au-dessus des séraphins eux-mêmes. Jamais la très prudente Dame, quoique remplie d'une sagesse divine, ne se mit à raisonner avec ces ennemis; et c'est ce que personne ne doit faire non plus, puisqu'ils combattent contre la vérité évidente, à laquelle ils ne se rendront pas, bien qu'ils la connaissent. C'est pour cette raison que la sainte Vierge se prévalut de quelques paroles de l'Ecriture, prononçant avec une humilité sévère celles du psaume CXVII *Haereditate acquisivi testimonia tua in aeternum* (2) « J'ai acquis, Seigneur, les témoignages de votre loi, pour être éternellement mon héritage. » Elle en joignit d'autres

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

à celles-là, louant et bénissant le Très Haut avec de vives actions de grâces de ce qu'il l'avait créée et conservée, et de ce qu'il l'assistait malgré son indignité. Et par cette conduite pleine de sagesse, elle vainquit et dissipa la seconde tentation, jetant dans une nouvelle confusion et dans de plus grands tourments tous ces ouvriers d'iniquité.

(1) Prov., I, 17. — (2) Ps. CXVIII, 111.

1147. La troisième légion se présenta avec le prince impur qui s'attaque à la faiblesse de la chair; ils redoublèrent ici d'efforts, parce qu'ils y trouvèrent plus d'impossibilité à rien faire de ce qu'ils désiraient. Ainsi, ils y réussirent moins, si toutefois il peut, dans un cas, être question de moins par rapport aux autres. Ils essayèrent de la troubler par des suggestions honteuses et par des images abominables et monstrueuses. Mais tout cela se réduisit en fumée, parce que la très pure Vierge, reconnaissant la nature de cette tentation, se recueillit aussitôt dans son intérieur, et suspendit l'usage de ses sens et toutes leurs opérations; de sorte qu'elle ne put être frappée par aucune de ces images; aucune de leurs espèces n'entra même dans sa pensée, car elle leur avait rendu toutes ses facultés inaccessibles. Elle renouvela plusieurs fois avec une volonté fervente le vœu de chasteté en la présence intérieure du Seigneur; et elle mérita plus dans cette occasion que toutes les vierges qui ont été et qui seront dans le monde. Le Tout Puissant lui donna en cette matière une vertu telle, que la poudre allumée dans un canon ne pousse pas la balle placée devant elle avec autant de force et de vitesse, que la très pure Marie chassait les ennemis quand ils voulaient l'insulter par une tentation de ce genre.

1148. La quatrième légion s'employa contre la douceur et la patience, tâchant d'irriter la très douce colombe. Cette tentation fut plus incommode que les autres, parce que les ennemis bouleversèrent toute la maison. Ils rompirent et brisèrent tout ce qui s'y trouvait dans les circonstances et de la manière qu'ils croyaient les plus propres à fâcher la plus bénigne des créatures; mais les saints anges réparèrent aussitôt tout ce dommage. Les démons vaincus dans cette première attaque, prirent les figures de quelques femmes connues de la sérénissime Princesse, et ils l'abordèrent ensuite avec bien plus d'insolence et de fureur qu'elles n'eussent pu le faire elles-mêmes; ils lui dirent des injures atroces, et poussèrent l'impudence jusqu'à la menacer et lui prendre des choses qui lui étaient les plus nécessaires. Mais toutes ces machinations n'étaient que frivoles pour qui en connaissait les auteurs, comme la pacifique Marie; car ils ne firent point un geste, point un acte dont elle ne pénétrât la malice. Cela ne l'empêchait pas d'en faire entièrement abstraction sans trouble, sans émotion, mais avec une majesté de Reine qui se riait de tous ces efforts. Les malins esprits se doutèrent qu'ils étaient reconnus, et par suite ainsi méprisés. Ils se servirent d'un autre instrument, qui fut une véritable femme d'un naturel propre à leur dessein. Ils l'excitèrent contre la Princesse du ciel avec un artifice diabolique, car un démon prit la forme d'une de ses amies, et lui dit que Marie, femme de Joseph, l'avait déshonorée en son absence, disant d'elle plusieurs indignités que le même démon inventa.

1149. Cette femme trompée, qui se mettait d'ailleurs fort facilement en colère, alla trouver, remplie de fureur, notre très douce brebis, la très pure Marie, et lui dit en face toutes les injures que l'on peut imaginer. Mais notre paisible Reine lui laissant peu à peu épancher toute sa bile, lui parla ensuite avec tant d'humilité et de douceur, qu'elle la changea entièrement et lui attendrit le cœur. Et la voyant dans une assiette plus raisonnable, elle la consola, l'apaisa et l'avertit de se garder du démon; et après lui avoir fait quelque aumône, parce qu'elle était pauvre, elle la congédia en paix, de façon que ce piège se rompit, comme plusieurs autres que l'auteur du mensonge, Lucifer, avait tendus, non seulement pour irriter la très douce colombe, mais aussi pour la déshonorer en même

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

temps. Mais le Très Haut pourvut à la défense de l'honneur de sa très sainte Mère au moyen de sa propre perfection, de son humilité et de sa prudence, en telle sorte que le démon ne parvint jamais à entamer d'aucun côté sa réputation, parce qu'elle agissait envers tous avec tant de sagesse, de douceur et de circonspection, que toutes les machines que le dragon dressait contre elle se détruisaient d'elles-mêmes sans produire aucun effet. La fermeté, la modération et la tranquillité que notre auguste Reine conserva dans ces sortes de tentations, firent l'admiration des anges; les démons eux-mêmes étaient émerveillés (quoique d'une manière fort différente) de voir une créature humaine, et une femme, tenir une pareille conduite, car ils n'en avaient jamais trouvé aucune qui lui fût semblable.

1150. La cinquième légion entra avec la tentation de la gourmandise, et bien que l'ancien serpent ne dit point à notre Reine de changer les pierres en pain, comme il le dit depuis à son très saint Fils (1), parce qu'il ne lui avait pas vu faire d'aussi grands miracles, à cause qu'ils lui avaient été cachés, il la tenta néanmoins de gourmandise comme la première femme (2). Tous les démons de cette légion lui présentèrent les mets les plus délicats, dont le seul aspect aurait pu allécher et exciter son appétit; ils tâchèrent de lui altérer les humeurs naturelles, afin qu'elle ressentît une sorte de fausse faim, et ils eurent recours à mille ruses pour l'engager à regarder avec quelque attention ce qu'ils lui offraient. Mais tous leurs soins furent vains et sans aucun effet, parce que le grand cœur de notre divine maîtresse était aussi élevé au-dessus de tous ces objets si matériels et si terrestres, que le ciel l'est au-dessus de la terre; et elle tint ses sens dans une telle retenue, qu'elle ne les aperçut presque point, car ses manières étaient entièrement opposées à celles de notre imprudente mère Eve, qui, sans se méfier du danger, arrêta ses regards sur l'arbre de la science et sur la séduisante beauté de son fruit, puis tendit la main et en mangea, ouvrant ainsi la source de tous nos malheurs (3) C'est ce que la très prudente Vierge ne fit point, puisqu'elle interdit tous ses sens dans une occasion où elle ne courait pourtant point le même péril que la première femme; aussi celle-ci fut-elle vaincue pour notre perte, tandis que notre grande Reine fut victorieuse pour notre salut et notre rédemption.

(1) Matth., IV, 3. — (2) Gen., III, 1. — (3) Gen., III, 6.

1151. La sixième légion arriva avec les tentations de l'envie, découragée d'avance par la défaite des légions qui l'avaient précédée; car si elles ne connaissaient pas toute la perfection avec laquelle opérait la Mère de la sainteté, elles n'en sentaient pas moins sa force irrésistible, et elles la trouvaient si inébranlable, qu'elles désespéraient de réussir auprès d'elle dans aucun de leurs desseins dépravés. Cependant la haine implacable du dragon ne se rebutait pas plus que son orgueil démesuré ne fléchissait; au contraire, il ordonna à ses ministres d'iniquité de dresser de nouvelles machines pour pousser celle qui était toute embrasée de charité envers le Seigneur et envers le prochain, à envier aux autres ce qu'elle-même possédait, ou ce qu'elle rejetait comme inutile et dangereux. Ils lui firent une longue relation de plusieurs perfections naturelles que d'autres personnes avaient, lui disant que Dieu ne lui avait pas départi les mêmes biens, Et comme si les dons surnaturels devaient plus sûrement la piquer d'émulation, ils lui parlèrent de faveurs insignes, que la droite du Tout Puissant avait faites à d'autres, et non point à elle. Mais comment était-il possible que ces récits menteurs fissent chanceler Celle qui était la Mère de toutes les grâces et de tous les dons du ciel? Car tout ce que les créatures ensemble pouvaient avoir reçu du Seigneur, était fort au-dessous de la dignité de Mère de l'auteur de la grâce, et celle que sa divine Majesté lui avait départie, aussi bien que le feu de la charité qui brûlait continuellement dans son cœur, lui faisaient souhaiter avec des ardeurs incroyables que la droite du Très Haut les enrichit et les favorisât avec munificence. Or comment l'envie aurait-elle pu trouver sa place là où abondait la charité (1)? Les cruels

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

ennemis ne se désistaient pourtant pas de leur entreprise. Ils représentèrent ensuite à notre divine Reine le bonheur apparent de plusieurs qui s'estimaient fort heureux en cette vie, et qui se distinguaient dans le monde par leurs grandes richesses. Et ils suscitèrent en même temps diverses personnes qui allèrent voir la pauvre Vierge Marie et lui dépeignirent les jouissances que leur procuraient l'opulence et la fortune; comme si cette félicité trompeuse des mortels n'eût point été condamnée très souvent dans les divines Écritures (2); et c'était la haute doctrine que la Reine du ciel et son très saint Fils venaient enseigner, au monde par leurs exemples (3).

(1) I Cor., XIII, 4. (2) Ps. XLVIII; Eccles., V, 9; Jerem., XVII, 11 — (3) Matth., XIX, 24; I Tim., VI, 9, et alibi.

1152. Notre divine Maîtresse exhortait ces mêmes personnes à user saintement des dons et des richesses temporelles, et à en rendre grâces à Celui qui en était l'auteur, et c'est ce qu'elle-même faisait pour suppléer à l'ingratitude ordinaire des hommes. Et quoique la très humble Dame se crût indigne du moindre bienfait du Très Haut, en réalité sa dignité suprême et sa très haute sainteté protestaient en elle du contraire, puisque c'était en son nom que les sacrées Écritures avaient dit : *Les richesses et la gloire sont avec moi, la magnificence et la justice; car les fruits que je porte sont plus estimables que l'or et les pierres précieuses* (1). *En moi repose toute la grâce de la voie et de la vérité; en moi se trouve toute l'espérance de la vie et de la vertu* (2). Par cette excellence et cette supériorité, elle vainquait les ennemis, les laissant comme étonnés et confus de voir que là où ils déployaient toutes leurs forces et toutes leurs ruses, ils n'aboutissaient qu'à une plus honteuse et plus complète défaite.

(1) Prov., VIII, 18 et 19. — (2) Eccles., XXXIV, 25.

1153. Ils s'obstinèrent néanmoins dans leurs attaques, puisqu'ils firent avancer la septième légion, celle de la paresse ; ils prétendaient l'introduire en l'auguste Marie en tâchant de lui faire éprouver quelques infirmités corporelles, une certaine lassitude, ou langueur, ou tristesse. C'est là une de leurs ruses les moins connues, par le succès de laquelle le péché de paresse fait de grands ravages en beaucoup d'âmes, et les empêche d'avancer dans la vertu. Ils firent encore d'autres tentatives pour tâcher de lui persuader qu'étant fatiguée, elle pouvait bien différer quelques exercices, jusqu'à ce qu'elle se trouvât mieux disposée; ce qui n'est pas une moindre fourberie que quand ils nous trompent en des choses plus considérables; et nous n'y prenons pas assez garde, car souvent nous ne nous en apercevons même pas. Enfin ils cherchèrent à troubler notre très sainte Dame dans quelques-uns de ses exercices, par l'entremise de créatures humaines, auxquelles ils suggérèrent la pensée de l'aller voir à contretemps, afin qu'elles la détournassent de ses saintes occupations, n'y en ayant pas une qui n'eût son heure réglée. Mais la très prudente et très diligente Princesse connaissait toutes ces malicieuses inventions, et les détruisait par sa sagesse et par sa ponctualité, sans que l'ennemi pût jamais empêcher qu'elle n'opérât en tout avec toute la plénitude de la perfection. Ces ennemis restèrent comme désespérés et épuisés, et Lucifer fut saisi d'un accès de rage contre ses satellites et contre lui-même. Mais, puisant bientôt une nouvelle fureur dans leur orgueil, ils résolurent d'attaquer tous ensemble leur adversaire, comme je le dirai dans le chapitre qui suit.

Instruction que la Reine de l'univers me donna.

1154. Ma fille, quoique vous ayez réduit en abrégé le récit du long combat de mes tentations; je veux que vous tiriez de ce que vous en avez écrit, aussi bien que du reste que vous avez connu en Dieu, les règles et les instructions pour résister à l'enfer et pour en triompher. La meilleure manière de le combattre, c'est de mépriser le démon en le

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

considérant comme ennemi de Dieu, privé de la sainte crainte de ses enfants, sans espérance d'aucun bien, abandonné dans son malheur, obstiné dans sa méchanceté et incapable de s'en repentir. Appuyée sur cette vérité infaillible, vous devez paraître contre lui avec un air de supériorité et avec un cœur magnanime et inébranlable, le traitant en contempteur de l'honneur et du culte de son Dieu. Et sachant que vous défendez une cause si juste, vous ne devez pas perdre courage (1) au contraire, vous devez lutter sans cesse et opposer à toutes ses entreprises la résistance la plus énergique, comme si vous étiez à côté du même Seigneur pour le nom duquel vous combattez; puisqu'il est sûr que sa divine Majesté assiste ceux qui combattent fidèlement. Vous êtes dans un état d'espérance et prédestinée à la gloire éternelle, si vous travaillez avec persévérance pour votre divin Maître.

(1) Eccles., IV, 33.

1155. Or, considérez que les démons abhorrent d'une haine implacable ce que vous aimez et ce que vous désirez, c'est-à-dire l'honneur de Dieu et votre félicité éternelle, et qu'ils veulent vous priver de ce qu'ils ne peuvent recouvrer. Mais Dieu a réprouvé le démon, et il vous offre sa grâce, sa vertu et sa force pour vaincre son ennemi et le vôtre, et pour parvenir à votre heureuse fin du repos éternel, si vous travaillez avec fidélité et si vous observez les commandements du Seigneur. Quoique l'arrogance du dragon soit grande, sa faiblesse est encore plus grande (1) ; ce n'est qu'un misérable atome aux yeux de la puissance divine. Mais comme il surpasse tant les mortels en ruses et en malice (2), il ne faut pas qu'une âme s'amuse à raisonner avec lui, soit qu'il se rende visible, soit qu'il agisse d'une manière invisible; car il sort du sombre fonds de son entendement, comme d'une fournaise allumée, de confuses ténèbres qui obscurcissent le jugement des mortels; et s'ils l'écoutent, il les remplit de faussetés et de troubles, afin qu'ils ne connaissent ni la vérité, ni la beauté de la vertu ; ni la perfidie de ses douceurs empoisonnées. Et alors les âmes ne savent distinguer le précieux d'avec le méprisable (3), la vie de la mort, ni la vérité du mensonge; de sorte qu'elles tombent sous le pouvoir de cet impie et cruel dragon.

(1) Isa., XVI, 6. — (2) Job., XLI, 24. — (3) Jerem., IV, 19.

1156. Faites-vous une règle inviolable, de ne point faire de cas de ce qu'il vous propose dans les tentations, de ne pas l'écouter et de ne point approfondir la chose. Et si vous pouvez vous en débarrasser et vous en éloigner de telle sorte que vous ne l'aperceviez plus, que vous oubliiez sa mauvaise intention, ou que vous ne regardiez plus les tentations que de bien loin, ce vous sera le plus assuré; car le démon prend toujours quelques mesures préparatoires, avant d'envoyer la tentation, surtout à l'égard des âmes dont il prévoit la résistance, s'il ne s'en facilite l'entrée auparavant. Ainsi il a coutume de commencer l'attaque par la tristesse, par l'abattement de cœur ou par quelque mouvement violent, afin de les distraire de la pensée et de l'affection du Seigneur; et ensuite il leur présente le poison dans une coupe d'or, afin qu'il ne leur cause pas tant d'horreur. A l'instant que vous reconnaîtrez en vous quelque-une de ces marques (puisque vous avez déjà l'expérience, l'obéissance et les instructions nécessaires), Je veux que vous preniez votre essor avec des ailes de colombe, et que vous vous éloigniez de l'ennemi jusqu'à ce que vous soyez arrivée dans le refuge du Très Haut (1), le priant de vous être favorable, et lui offrant les mérites de mon très saint Fils. Vous devez également recourir à ma Protection, comme à votre Mère et Maîtresse, et à celle des anges qui vous assistent, aussi bien que de tous les autres du Seigneur. En outre, fermez tous vos sens avec beaucoup de diligence; regardez-vous comme morte ou comme une âme de l'autre vie, sur laquelle le pouvoir tyrannique du serpent ne s'étend point. Appliquez-vous alors avec plus de zèle aux exercices des actes des vertus contraires aux vices qu'il vous propose; multipliez surtout les actes de foi,

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

d'espérance et d'amour divin, pour bannir la lâcheté et la crainte par lesquelles la volonté s'affaiblit et mollit dans sa résistance (2).

(1) Ps. LIV, 6 et 7. — (2) I Jean., IV, 18

1157. Il faut que vous cherchiez en Dieu seul les raisons pour vaincre Lucifer; et vous ne devez point les communiquer à cet ennemi, de peur qu'il ne vous remplisse de confuses illusions. Regardez comme une chose indigne (outre qu'elle est dangereuse) de vous arrêter avec l'ennemi de Celui que vous aimez aussi bien que le vôtre. Montrez-vous magnanime et supérieure à lui; protestez de vouloir toujours pratiquer toutes les vertus. Et, contente de ce trésor, vous devez vous y retirer comme dans un asile assuré; car la plus grande adresse des enfants de Dieu dans ce combat est de fuir bien loin, parce que le démon, rempli d'orgueil, se confiant en son audace et en ses ruses, souhaite qu'on l'écoute, et se rebute quand on le méprise. De là vient l'acharnement avec lequel il travaille à se ménager au moins une entrevue quelconque; car le menteur ne peut pas se confier en la force de la vérité, puisqu'il ne la dit jamais; ainsi il compte sur ses importunités, et sur l'art avec lequel il déguise ses tromperies sous les apparences du bien et de la vérité. Et tant que ce ministre d'iniquité il ne voit point qu'on le méprise, il ne peut jamais croire qu'on l'ait reconnu; c'est pourquoi il se tourne, comme une mouche importune, du côté qu'il voit le plus proche de la corruption.

1158. Vous ne devez pas être moins sur vos gardes quand votre ennemi se servira des autres créatures contre vous; ce qu'il peut faire par deux différentes voies, en les portant soit à un amour désordonné, soit au contraire à une haine excessive. Lorsque vous remarquerez une affection trop vive en ceux qui vous fréquenteront, observez les mêmes maximes qu'en fuyant le démon, avec cette différence que vous détesterez cet esprit de ténèbres, que vous considèrerez les autres créatures comme les ouvrages du Seigneur et que vous ne leur refuserez point ce que vous leur devez en Dieu et pour Dieu. Mais en ce qui concernera leur fuite, regardez-les tous comme des ennemis; car pour ce que Dieu demande de vous et dans l'état où vous êtes, celui qui voudra par lui-même ou par autrui vous éloigner du Seigneur et de ce que vous lui devez sera un démon. Que si, par une autre extrémité, on vous hait, on vous persécute, opposez aux mauvais procédés et aux mauvais traitements l'amour et la mansuétude, priant pour ceux qui vous blessent et vous persécutent; et que ce soit avec une affection sincère de votre cœur. Et s'il était nécessaire de calmer quelque personne irritée par des paroles douces ou par quelque éclaircissement en faveur de la vérité, vous ne manquerez pas de le faire; non pas pour vous disculper, mais seulement afin d'apaiser vos frères, pour leur propre bien et pour leur paix intérieure et extérieure; et par cette charitable conduite vous triompherez tout à la fois et de vous-même et de ceux qui vous en veulent. Pour établir tout cela, il faut couper, arracher jusqu'à la dernière racine les péchés capitaux, en mourant à tous les mouvements, à tous les appétits de la nature, où germent les vices dont le démon se sert pour tenter les âmes; car il les sème tous dans les passions et dans les appétits désordonnés et immortifiés.

CHAPITRE XXVIII.

Lucifer et les sept légions continuent à tenter la très sainte Vierge.

— La tête de ce dragon est vaincue et brisée.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1159. Si le prince des ténèbres était capable de reculer dans sa malice, son orgueil démesuré aurait été rebuté et humilié par les victoires que la Reine du ciel avait remportées. Mais comme il se révolte toujours contre Dieu (1) sans pouvoir assouvir sa malice, quoique vaincu, il ne se rendit pas encore. Ce qui attisait le feu de son inextinguible fureur, c'était de se voir vaincu, et vaincu à ce point par une humble et faible femme, lorsque lui et ses ministres infernaux avaient soumis un si grand nombre d'hommes courageux et de femmes magnanimes. Cet ennemi parvint à connaître, Dieu le permettant ainsi, la grossesse de la très pure Marie; il sut seulement toutefois qu'elle portait un enfant véritable, la divinité et les autres mystères restant toujours cachés à ses ennemis; de sorte qu'ils se persuadèrent que ce n'était point le Messie promis, puisque c'était un enfant semblable aux autres hommes. Cette méprise les dissuada aussi que la très sainte Vierge fût cette Mère du Verbe qu'ils craignaient tant, parce que le Fils et la Mère devaient leur écraser la tête. Néanmoins ils conjecturèrent que quelque grand personnage d'une sainteté insigne naîtrait d'une femme qui leur avait fait paraître tant de force, et qui avait remporté sur eux de tels avantages. Et prévoyant cela, le dragon conçut contre le fruit de l'auguste Marie cette fureur que dépeint saint Jean dans le chapitre douzième de l'Apocalypse, et dont j'ai fait mention dans la première partie, attendant qu'elle l'eût enfanté pour le dévorer.

(1) Ps. LXXIII, 23.

1160. Lucifer regardant cet enfant renfermé dans le sein de sa très sainte Mère, ressentait une force secrète qui l'accablait. Et bien qu'il comprît seulement qu'en sa présence il se trouvait réduit à l'impuissance et comme enchaîné, cela suffisait pour exciter sa fureur et lui inspirer le dessein de travailler par tous les moyens possibles à détruire cet enfant si suspect à ses yeux, et à perdre la mère, qu'il reconnaissait lui être si supérieure dans le combat. Il se fit voir à notre divine Dame sous diverses figures épouvantables, comme sous celle d'un méchant taureau et d'un dragon formidable; il prit encore d'autres formes pour s'approcher d'elle, mais il ne le pouvait pas. Il faisait tous ses efforts pour l'attaquer de près, et il en était empêché sans savoir par qui ni comment. Il se débattait comme une bête féroce qui se trouve enchaînée; et jetait des hurlements si effroyables, que si Dieu ne les eût étouffés, ils auraient rempli le monde de terreur, et que beaucoup de gens seraient morts de frayeur. Il vomissait du feu mêlé avec une fumée de soufre et de l'écume venimeuse, et la divine Marie voyait et entendait tout cela sans pâtir, sans s'émouvoir plus que si elle n'eût vu qu'un petit moucheron. Il causa d'autres désordres en l'air, sur la terre et dans la maison par des tempêtes et des bouleversements, sans que notre auguste Reine perdît la tranquillité intérieure ni la sérénité extérieure, car elle fut toujours invincible et victorieuse en tout.

1161. Lucifer se voyant vaincu avec tant de confusion, ouvrit sa bouche pleine de mensonges et de blasphèmes, et versa tout ce qui lui restait de méchanceté, proposant et énonçant, en présence de notre divine Princesse, toutes les hérésies infernales qu'il avait forgées avec l'aide de ses ministres d'iniquité. Car après qu'ils furent tous chassés du ciel et qu'ils eurent appris que le Verbe devait prendre chair humaine pour être le chef d'un peuple qu'il comblerait de faveurs et enrichirait d'une doctrine céleste, le dragon résolut d'inventer des erreurs, des sectes et des hérésies contre toutes les vérités qu'il découvrirait quant à la connaissance, à l'amour et au culte du Très Haut. Les démons s'occupèrent à cela pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ; et Lucifer, l'antique serpent, avait amassé dans son sein tout ce venin qu'il vomit par flots contre la Mère de la vérité et de la pureté; et souhaitant de l'en infecter, il dit toutes les erreurs qu'il avait forgées jusqu'à ce jour contre Dieu et contre sa vérité.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

1162. Il n'est pas convenable de les rapporter ici, non plus que les tentations du chapitre précédent, parce que ces détails seraient dangereux non seulement pour les faibles, mais pour les plus forts même, qui doivent craindre ce souffle empoisonné de Lucifer, qui jeta tout son venin dans cette occasion. Et je crois certainement, par ce qui m'en a été révélé, qu'il n'y eut aucune erreur, aucune idolâtrie, ni aucune hérésie de celles qui ont été reconnues jusqu'aujourd'hui dans le monde, que ce dragon ne soutint devant l'auguste Marie, afin que la sainte Église pût chanter d'elle avec toute vérité, en la félicitant de ses victoires, qu'elle seule dissipa et étouffa toutes les hérésies de l'univers (1). C'est ce que fit notre Sulamite victorieuse (2), car il n'y avait en elle que des bataillons de vertus, rangés en très bel ordre pour défaire, confondre et anéantir les troupes infernales. Elle détruisit toutes leurs faussetés en général, aussi bien qu'en particulier, elle les détesta et les anathématisa avec une foi inébranlable et par une très sublime confession, attestant les vérités contraires et s'en servant pour glorifier le Seigneur, comme vérace, juste et saint, par des cantiques de louanges qui exprimaient toutes les vertus et la doctrine saine, pure, sainte et louable. Elle demanda au Seigneur par une ardente prière d'humilier en cela l'insolence et l'orgueil des démons, d'empêcher qu'ils ne répandissent une doctrine si empoisonnée dans le monde, et de ne pas permettre le triomphe des erreurs qu'ils y avaient semées, et de celles qu'ils tâcheraient d'introduire à l'avenir parmi les hommes.

(1) Offic. Eccl. B. Marias. — (2) Cant., VII, 1.

1163. Je compris qu'à cause de cette grande victoire que remporta, et de la prière que fit notre divine Reine, le Très Haut empêcha par justice le démon de semer dans le monde autant d'ivraie d'erreurs qu'il souhaitait et que les péchés des hommes méritaient. Et quoiqu'ils aient donné naissance à tant d'hérésies et de sectes qu'on y a vues jusqu'à ce jour, le nombre en eût néanmoins été bien plus grand, si l'invincible Marie n'eût brisé la tête du dragon par tant d'insignes victoires et de ferventes prières. Et ce qui peut diminuer l'amertume de notre douleur en voyant la sainte Église affligée par tant d'ennemis infidèles, est un grand mystère qui m'a été découvert ici. C'est que dans ce triomphe de l'auguste Marie, et dans un autre qu'elle remporta après l'ascension de son très saint Fils, et dont je parlerai dans la troisième partie, sa divine Majesté accorda à notre Reine, en récompense de ces combats, d'obtenir par son intercession et par ses vertus la chute et l'extinction des hérésies et des fausses sectes qui s'élèveraient dans le monde contre la sainte Église. Le temps que Dieu a marqué pour une si grande faveur ne m'a pas été découvert; mais bien que l'exécution de cette promesse du Seigneur soit soumise à quelque condition tacite ou secrète, je suis sûre que si les princes catholiques et leurs sujets servaient convenablement cette grande Reine du ciel et de la terre, s'ils l'invoquaient comme leur unique avocate et protectrice, et s'ils consacraient toute leur puissance, toutes leurs richesses, toutes leurs ressources et toute leur autorité à l'exaltation de la foi et à la gloire du nom de Dieu et de la très pure Marie (ce qui pourrait bien être la condition de la promesse), sa divine Majesté en ferait comme ses instruments pour détruire et abattre les infidèles, et pour bannir les sectes et les erreurs qui causent tant de ravages dans le monde, et il est certain qu'ils remporteraient sur eux de grandes et éclatantes victoires.

1164. Avant que notre Rédempteur Jésus-Christ naquît, le démon crut, comme je l'ai insinué dans le chapitre précédent, que sa venue était retardée par les péchés du monde; et pour l'empêcher tout à fait, il résolut de grossir cet obstacle en multipliant de plus en plus les erreurs et les désordres parmi les mortels; mais le Seigneur confondit cette orgueilleuse malice par le ministère de la très pure Marie, au moyen des insignes triomphes qu'elle remporta. Après qu'il fut né Dieu et homme pour nous, et qu'il fut mort pour nous racheter, ce même dragon prétendit empêcher le fruit de son sang et l'effet de notre rédemption, et dans ce but il commença d'inventer et de semer les erreurs qui ont



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

affligé et qui affligent la sainte Église depuis les apôtres. Notre Seigneur Jésus-Christ a remis aussi à sa très sainte Mère la victoire sur cette méchanceté infernale, parce qu'elle seule a mérité et put mériter cette puissance. C'est par elle que l'idolâtrie a été dissipée à la prédication de l'Évangile, par elle que plusieurs autres sectes anciennes ont été détruites, comme celles d'Arias, de Nestorius, de Pélage et de tant d'autres hérésiarques; c'est encore elle qui a secondé les efforts et les soins des rois, des princes, des pères et des docteurs de la sainte Église. Or comment peut-on douter que si à présent les mêmes princes catholiques, tant ecclésiastiques que séculiers, prenaient avec un zèle ardent les mesures en leur pouvoir pour concourir pour ainsi dire à l'œuvre de cette divine Dame, elle ne fût toujours prête à les assister et à les rendre très heureux en cette vie et en l'autre, enfin qu'elle ne détruisit toutes les hérésies qui infestent le monde C'est pour cette raison que le Seigneur a tant enrichi son Église, les royaumes et les monarchies catholiques, car sans cela il vaudrait mieux qu'ils fussent dans la pauvreté. Il n'était pas aussi convenable que tout se fit par la voie des miracles; il fallait donc les laisser agir par les moyens naturels que leur ménageaient les richesses. Mais ce n'est pas à moi à juger s'ils s'acquittent de cette obligation, ou s'ils y manquent. Je dois seulement dire ce que le Seigneur m'a fait connaître, me déclarant que ceux-là sont d'injustes possesseurs des titres honorables et du pouvoir suprême que l'Église leur donne, qui ne l'aident ni ne la défendent, et qui n'emploient pas toutes leurs forces et toutes leurs richesses pour empêcher que le fruit du sang de notre Seigneur Jésus-Christ ne se perde, puisque c'est en cela que les princes chrétiens se distinguent des infidèles.

1165. Reprenant mon discours, je dis que le Très Haut connu par sa prescience infinie l'iniquité du dragon infernal, et prévint que s'il pouvait satisfaire sa haine contre l'Église en répandant toutes les erreurs qu'il avait inventées, il troublerait beaucoup de fidèles, et ferait tomber par sa malice les étoiles du ciel militant, qui sont les justes (1); de sorte que la divine justice serait toujours plus provoquée, et le fruit de la rédemption presque empêché. C'est pourquoi le Seigneur résolu, dans son immense miséricorde, de détourner ce fléau qui menaçait le monde. Et pour disposer toutes choses avec plus d'équité et à la plus grande gloire de son saint nom, il voulut que l'auguste Marie lui fit violence; car elle seule entre toutes les pures créatures était digne des privilèges, des dons et des prérogatives nécessaires pour vaincre l'enfer, cette incomparable Dame étant seule capable d'une entreprise si difficile et de subjuguier le cœur de Dieu lui-même par sa sainteté, sa pureté, ses mérites et ses prières. Rien ne pouvait rehausser davantage l'éclat de la puissance divine, que de montrer pendant toute l'éternité que le Seigneur avait vaincu Lucifer et tous ses ministres par le moyen d'une simple créature et d'une femme, comme il avait lui-même perdu le genre humain par le moyen d'une autre; et aucune ne pouvait mieux remplir ce rôle glorieux que sa propre Mère, à qui il voulait que l'Église et le monde entier dussent faire remonter ce bienfait; c'est pour cette raison et pour plusieurs autres que nous connaissons en Dieu que sa divine Majesté confia le glaive de sa puissance à notre victorieuse Reine, afin qu'elle abattit le dragon infernal, avec la certitude que ce pouvoir ne serait jamais révoqué, et qu'elle s'en servirait au contraire, du haut du ciel pour défendre et protéger l'Église militante, selon les travaux et les besoins qui lui surviendraient dans les temps à venir.

(1) Apoc., XII, 4.

1166. Or Lucifer, persévérant dans son malheureux dessein, sous une forme visible, comme je l'ai dit, avec ses légions infernales, la sérénissime Marie ne daigna jamais les regarder, ni en faire le moindre cas, quoiqu'elle les entendît, ainsi qu'il était convenable. Et comme l'on ne peut pas empêcher l'ouïe, ni se boucher les oreilles aussi bien que les yeux, elle faisait en sorte qu'aucune espèce de ce qu'ils lui disaient n'entrât dans son



LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

imagination ni dans son intérieur. Elle ne leur adressa parfois la parole que pour leur commander de cesser leurs blasphèmes. Et ce commandement était si efficace, qu'il les forçait de se mettre la bouche contre terre; et pendant qu'ils étaient dans cet abaissement, notre auguste Princesse chantait les louanges et célébrait la gloire du Très Haut; seulement à l'entendre converser avec la Majesté suprême, et confesser hautement les vérités divines, ils étaient si abattus et si tourmentés, qu'ils se mordaient les uns les autres comme des chiens enragés, ou comme des loups carnassiers; car la moindre action de notre invincible Reine était une flèche enflammée, la moindre de ses paroles, un éclair qui les perçait d'une douleur plus cuisante que le feu même de l'enfer. Ce n'est pas une exagération, puisque le dragon et ses satellites prétendirent fuir et s'éloigner de la présence de la sainte Vierge, qui les humiliait et les tourmentait; mais le Seigneur les arrêta par une force occulte, afin d'augmenter le glorieux triomphe de sa Mère et de son Épouse, et pour confondre d'autant plus et écraser l'orgueil de Lucifer. C'est pour cela que sa divine Majesté permit et même ordonna que les démons s'humiliassent jusqu'à demander à notre incomparable Dame de les éloigner et de les chasser de sa présence, là où elle voudrait. Alors elle leur enjoignit impérieusement de retourner dans l'enfer, ils demeurèrent quelque espace de temps. Et la grande triomphatrice resta tout absorbée dans les divines louanges et dans les actions de grâces.

1167. Lorsque le Seigneur eut permis à Lucifer de se relever, cet ennemi de la paix retourna au combat, usant pour instruments de certains voisins de la maison de saint Joseph; et ayant semé une diabolique zizanie entre eux et leurs femmes sur quelques intérêts temporels, le démon prit la forme d'une commune amie, et leur dit qu'ils n'avaient pas sujet de se tourmenter de la sorte les uns contre les autres, parce que Marie, femme de Joseph, était cause de toute cette dispute. La femme que le démon représentait avait du crédit et de l'autorité, et c'est par là qu'il leur persuada mieux son imposture. Et bien que le Seigneur ne permît pas qu'on attaquât la réputation de sa très sainte Mère en des choses considérables, néanmoins il consentit à ce que toutes ces personnes trompées exerçassent dans cette occasion sa patience, pour augmenter sa gloire et sa couronne. Elles allèrent de compagnie à la maison de saint Joseph, et ayant appelé la très innocente Marie, elles lui dirent en présence de son époux des paroles pleines d'aigreur, l'accusant de les inquiéter et de troubler la paix de leurs familles. Ce reproche fut sensible à notre très sainte Dame, à cause de la peine que saint Joseph en recevait; en outre, il avait déjà remarqué quelque chose de sa grossesse, et elle pénétrait son cœur et ses pensées, qui commençaient à lui donner quelque souci. Elle tâcha néanmoins, dans sa sagesse et sa prudence, de vaincre cette imposture par l'humilité, par la patience et par une foi ferme et inébranlable. Elle ne voulut point se disculper ni faire paraître son innocence; au contraire elle s'humilia, et pria ces voisines abusées de lui pardonner si elle les avait offensées en quelque chose, et de calmer leurs esprits; et par des paroles pleines de raison et de douceur elle les éclaira et les pacifia, en leur montrant qu'elles n'étaient point coupables les unes envers les autres. Satisfaites alors, et édifiées de l'humilité avec laquelle elle leur avait répondu, ces femmes s'en retournèrent en paix à leurs maisons, et le démon prit la fuite, parce qu'il ne put supporter une si haute sainteté ni une sagesse si céleste.

1168. Saint Joseph resta un peu triste et pensif, et se laissa aller à de pénibles réflexions, comme je le dirai dans les chapitres qui suivent. Mais le démon, qui ne perd aucune occasion de nuire aux hommes, quoiqu'il ignorât le principal motif de son chagrin, voulut se prévaloir de celle-ci pour l'inquiéter. Or, après s'être demandé s'il fallait attribuer ce trouble à quelque déplaisir que le saint eût reçu de son épouse, ou à la pauvreté dans laquelle il se trouvait, il visa à son but en conséquence de ces deux suppositions, également fausses. Ainsi cet ennemi de la paix suggéra à saint Joseph de sombres pensées pour le dégoûter de sa pauvreté et la lui faire supporter avec impatience et tristesse; et en même

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

temps il lui représenta que son épouse Marie passait beaucoup de temps dans ses exercices et dans ses oraisons, qu'elle ne travaillait guère, et qu'en égard à sa condition elle n'était pas assez active ni laborieuse. Mais saint Joseph, déjà élevé à une sublime perfection, avait le cœur trop droit et trop magnanime pour ne point mépriser ces inventions diaboliques et les rejeter bien loin, outre que la peine intérieure que la grossesse de son épouse lui causait, l'occupait si fort, qu'elle seule suffisait pour lui faire oublier toutes les autres. Et le Seigneur, tout en le laissant dans ces premières inquiétudes, le délivra de la tentation du démon par l'intercession de la sainte Vierge, qui était attentive à tout ce qui se passait dans le cœur de son très fidèle époux, et qui pria son très saint Fils de vouloir se contenter de la peine que sa grossesse lui donnait, et de le soulager des autres.

1169. Le Très Haut ordonna que la Princesse du ciel soutint un si long combat contre Lucifer, et permit à cet esprit de ténèbres, accompagné de toutes ses légions, d'employer encore tout ce qui lui restait de force et de malice, afin qu'ils fussent en tout et partout humiliés et vaincus, et que notre divine Dame remportât le plus grand triomphe que jamais aucune pure créature ait pu obtenir sur l'enfer. Toutes ces troupes rebelles se présentèrent avec leur chef infernal devant l'auguste Marie, et, pleines d'une fureur indicible, elles lui livrèrent un nouvel assaut avec toutes les tentations réunies dont elles s'étaient servies auparavant pour des attaques partielles; elles redoublèrent, s'il était possible, leurs efforts; mais je n'entre point dans les détails, car ils se trouvent presque tous dans les deux chapitres précédents. Quant à notre incomparable Reine, elle resta aussi ferme et aussi tranquille que l'auraient été les plus hautes hiérarchies des anges, s'ils eussent ouï ces contes de l'ennemi (1). Aucune impression étrangère, aucun nuage ne put troubler la sérénité de ce ciel, c'est-à-dire du cœur de la pure Marie, quoique ces embûches, ces illusions, ces menaces et ces flatteries eussent comme épuisé toute la malice du dragon, qui en ce moment en vomit tous les flots sur cette femme invincible et vraiment forte; la Vierge sans tache (2).

(1) Ps. CXVIII, 85. — (2) Apoc., XII, 15.

1170. Au milieu de ce combat, et lorsque par des actes héroïques elle déployait toutes les vertus contre ses ennemis, elle comprit que le Très Haut ordonnait et voulait qu'elle humiliât et abattit l'orgueil du dragon en usant du pouvoir de Mère de Dieu et de l'autorité d'une si grande dignité. Et animée d'un ardent courage et d'une valeur invincible, elle se tourna vers les démons, et leur dit : « Qui est semblable à Dieu, qui habite les lieux les plus élevés (1) ? » Et, répétant ces paroles, elle ajouta : « Prince des ténèbres, auteur du péché et de la mort (2), je te commande au nom du Très Haut de te taire, et je t'envoie avec tes ministres dans l'abîme des cavernes infernales qui vous sont destinées (3), et d'où vous ne sortirez point que le Messie promis ne vous ait domptés et assujettis, ou qu'il ne vous l'ait permis. » Notre divine Reine était remplie d'une lumière et d'une splendeur céleste. Le dragon orgueilleux essaya de résister un instant à cet empire; il ramassa toutes ses forces; mais cela ne servit qu'à l'humilier davantage, et à lui attirer une aggravation de peine qui s'étendit à tous les démons. Ils furent précipités tous ensemble et renfermés au fond de l'abîme en la manière que j'ai marquée en parlant du mystère de l'Incarnation, et que je dirai dans la suite en rapportant la tentation et la mort de notre Seigneur Jésus-Christ lorsque ce dragon livra à la Reine du ciel un autre combat dont je ferai mention dans la troisième partie, elle le vainquit avec tant de gloire, que j'ai su que sous ses coups et sous ceux de son très saint Fils, Lucifer perdit tout son pouvoir, sa tête fut écrasée (4) et toutes ses forces anéanties, de sorte que si les créatures humaines ne les lui rendent par leur propre malice, elles peuvent très facilement lui résister et le vaincre avec le secours de la grâce.

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

(1) Ps. CXII, 5. — (2) Ephes., VI, 12; I Jean., III, 8; Sag., II, 24. — (3) Jud. Ep., 6. — (4) Gen., III, 15.

1171. Alors le Seigneur se manifesta à sa très sainte Mère, et en récompense de la glorieuse victoire qu'elle venait de remporter, il l'enrichit de nouveaux dons et de faveurs singulières; elle vit sous des formes corporelles les mille anges de sa garde, accompagnés d'une infinité d'autres, qui entonnèrent de nouvelles hymnes de louanges à la gloire du Très Haut et à la sienne; et, avec une harmonie toute céleste, ils lui chantèrent d'une voix à la fois douce et éclatante ce que l'on dit autrefois à Judith, qui fut une figure de ce triomphe, aussi bien que ces paroles que la sainte Église lui applique ; « Vous êtes toute belle, Marie! il n'est point en vous de souillure du péché; vous êtes la gloire de la Jérusalem céleste; vous êtes la joie d'Israël; vous êtes l'honneur du peuple du Seigneur (1). Vous êtes celle qui glorifie son saint nom; vous êtes l'avocate des pécheurs, et vous les défendez contre leur superbe ennemi. O Marie ! vous êtes pleine de grâce et de toutes les perfections (2). » Notre divine Dame fut remplie de joie et de consolation, louant l'Auteur de tout bien, et lui rapportant tous ceux qu'elle recevait; mais bientôt elle se rappela le chagrin de son époux, comme je le dirai au quatrième livre, dans les chapitres suivants.

(1) Judith., XV. — (2) Luc., I, 28.

Instruction que la Maîtresse de l'univers me donna.

1172. Ma fille, le soin que l'âme doit avoir de ne pas se mettre à raisonner avec les ennemis invisibles n'empêchent point qu'elle puisse leur commander avec autorité et avec empire au nom du Très Haut, de se taire, de s'éloigner et de s'enfuir avec confusion. C'est ce que je veux que vous fassiez dans toutes les occasions où ils vous persécuteront; car les plus puissantes armes dont la créature humaine peut se servir contre la malice du dragon, consistent à le regarder avec mépris et à le maîtriser avec un air de supériorité, en se fondant sur sa qualité de fille de son véritable Père, qui est aux cieux (1), dont elle reçoit cette vertu et cette assurance contre les ennemis de son salut. Il est constant que Lucifer, depuis qu'il fut chassé du ciel, emploie tous ses soins à détourner les âmes de leur Créateur (2), et à semer la division entre le Père céleste et les enfants adoptifs (3), entre l'épouse et l'Époux des âmes fidèles. Et quand il voit l'une d'elles unie à son Créateur, puisant dans son chef Jésus-Christ, comme un membre plein de vie, de nouvelles forces et une volonté énergique pour le combattre et le confondre, alors il a recours pour la perdre à toutes les ruses que peut lui inspirer la fureur de la haine la plus acharnée et la plus perfide; mais quand il voit qu'il ne lui est pas possible d'arriver à son but, et que les âmes trouvent dans la protection du Très Haut un asile sûr et inaccessible (4), il perd courage et se reconnaît vaincu, et en proie à d'inexprimables tourments. Et si l'Épouse bien-aimée sait le repousser avec hauteur et dédain, il n'est point de vermisseau ni de fourmi plus faible que ce superbe géant.

(1) Matth., VI, 9. — (2) Apoc., XII, 17. — (3) Matth., XIII, 25. — (4) Ps. XVII, 3.

1173. Vous devez vous animer et vous affermir par la vérité de cette doctrine, lorsque le Tout Puissant permettra que, dans les grandes tentations, la tribulation et les douleurs de la mort vous environnent (1), ainsi qu'il m'arriva; car c'est dans ces sortes d'occasions que l'Époux éprouve le mieux la fidélité de la véritable épouse. Et, si elle l'est en effet, elle ne doit pas se contenter des seules affections, mais il faut qu'elle produise des fruits plus solides; car le seul désir qui ne coûte rien à l'âme n'est pas une preuve suffisante de son amour, ni de l'estime qu'elle fait du bien qu'elle loue et qu'elle aime. La force et la constance qu'on montre à souffrir les afflictions avec un cœur généreux et magnanime, voilà les témoignages du vrai amour. Que si vous souhaitez si passionnément d'en donner

LA CITÉ MYSTIQUE DE DIEU

quelque marque à votre Époux pour vous rendre agréable à ses yeux, la plus grande de toutes sera que, quand vous vous trouverez plus affligée et plus dépourvue de tout secours humain, alors vous vous montriez plus inébranlable que jamais, plus confiante dans le Seigneur votre Dieu, et que vous espériez, s'il le faut, contre toute espérance (2) ; puisque celui qui garde Israël ne dort ni ne sommeille (3), et au moment opportun il commandera aux vents et à la mer de s'apaiser, et il fera renaître le calme désiré (4).

(1) Ps. XVII, 5. — (2) Rom., IV, 18. — (3) Ps. CXX, 4. — (4) Matth., VIII, 26.

1174. Mais prenez garde, ma fille, d'être bien avisée dans les commencements des tentations, où il y a beaucoup de danger si l'âme commence aussitôt à en être troublée, lâchant les passions de l'appétit concupiscible ou irascible par lesquelles la lumière de la raison est obscurcie. Car si le démon remarque ce trouble, s'il s'aperçoit des nuages qu'il élève et de la tempête qu'il excite dans les puissances, comme sa cruauté est toujours implacable, toujours insatiable, il s'anime d'une plus grande ardeur, il ajoute feu sur feu et redouble sans cesse de fureur, se flattant que l'âme n'a personne qui la défende de ses insultes et qui la délivre de ses mains (1); et la violence de la tentation devenant plus grande, il y a bien plus de sujet de craindre que celle qui a commencé à faiblir dans son principe ne soit pas en état de lui résister lorsqu'elle sera dans toute sa force. Je vous avertis de tout cela afin que vous redoutiez le danger des premières négligences. N'en ayez aucune dans une affaire si importante; au contraire, à quelque tentation que vous soyez exposée, persévérez dans l'égalité de vos actions; continuez intérieurement les dévots entretiens avec le Seigneur, et conservez dans vos rapports avec le prochain cette douceur, cette charité et cette prudente honnêteté que vous devez avoir pour lui; vous opposant par la prière et par le calme de vos passions au désordre que l'ennemi veut y introduire.

(1) Ps. LXX, 12.